TRÉSORS DES INCAS, TRÉSORS ANTIQUES, TRÉSORS DES TEMPLIERS, TRÉSORS DU CULTE, TRÉSORS DES CORSAIRES, DES PIRATES, DES BOUCANIERS ET TANT D'AUTRES...

LE LIVRE DE RÉFÉRENCE

DE ROBERT CHARROUX

TRÉSORS DU MONDE

ENTERRÉS, EMMURÉS, ENGLOUTIS

ÉDITIONS DU TRÉSOR

ROBERT CHARROUX
Président du Club International des Chercheurs de Trésors

LE LIVRE DE RÉFÉRENCE
DE ROBERT CHARROUX

TRÉSORS DU MONDE

ENTERRÉS, EMMURÉS, ENGLOUTIS

ÉDITIONS
DU TRÉSOR

Première réunion du Club des Chercheurs de Trésors. Robert Charroux figure à droite de la photographie. La scène prend place rue de la Huchette à Paris. (DR)

AVANT-PROPOS

Les temps sont venus où l'aventure recommence, plus prodigieuse qu'au siècle d'Isabelle de Castille, et les caravelles à réaction s'élancent déjà vers le nouveau monde planétaire.

Le destin de l'Homme n'est pas de creuser sa tombe, mais de voyager hors de toutes les frontières, continuant la tradition préhistorique de nos lointains ancêtres qui marchaient inlassablement à la poursuite du soleil.

Toutes les grandes migrations, les invasions et les exodes se sont faits sur cet axe rituel est-ouest, dans le sens solaire, et les amoureux du paradoxe pourraient avec quelques vérités, dire que l'Ouest est le pôle magnétique de notre globe terrestre !

L'humanité qui stagne depuis le XVIIe siècle a malgré tout forgé les véhicules de son émancipation et choisi les routes incertaines et les mers ténébreuses où s'élancer.

Mais le sens est-ouest, dimension de surface, est jalonné, repéré, relevé, mesuré, étalonné, et le monde terrestre émergé, de La Rochelle à Tokyo, de Thulé aux îles Kerguelen n'offre plus la moindre petite taupinière dont on ne connaisse la hauteur, la circonférence et le poids spécifique.

L'aventure en surface, mise à mort par les navigateurs, explorateurs, géophysiciens, par les autos, les transats et les stratocruisers, doit s'orienter vers d'autres azimuts, vers l'épaisseur qui est hauteur et profondeur ou s'excentrer.

L'aventure projette les hommes vers la lune, Mars, Vénus ou le soleil, et peut-être (si l'univers est creux et l'extérieur dans le dedans) demeure-t-elle encore centrifuge en direction des dernières zones inviolées de l'écorce terrestre.

Et les conquistadores de l'une et l'autre évasion revêtent leur uniforme commun : maillot de matière plastique et masque respiratoire pour évoluer à un million de kilomètres dans le vide sidéral ou à 10 000 yards dans les océans.

Il va falloir choisir : l'eldorado des planètes dans l'extérieur lointain, ou dans l'extérieur proche les cimetières marins, les mines d'émeraudes et de rubis, les caches à cassettes d'or nichées dans les vieux murs, les souterrains et dans la poussière des millénaires.

Le chercheur de trésor a choisi de défier l'inconnu, de deviner le miraculeux, de sonder la matière vierge, de s'excentrer dans l'épaisseur, mais il n'emprunte plus l'arsenal décevant des occultistes : la baguette divinatoire, l'incantation, la mandragore ; la science a mis à sa disposition des sorciers à transistors et l'électronique joue au lutin avec les vieux magots effarés.

Ali Baba disait : « Sésame ouvre-toi !»

Aujourd'hui, casqué d'écouteurs, le doigt réglant le milliampèremètre et le souding, le chercheur de trésor force le mystère de l'impénétrable et éclaire la nuit de la matière compacte.

La prodigieuse aventure renaît donc : tout n'est pas écrit, mesuré, inventé, l'« intérieur » est toujours inviolé, et il y a toujours le « dans les murs », le « dans la terre », le « dans les mers ».

Car la terre et les mers, le globe terrestre enfin sont truffés de trésors que l'on découvre – à petite mesure – tous les jours un peu : ce sont les scouts de Saint-Wandrille mettant hors d'un mur 500 pièces d'or, c'est deux terrassiers, à Chelles, un fossoyeur, à Thiais, des enfants, à Fontenay, qui trouvent un gros magot de louis d'or et de diamants…

Les trésors ? Nous les piétinons à longueur de journée, et nos yeux caressent leurs caches sans déceler, heureusement, le contenu !

À Paris, qui n'a pas regardé cent fois la statue équestre d'Henri IV sur le Pont-Neuf ? Un petit trésor niche dans une jambe arrière du cheval, caché en 1816 par le sculpteur Lemot ; les diamants de la du Barry parsèment le parc de Sceaux sous les marguerites du printemps ; au Mans, place de l'Étoile, des milliers de braves citoyens depuis cent soixante ans marchent sur les 100 millions en écus de 6 livres des Ursulines de l'ancien couvent ; à Charroux (Vienne), 1000 Charlois cachent leurs bouteilles de vieux vin à quelques centimètres des soixante et onze trésors cachés en 1569 ; à Lille, la messe est dite à Notre-Dame-de-la-Treille sur des trésors enfouis lors du sac de la ville par Philippe-Auguste ; à Lyon, des trésors de caves, par centaines, attendent d'éventuels découvreurs ; à Provins, l'or dort dans des kilomètres de souterrains ; à Rouen, ils tressaillent d'inquiétude dans de vieilles maisons dont les jours sont comptés ; à Marseille, sont cachés les bijoux de l'actrice Gaby Deslys ; à Montauban, le trésor est sous l'ancien château ; à Poitiers, il est emmuré dans les remparts et les signes-clés le signalent à l'attention des initiés ; à Cassel, à Bavay, à La Rochelle, à Bordeaux, à Perpignan, à Nice, à Gisors, les cassettes et les coffrets sont à

même la terre à quelques pieds de profondeur ; à Château-Gontier en Mayenne, une pierre qui pivote marque l'entrée de la crypte aux joyaux ; à Rennes-le-Château, les milliards de Béranger Saunière sont dans une tombe ; à Crain, la châsse d'or de saint Germain est dans un « crot » du jardin ; enfin, en Wallonie, en Flandres, en Artois, en Picardie… des millions de bottes allemandes ont foulé benoîtement en mai 1940 des millions de trésors enfouis la veille par les fugitifs de l'exode…

Et les trésors des mers ? Plus nombreux encore que les trésors terrestres si l'on en croit la tradition, ils jonchent la mer des Caraïbes, le détroit de Bass, la baie de la Table, les côtes du Chili, les côtes de France aussi…

Le Club International des Chercheurs de Trésors centralise une documentation vraisemblablement unique sur la question trésoraire.

Durant vingt années, les bibliothèques nationales des principales nations ont été mises à contribution, des points trésors, des cartes, des plans ont été achetés, notamment à l'Amérique, ou ramenés de tous les continents par les membres au cours de leurs expéditions.

Quant aux trésors de France, quatre années de prospection par la grande presse, sous le titre : « Chasse aux trésor » de 1951 à 1955, ont apporté une correspondance telle que 15 000 gisements ont été répertoriés.

Sur ces 15 000 trésors, il faut le dire, plus de 14 000 sont de simples traditions, les légendes souvent pittoresques, mais dont les bases ne peuvent être retenues.

Le plus difficile fut de constituer le fichier photographique qui comprend actuellement 3000 photos, plans, contretypes ou dessins. Des émissions à la radio rapportèrent également une belle moisson, si bien que le Club peut désormais s'enorgueillir de posséder la quasi-totalité des grandes histoires de trésors existant sur le globe ; sans compter quelques trésors secrets… dont la divulgation, cela va de soit, ne peut être faite !

Le Club regroupe des chercheurs de haut lignage, de grande aventure : le capitaine Tony Mangel, adversaire de Malcom Campbell et de Franklin Roosevelt à l'île Cocos ; Florent et Mireille Ramaugé, spécialistes de la baie de Vigo ; Jean Albert Foëx chef de l'expédition Jonas en mer Rouge ; Mme de Grazia, cryptologue ; Denise Carvenne, Simone Guerbette, Lucienne Lenoir, Pierre Lenoir, électronicien du Club ; le hardi pirate de la Thaïlande, Alberto Lazaroo, et cet autre pirate dont la haute personnalité domine l'aventure de notre siècle : Henry de Monfreid, président d'honneur du Club.

Mais au fait, comment imaginez-vous le chercheur de trésors ?

Le chercheur de trésors, partisan de l'aventure et de projection hors des frontières bourgeoises et rebattues, praticien du bathyscaphe et du détecteur électronique, est tourmenté par des complexes subtils. Par esprit scientifique et aventureux, il appartient à la lignée des Marco Polo, des Colomb, des Pizon, des Cabrai ; par esthétisme et honnêteté morale il répudie farouchement la science empirique et démoniaque, la démagogie du béton, du building, de la cassette en matière plastique, du diamant synthétique, de planning agricole et de la normalisation forcenée.

Par traditionalisme ; il refuse de cracher sur la tombe de ses ancêtres.

Peut-être même est-il réticent à l'aventure interplanétaire, et il est certainement réactionnaire aux formules actuelles de la politique, aux fourvoiements du progrès et à l'enlaidissement systématique de l'existence.

Ces soucis de paradoxe, d'évasion hors d'un monde qu'il réprouve en partie lui ont fait choisir l'aventure trésoraire, et à bord de la Machine à Voyager dans le Temps, il a mis le cap sur le passé.

Souvent même, le refus est plus caractérisé, et parfois le chercheur se fait contemporain du passé par réaction contre les révolutions dangereuses et insensées d'un monde qui veut devenir anonyme et confier aux machines électroniques le gouvernement de la planète.

L'Homme du XXe siècle est orgueilleux de sa connaissance et de son rationalisme supérieur.

Il forge – sans doute avec bonne volonté – le bonheur laïque et obligatoire des masses, la mise en valeur systématique de chaque pouce du globe, la colonisation du Cosmos, l'explication scientifique de la matière et de la création ; il annonce des miracles plus étonnants que ceux de l'anneau de Gygès, de la Panacée, de la pierre philosophale, et tout cela vraisemblablement sera réalisé.

Mais le chercheur de trésors ne croit pas aux nouveaux sorciers, aux philosophies issues des steppes, dont la démesure veut absorber la juste mesure périmée, désuète, éternelle, française, de notre univers familier.

Il n'y croit pas par bon sens, par intuition, par répulsion physique et intellectuelle et par rationalisme cartésien.

Il ne croit pas à la beauté des buildings, il a des doutes quant aux vertus des fusées et de l'énergie atomique, à la morale des institutions nouvelles et des Allocations Familiales, au merveilleux forgé dans les bêtatrons et issus de cet atome décevant que l'on décortique avec effronterie.

Car tout se passe comme si l’on voulait donner de vive force une primauté aux délectations absurdes de l’intellect, alors que notre frère le corps – comme disait Saint Paul – se cabre tel un cheval poussé à l’arène.

Le chercheur de trésors, face au monde d’Apocalypse, refuse sa collaboration.

Non en lâche, mais en gentilhomme qui répugne à la foire d’empoigne et au pugilat de *catch as catch can*.

C’est un point de vue, une attitude, en entêtement. Et c’est l’explication de la dualité qui habite le chercheur : le oui à un certain rationalisme scientifique… le non formel à la science pervertie et à l’évolution malodorante.

Certes l’issue n’est pas douteuse, du combat de la caravelle à réaction contre la caravelle à voiles. Peu importe : mieux vaut mourir vivant que vivre mort.

Et pour les chercheurs de trésor, vivre c’est dire oui à l’aventure où miroitent entre autres fantasmes : les rubis, diamants, émeraudes, topazes, améthystes, joyaux ciselés, vaisselles chiffrées, bagues, bracelets et torques, ducats, louis et piastres !

Pour la joie de la découverte possible, l’amour du fantastique, pour l’intense émotion d’un instant… pour l’art de plonger les doigts dans une eau vive de pierreries, pour parer la belle que l’on aime des plus fabuleux bijoux de légende !

Ne vous y trompez pas : la folie mérite parfois d’être vécue, et la sagesse n’est pas de sécurité bourgeoise, ni de spéculation scientifique ; et la raison n’est pas d’être fou comme tout le monde !

Vous le croirez difficilement, et pourtant c’est la vérité profonde du chercheur de trésors : il a trouvé la fortune avant de découvrir la cachette.

1

UNE AVENTURE MAGIQUE

Il est des mots magiques que l'on ne saurait prononcer sans susciter une curiosité intense.

Si l'on murmure les mots « pétrole » au Moyen-Orient, « or » en Alaska, « eau » dans le désert ; « sardane » en pays catalan, aussitôt les oreilles se tendent et l'intérêt s'accroche avec avidité.

Jadis d'autres mots magiques ont eu leur heure de charme : « Graal », « orviétan », « Brazil », mais leur auréole s'est ternie et effacée au fil du temps et sans doute en sera-t-il de même un jour pour l'or, le pétrole et la sardane.

Mais quelles que soient la latitude et l'époque, on doit espérer qu'un mot magique par excellence demeurera à jamais, et sans que nulle éventualité pensable puisse en altérer la résonance : *trésor*. Prononcez ces deux syllabes, surtout à mi-voix, en n'importe quel lieu, et vous verrez une petite flamme s'allumer dans tous les yeux, et les têtes se pencher vers vous.

Car il est vraiment magique ce diable de mot, et dans la langue française davantage encore que partout ailleurs.

Les Italiens disent *thesorio*, les Espagnols, *tesoro*, les Allemands, *schatz* et les Anglais, *treasure*.

En français, insouciant de toute étymologie raisonnable, le mot magique étincelle, danse comme feu follet, resurgit de terre et d'onde, chaud comme feu, coloré de jaune précieux, s'affirmant avec audace et lançant d'abordage son terminatif éclatant, sonore comme une volée de métal rare et un tintement de louis et de ducats. Une véritable magie ; une diablerie presque !

Il y a, émanant de chaque trésor, une défense occulte qu'il est enivrant de forcer, une magie dont on accepte l'emprise, un encanaillement délicieux qui transfuse en vos veines un peu de sang trop chaud des pirates qui partaient à l'assaut des flottes de l'or et des remparts de châteaux féodaux.

Et nul ne saurait en préserver son âme.

Voilà pourquoi les chercheurs, à tort ou à raison, pensent que chaque trésor est défendu par le diable, et qu'une malédiction menace tous ceux qui ont découvert une cachette !

Mais ces trésors, devez-vous penser, ces trésors à pierres précieuses, à pièces d'or et d'argent, existent-ils ailleurs que dans l'imagination ?

Bien sûr il en fut mis à jour, bien sûr il doit en demeurer encore quelques-uns, mais leur existence n'est-elle pas quasiment aussi rare que leur découverte ?

Il est incontestable qu'au fil des siècles, des millions de personnes ont caché leur fortune, grosse ou petite, et que nombre de cacheurs sont morts sans avoir pu récupérer leur bien ou divulguer le lieu de la cachette. Il est même arrivé que des collectivités entières aient été anéanties sans qu'un seul survivant demeurât, comme ce fut le cas des Vierges Rouges de Wlasta.

Wlasta, selon le jugement de chacun, est, soit une héroïne, soit une rebelle tchèque qui vivait au VIIIe siècle. Elle était jolie, intelligente, d'une adresse extraordinaire au maniement des armes, mais manifestement détraquée, elle avait la phobie des hommes.

Ces qualités la firent remarquer par la reine Libussa – fondatrice de Prague – qui, bien que mariée à Przemyslas duc de Bohème, était elle-même une amazone consommée, au caractère très viril.

Wlasta prit le commandement de la garde royale qui ne comprenait que des femmes.

Quand la reine mourut, Wlasta ne voulut pas accepter de servir le roi et à la tête de ses guerrières alla prendre position dans la forteresse du mont Widowlé. Le duc lui ayant envoyé un émissaire pour lui faire entendre raison, le jeune rebelle le fit châtrer et le renvoya à Przemyslas.

Cependant autour d'elle, les jeunes femmes volontaires affluaient et bientôt elle eut sous ses ordres une véritable armée.

Elle quitta alors le mont Widowlé et établit son quartier général dans un château fort qui fut appelé le Diewin (château des Filles).

À la tête de ses guerrières, Wlasta écuma le pays, levant des impôts, rançonnant les villes et les villages, exerçant sa justice qui était de grand parti pris contre les hommes.

Parfois, pour bien marquer son mépris de la gent masculine, elle descendait dans les cités, suivie de quelques filles seulement, toutes étant

nues sur leurs chevaux, mais armées d'une épée et d'un bouclier. Et malheur à qui osait lever les yeux sur leur nudité !

Le duc Przemyslas envoya plusieurs fois contre les rebelles des troupes loyalistes qui furent taillées en pièces ; tout blessé ou prisonnier était mis à mort incontinent.

Wlasta, régnant en maîtresse absolue sur la contrée, y édicta les lois dont quelques articles – rapportés par les chroniqueurs – méritent d'être cités :

— Il est défendu aux hommes, sous peine de mort, de porter des armes.

— Sous peine de mort, les hommes doivent monter à cheval ; les deux jambes pendant sur le côté gauche de la monture.

— Les hommes doivent labourer les terres, exercer le commerce, faire cuire les aliments, raccommoder les vêtements. Les femmes ont mission de faire la guerre.

— Les femmes choisissent leur époux. Un homme qui refuserait ce choix serait mis à mort.

Le moins que l'on puisse dire est que le belle Wlasta n'était pas tendre dans ses décisions !

Pourtant le roi de Bohême finit par juger que la plaisanterie avait assez duré, et en 746 il vint avec ses troupes cerner Widowlé par surprise, et une centaine d'amazones furent passées au fil de l'épée.

En apprenant le désastre, Wlasta, qui se trouvait dans le Diewin, égorgea de sa main vingt-quatre prisonniers et avec toutes ses forces se porta vers l'assaillant.

On raconte que la Vierge Rouge jeta son bouclier, se dépouilla de ses vêtements et toute nue, avec sa seule épée, courut au plus fort de la bataille. Toutes les amazones du Diewin furent tuées, aucune ne voulut se rendre.

Avant cette suprême sortie ; Wlasta avait caché dans le château fort le trésor de son armée, qui comprenait des monnaies d'or et d'argent et des bijoux fondus dont les vierges farouches n'avaient pas voulu se parer.

Le trésor n'a jamais été trouvé, sans doute ne le sera-t-il jamais, mais son existence semble très raisonnable.

Toujours dans le cadre des trésors de collectivités décimées, on peut avancer qu'en 1940, lors de l'avance allemande et de l'exode massif des Belges et des Français vers la Seine et la Loire, deux à quatre millions de trésors furent cachés en Wallonie, en Flandre, en Artois et en Picardie. Car des millions de personnes s'enfuirent devant la guerre avec leurs richesses monnayées – du moins en partie – mais après avoir pris soin de cacher,

d’enterrer ou d’emmurer les objets précieux qu’il eût été imprudent ou encombrant d’emporter dans la fuite : vaisselle et objets pesants de bronze, d’étain, de cuivre ou d’argent, objets d’art, toiles de maître, armes anciennes et modernes et même lingots et monnaies d’or.

S’il y eut trois millions de fuyards, il y eut aussi vraisemblablement trois millions de trésors cachés en quarante-huit heures.

Hélas ! tous ceux qui partirent ne revinrent pas chez eux après les hostilités, et d’aucuns se souviennent de familles entières, anéanties à Amiens ou sur les routes de la Somme, laissant du même coup en leurs propriétés autant de trésors cachés, sans maîtres et sans repérages connus.

En 1940 également, et en 1941, des milliers d’Israélites, avant d’être emmenés en déportation, cachèrent dans leur cave à Paris, des milliers de trésors dont une grande partie est encore intacte et ignorée.

Qui voudrait nier la réalité de ces trésors de 1940 ?

En 1945, en Allemagne et en Italie, ce fut dans l’affolement de la guerre perdue, la même réaction des riches ou des malheureux possédant quelque bien.

Or, ce qui s’est passé lors de la dernière guerre est également valable pour 1914 et pour toutes les guerres qui foisonnèrent au cours de l’histoire de l’humanité.

Et nous n’avons pas évoqué les trésors engloutis !

Ces trésors d’épaves qui jonchent littéralement les fonds des océans comme les bornes hectométriques jalonnent les routes terrestres. Une seule statistique officielle donnera une idée de cette multitude immergée en celle du ministère de la Marine française, avenue Octave-Gréard à Paris : 350 à 500 bateaux coulent chaque année sur les côtes de notre pays… 350 à 500 bateaux battants pavillon tricolore !

Voilà n’est-ce pas qui est inattendu et surprenant !

Or, à chaque naufrage ou presque, correspond un trésor, même s’il s’agit d’un chalutier ou d’une goélette des pêcheurs de Terre-Neuve ou d’Islande, car le coffre du bord renferme toujours une certaine somme en numéraire.

Sans qu’il soit besoin de citer les lourds galions espagnols des flottes de l’or et les grands paquebots des lignes commerciales, la réalité évidente de trésors innombrables et cachés, ou inaccessibles, est aisément démontrée.

Chaque année, la presse fait état d’une centaine de découvertes fortuites ; c’est un démolisseur qui en abattant un vieux mur met à jour un magot ;

c’est un fossoyeur déterrant des jarres et des cassettes de louis d’or ; ce sont des enfants trouvant un trésor dans une maison…

Dans l’histoire trésoraire la réussite la plus spectaculaire, la plus sensationnelle, est celle de William Phips, patron de tous les chercheurs de trésors.

Phips, un Américain de Boston, découvrit en 1686, sur le Banc d’Argent, dans la mer des Caraïbes, l’épave d’un galion que l’on pense être la *Nuestra Señora de la Concepcion* ; il récupéra un trésor de 200 000 livres sterling, fut fait chevalier par le roi d’Angleterre après cette réussite, et mourut dans l’opulence en léguant sa fortune à une oeuvre de bienfaisance.

La *Nuestra Señora de la Concepcion* gît encore à 163 milles marins français, au nord-nord-est de Puerto Plata (République de Saint-Domingue) et à 98 milles au nord-est des îles Turques, soit approximativement par 21° 30' latitude nord, et 70° 28' longitude ouest, sur banc de sable et de corail, et à 10-20 brasses de profondeur.

En raison des trésors qui y sont engloutis, cet endroit, où abondent les récifs immergés, est surnommé le « Banc d’Argent ».

Le paradis des trésors sous-marins est sans conteste la mer des Caraïbes, avec ses milliers de nefs, de galions, de frégates, de vaisseaux coulés ou naufragés depuis la découverte de l’Amérique.

Ailleurs, il faut citer : la baie de la Table, ou cap de Bonne-Espérance où gisent des centaines de goélettes, hollandaises pour la plupart ; la mer Jaune ; le terrible détroit de Bass ; les côtes du Chili ; du Pérou, du Venezuela et du Brésil ; jalonnées de *treasure ships*, les côtes d’Espagne, d’Angleterre et du sud des États-Unis.

Pour les trésors terrestres, la France a une situation privilégiée du fait de ses Templiers, de ses guerres de religion, de la révolution de 1789 notamment.

Beaucoup sont ignorés du grand public qui ne connaît guère que les plus célèbres : Rennes-le-Château, Argelès, Arginy, le trésor des Cathares à Montségur (où il n’est certes pas !) les soixante-quinze trésors de l’abbaye de Charroux dans la Vienne, le trésor de la Dame de Crain dans l’Yonne, de Die, du *Télémaque* à Quilleboeuf, et les trésors plus que problématiques de la Confiance en Vendée, de Rommel en Corse, ceux de La Napoule, de Mandrin, de Mélusine à Lusignan, de Gisors…

Autres centres mondiaux pour les trésors terrestres : le Pérou en premier lieu, avec son authentique trésor des Incas, l’Angleterre, la Bolivie,

l’Argentine et ses trésors de guerre d’indépendance, le Mexique avec les trésors des Mayas, Aztèques, l’Afrique du Nord truffée de joyaux de légende, en des cachettes que préservent des malédictions, des chiens noirs, des géants.

L’Espagne, l’Italie, et l’Allemagne avec leurs fabuleux trésors de guerre, l’Inde, les États-Unis sur tout le trajet de la Vieille Piste espagnole, qui mène de New Orleans à Frisco…

Et puis encore : les trésors des îles où nichent les barils de joyaux, de doublons et de pièces de huit des pirates, forbans, flibustiers et Frères de la Côte.

2

TRÉSORS ANTIQUES

Quand les premiers êtres humains eurent l'idée de dissimuler dans une cachette les trésors qu'ils voulaient soustraire à la cupidité de leurs contemporains, ils ne se doutaient guère qu'ils préparaient l'avènement d'une des plus grandes trouvailles de tous les millénaires.

Le premier cacheur fut naturellement un homme de la préhistoire, et le trésor se composait soit de pointes de flèches, hameçons, pointes de lances, soit d'objets peints, pièces sculptées ou denrées alimentaires. De nombreuses cachettes préhistoriques furent découvertes ; celle des Ayez, à Barou (Indre-et-Loire), livra les merveilleuses « lames » de silex que l'on peut admirer au musée du Grand-Pressigny.

Peut-être même y eut-il des caches à monnaies d'échange – coquillages, os gravés, dents d'animaux, etc. – car il est prouvé aujourd'hui, surtout par cette merveille qu'est la grotte de Montignac-Lascaux en Dordogne – le Louvre de la préhistoire – que quinze à trente mille ans avant notre ère, les habitants de la France actuelle tenaient les arts en grand honneur et jouissaient d'une civilisation dont nous ne faisons que soupçonner l'ampleur.

L'importance des cachettes à trésors tient moins dans la nature du dépôt que dans le fait lui-même qui détermina, ni plus ni moins, la naissance de l'agriculture.

Un jour donc, vers l'an 300 000 avant notre ère peut-être, un homme eut l'idée d'enterrer dans une cachette, hors de son antre, des fruits et des graines d'automne, dans le but de constituer, avant la lettre, un silo. Ce trésor – car c'en était un alors – lui procura à son déterrement une amère déception, car tout avait pourri ou germé, et se révélait impropre à la consommation.

Mais après de multiples autres tentatives de ce genre, l'homme préhistorique remarqua que les graines enterrées donnaient naissance à une végétation plus dense, plus forte que dans la nature sauvage.

Cette constatation, il dut aussi la faire sur les cachettes où il avait enfoui des trésors d'une autre nature, si bien que par relation de cause à effet, le phénomène suscita une explication rationnelle qui finit par être trouvée : où la terre était grattée, ameublie, la végétation poussait mieux.

L'agriculture était née ! Née d'une cachette, d'un butin enterré et de sol remué. Née aussi de l'enterrement des morts et des offrandes aux mânes déposées sur la terre meuble.

Les trésors dont nous allons donner la relation ne datent pas des temps préhistoriques. Donnant au mot trésor le sens restreint de choses et objets de valeur, tels que pièces de monnaie, bijoux et pierres précieuses, nous ne ferons guère remonter notre chronologie au-delà de l'ère chrétienne. D'ailleurs, les pièces de monnaie, constituant un type de trésors, ne sont apparues semble-t-il, en quantité notable, qu'assez récemment, avec les Hébreux, les Grecs et les Chinois.

Selon André Fourgeaud, technicien de la question, la première monnaie connue fut le « chat » égyptien (au temps de Ramsès II, il y a mille trois cents ans), qui correspondait à un poids conventionnel d'or, d'argent ou de cuivre. Cette monnaie de compte, arbitraire, idéale, ne fut jamais matériellement créée.

Les premières pièces en circulation furent frappées vers le VIIe siècle avant J.-C. ; elles étaient en fer – principalement – mais en 500 avant J.-C., on employa le bronze ; en l'an 200 l'argent, et l'or enfin, mais à titre rarissime, sous Sylla, en 86 avant J.-C.

Entre-temps, les matières les plus diverses avaient été utilisées : cuir, porcelaine, terre cuite, verre et même bois. Chez les primitifs, les monnaies de compte furent – et presque jusqu'à nos jours – plus bizarres, mais non moins logiques : coquillages, nattes fines, dents de baleines, de tigres, de chats, calebasses de mil, etc.

Il est aussi intéressant de noter qu'en tous les pays du monde, les premières pièces de monnaie empruntèrent toujours à la magie. Celles des Hébreux portaient des signes religieux et occultes ; celles des Grecs, une chouette, une tortue, un pentagramme ; les monnaies chinoises avaient une forme de cloche et des effigies couvertes d'idéogrammes magiques. Pour les primitifs comme pour les premiers peuples civilisés, les pièces recelaient en puissance un souffle de vie de la personne qui les possédait. D'où sans doute la croyance en une défense occulte préservant et gardant les trésors

enfouis où le propriétaire est censé avoir enfermé une partie de son âme et de ses forces vitales.

Dans le Pérou précolombien, l'or et l'argent, pourtant abondants, ne paraissent pas figurer dans les monnaies d'échange, qui étaient faites de grains en matières rares, isolés ou assemblés en colliers, et de coquillages à vertus magiques.

Par contre, les Toltèques et les Aztèques employaient les monnaies d'or.

Les trésors sont traités longuement en littérature, pour la première fois semble-t-il, dans les documents trouvés vers Quoum'rân, près de la mer Morte.

En été 1947, un berger bédouin de la tribu des Taamira découvre dans une caverne de Palestine des objets étranges, quelques jarres et des paquets grossièrement enveloppés. Le cheik à qui il porte sa trouvaille défait les étoffes imprégnées de bitume et de cire et met à jour onze rouleaux de cuir portant des inscriptions.

Les moines du couvent orthodoxe de Saint-Marc, moyennant vingt livres sterling, achètent cinq rouleaux parmi les mieux conservés. Les six autres sont acquis par le musée des Antiquités juives, attaché à l'Université hébraïque de Jérusalem.

Le professeur Sukenik, archéologue de cette Université, commence le déchiffrement des rouleaux qu'il détient et obtient l'autorisation de copier les documents achetés par les moines.

Bientôt la nouvelle parvient au monde entier, alerté par la découverte : les documents trouvés dans le désert de Judée sont des manuscrits hébraïques, datant probablement de l'époque macchabéenne, soit de deux siècles environ avant notre ère. Le texte est rédigé en caractères archaïques du type de Lâkich.

Le Bédouin qui a fait la découverte a disparu, mais la caverne a été retrouvée à douze kilomètres au sud de Jéricho, dans la paroi rocheuse surplombant le littoral de la mer Morte, à deux kilomètres à l'ouest du rivage et dans la région de Quoum'rân.

De nouveaux rouleaux sont trouvés, mais ils ne sont plus vendus 20 livres ; on les estime à plusieurs millions de dollars.

Avec stupeur, les traducteurs trouvent dans ces manuscrits des indications concernant une soixantaine de cachettes où seraient enterrés des trésors fabuleux. On pense que la grotte de Quoum'rân a été la cachette où les moines d'un couvent essénien, peut-être durant le siège de Jérusalem par

Titus, ont mis en lieu sûr leur bibliothèque et leurs trésors religieux, ces derniers ayant sans doute été pillés au cours des siècles.

Les soixante cachettes à trésors recèleraient jusqu'à 200 tonnes d'or et d'argent (20 millions de dollars) enfermés dans des coffres et enterrés à moins de 18 mètres de profondeur ! Tout cela étant considérablement exagéré !

Les points de ces cachettes s'échelonnent entre Naplouse (ancienne Sichem), El-Khalil (ancien Hébron) et le mont Gerzim.

Plusieurs gouvernements et collèges religieux revendiquent les trésors en perspective : juifs, arabes, orthodoxes, catholiques, américains, israéliens… et l'Angleterre, qui lors de la découverte exerçait encore son mandat en Palestine !

La législation des trésors avait été traitée il y a vingt-trois siècles par Platon dans son dialogue *Les Lois*. Aristote, dans son *Traité de Politique*, a écrit qu'un trésor doit appartenir à son découvreur, et conte l'histoire de deux frères grecs qui trouvèrent un magot enterré dans la crainte d'une invasion des Perses. Pour Aristote, dont la logique et la sagesse nous paraissent admirables, un trésor est un don de fortune, une « aubaine », une sorte de grâce de Dieu, et doit en conséquence, revenir en entier à l'inventeur !

Les trésors cachés qui existent par centaines de milliers sur le globe ont des origines très diverses. Bien souvent, ils sont d'antiques butins de pirates, de flibustiers, de brigands, si bien que par-delà les siècles on peut établir une sorte de complicité involontaire entre les voleurs et les découvreurs ; ces derniers bénéficiant de manière légale de méfaits commis en des temps révolus.

Mais le temps est bon apôtre et sait effacer les fautes avec une suprême désinvolture.

Après dix ans, un assassin n'est plus un assassin ! Le vol a sa prescription légale et le recel, après quelques années, ne présente plus aucun danger.

On pourrait épiloguer longtemps sur cette curieuse législation et sur l'élasticité du concept humain du scrupule.

En nous basant sur la nomenclature des six cents plus grands trésors connus, nous avons dressé le bilan ci-après de leurs origines.

Trésors d'originaux	1
Trésors de tombeaux	3

Trésors non identifiés dans des ruines	5
Trésors religieux	10
Trésors de princes	13
Trésors de chercheurs d’or	14
Trésors de guerre	20
Trésors d’exode, de révolution, d’exilés	26
Trésors légués mais non hérités	26
Trésors de légende pure	31
Trésors volés (pirates et voleurs)	45
Trésors de traditions non contrôlables	130
Trésors engloutis en mer	250
Total	**600**

Les plus anciens chercheurs de trésors qui entrent dans l’histoire sont certainement les pilleurs de tombeaux.

Jadis, un roi, un prince ou un pharaon, pour quitter ce monde avec dignité et poursuivre dans l’au-delà une seconde vie digne de son rang, devait être enterré avec ses costumes d’apparat, ses armes, ses bibelots familiers et une partie de ses richesses. Le tombeau devenait alors une véritable chambre à trésors où foisonnaient les objets précieux, d’où le souci de les rendre inaccessibles aux voleurs.

Ainsi naquirent – et pour d’autres raisons moins exotériques – les pyramides d’Égypte, les tumuli de l’Occident, les hypogées et les divers monuments funéraires du monde antique.

Plus modestement, les mortels de qualité inférieure eurent droit à des cryptes, ou tout simplement à des cercueils, qui ne renfermaient pas moins de véritables trésors disposés à côté de la dépouille des défunts. De quoi tenter durant des siècles des hordes de voleurs, puis – un sacrilège s’amenuisant en moins d’un millénaire – une armée plus dense encore d’archéologues et d’historiens.

Il est reconnu que les pilleurs de tombeaux ont davantage ruiné les monuments antiques que des milliers d’années d’érosion naturelle et de

guerres.

La plupart des hypogées d'Égypte, de Grèce et d'Italie, ceux des Étrusques, et les conditoires des Romains ont été violés au cours des siècles.

En Afrique du Nord, il en fut de même et, par exemple, le célèbre Tombeau de la Chrétienne près d'Alger reçut de nombreuses visites, en pure perte semble-t-il d'ailleurs.

Les sacrilèges les plus regrettables furent commis aux Indes occidentales, lors de la conquête espagnole.

Au Pérou, toutes les tombes des hauts dignitaires Incas durent payer leur tribut d'or et il fut important, si l'on s'en rapporte à la chronique.

De leur côté, les archéologues, au nom de la science il est vrai, continuèrent l'oeuvre des pilleurs.

On se souvient peut-être des découvertes effectuées en 1873 par Heinrich Schlieman à l'emplacement de Troie, dans la tombe d'un souverain non identifié, et en 1876, dans le tombeau présumé d'Agamemnon à Mycènes.

La découverte du trésor et des quarante tombeaux de la nécropole de Deir el Bahari en Égypte eut un retentissement mondial.

L'égyptologue Mariette mit à jour de nombreux trésors de sépultures et en 1922, l'Américain Howard Carter trouva les richesses immenses et la momie du pharaon Toutânkhamon.

Ne soyons pas injustes envers les archéologues : s'ils furent découvreurs de trésors et profanateurs de tombeaux, ce fut par curiosité scientifique et sans souci mercantile. En réalité, ils sauvèrent, particulièrement en Égypte, des trésors artistiques et archéologiques qui enrichirent les musées au lieu de tomber dans les mains de voleurs qui bien souvent fondaient leurs trouvailles pour en assurer l'écoulement. Car, en pays arabe, de tout temps, les chercheurs de trésors et les pilleurs de tombes furent légion. À telle enseigne que vers 1090 avant J.-C., soit sous la XXe dynastie, les Égyptiens devaient établir des postes de gardes armés autour des nécropoles royales.

D'autres chercheurs, les plongeurs, se spécialisent depuis la plus haute antiquité dans la récupération des trésors abîmés en Méditerranée.

Scyllis de Scioné et sa fille la jolie Cyana étaient célèbres au temps d'Hérodote qui rapporte que le père et la fille sauvèrent de grandes richesses englouties dans les vaisseaux des Perses près du mont Pélion.

À dater du XVe siècle, les plongeurs espagnols étaient spécialement entraînés pour aller récupérer les lingots d'or et d'argent, les piastres et les

doublons ensevelis dans les galions coulés ou naufragés à faible profondeur.

D'ailleurs, les capitaines de vaisseaux transporteurs d'or avaient ordre de se saborder par fonds de dix à vingt mètres, lorsque c'était possible, plutôt que de tomber aux mains de l'ennemi. Cette consigne fut souvent respectée, particulièrement par le général d'Eygues y Beaumont, à Santa Cruz de Ténérife, en 1567.

L'amiral anglais Blake et son escadre, très supérieure en nombre, allaient se rendre maîtres de la *Plata Flota* quand le général espagnol donna l'ordre de mettre le feu aux poudres de sept galions qui sombrèrent par une quinzaine de mètres de fond.

Blake, qui avait lui aussi une équipe de plongeurs spécialisés, n'osa pourtant pas se risquer à récupérer l'or des épaves, se trouvant à proximité du port et sous le feu des batteries côtières.

L'année d'après, les Espagnols purent en toute quiétude retirer sept millions et demi de piastres d'or, sur les dix millions composant la cargaison.

Dans son *Traité d'Architecture militaire du XVIe siècle*, le capitaine Francesco de Marchi, de Bologne, conte la tentative du maestro Gulielmo qui rechercha le trésor du lac Némi, avec une cloche à plongeur. Gulielmo ne ramena que peu d'objets de valeur.

En 1640, Jean Barrié dit Pradine obtint du roi de France « le privilège pendant douze années, de retirer et pescher au fond de la mer, avec son vaisseau ou patache allant dans l'eau, toutes et chacune, les marchandises et autres choses qui s'y trouveront ».

Pradine ne s'enrichit point considérablement, mais put cependant désensevelir quelques trésors.

Le médecin lyonnais Panthot, au XVIIe siècle, vit fonctionner avec succès une cloche sous-marine dans le port de Capdaques, en Catalogne.

« Je vis, écrit-il, pescher hors du port de Capdaques, en 1694, deux vaisseaux chargez de piastres échouez près d'un écueil dans un lieu de difficile abord. Les Espagnols, qui estoient maistres de Capdaques, commencèrent quelques années auparavant la pesche des piastres avec la Cloche ; et Capdaques ayant été pris par les Français, nous continuâmes fort agréablement et fort utilement l'usage de cette machine avec laquelle on tira plusieurs millions de pièces, qui estoient devenues noires comme fer… »

Cette cloche à plongeur était de bois cerclé de fer, et lestée par de gros boulets.

Cette relation fort instructive permet de supposer, sinon d'affirmer que la plus grande partie de l'or de Vigo, englouti par faibles fonds, a été récupérée de la même manière et peut-être avec la même cloche.

Il est impensable en effet, que les plongeurs espagnols aient, depuis le XVe siècle, sauvé tant de cargaisons précieuses, en Catalogne, à Madère, devant Tarifa, etc., et qu'ils n'aient pas utilisé leurs talents – et leur matériel – de récupérateurs sur les prodigieuses épaves de Vigo, où gisaient des milliards en or et en argent.

Hypothèse encore renforcée par le fait que tous les galions retirés de la vase de Vigo, après le désastre de 1702, se révélèrent vides au grand désespoir des chercheurs.

Qu'une fortune encore considérable demeure envasée, c'est probable, mais on peut avancer que tous les galions coulés sur des fonds n'excédant pas vingt-cinq à trente mètres ont été visités et détroussés dès le début du XVIIIe siècle.

De nos jours, les plus grands chercheurs de trésors sont, outre les membres du Club International de Paris, le major Malcom Campbell, les Américains John S. Potter et Harry Rieseberg, ce dernier ayant réalisé plusieurs plongées fructueuses.

Dans la course aux richesses englouties ou enterrées, les femmes ne furent pas absentes, et depuis la belle Cyana, jusqu'à la moderne baronne de Wagner, héroïne des Galapagos, plusieurs inscrivirent leur nom au tableau de l'aventure et en premier lieu, la baronne Martine de Beausoleil, rhabdomancienne délirante qui détecta en France des mines de métaux précieux et de pierres fines à écoeurer les rajahs de Golconde et les découvreurs de l'Eldorado.

En 1692, un autre amateur de la baguette divinatoire acquit la célébrité en découvrant des sources, des voleurs et des trésors, dans le Dauphiné ; son nom était Jacques Aymar Vernay. Après avoir été l'auxiliaire triomphant de la police à Lyon, Vernay fut mandé à Paris par le prince de Bourbon-Condé, chez qui avait été commis un vol important.

Mais le prince qui entre-temps avait eu vent de la supercherie lyonnaise (car c'en était une), eut l'idée raisonnable de mettre le radiesthésiste à l'épreuve sur des trésors contrôlés. Il fit enfouir en cinq endroits de son jardin, de l'or, de l'argent, du cuivre, des pierres et du bois. Hélas ! la baguette divinatoire d'Aymar Vernay commit erreur sur erreur et le mage

fut renvoyé dans sa province où il continua à faire des miracles, assure la chronique locale !

Est-ce à dire que la radiesthésie est une supercherie ?

En tant que science, on ne peut certes pas lui accorder grand crédit, mais sur le plan art ou voyance il est possible qu'en des cas très rares elle puisse se montrer efficiente.

Parallèlement, on assure que des drogues pharmacodynamiques, du type yagé, peuvent exacerber les facultés de divination de certains êtres particulièrement doués.

En Afrique et en Amérique du Sud, des sorciers dopés par des plantes magiques ont le don de double vue et détectent des trésors de cette manière miraculeuse, mais à vrai dire nullement prouvée !

Une fleur du Liban, la Baahra, ou fleur de l'or, « donne la chance de l'or à quiconque la possède ».

Légende ?

Sans doute ! Pourtant, des personnalités très connues à Beyrouth, les trois frères Kettaneh, depuis qu'ils possèdent la fleur de l'or, ont amassé des dizaines de milliards qui situent leur fortune au treizième rang mondial.

Or, il y a quelques lustres, ils ne possédaient ni sou ni maille et professaient le métier de muletiers.

Un jour, leur père sauva la vie d'un cheik de l'étrange secte des Ansarieh, qui en récompense l'emmena sur le flanc des monts à l'ouest de l'Oronte, le seul endroit au monde où pousse la Baahra.

M. Kettaneh avait trouvé au ras du sol une petite fleur, qui, sous la clarté lunaire jetait des éclats dorés.

— Elle est à toi, avait dit le cheik, mais il faut la déterrer tout de suite, car elle disparaît avec le jour. Garde-la précieusement car elle peut faire de toi l'homme le plus riche du monde.

Le muletier avait oublié l'aventure et il légua la Baahra à ses fils sans essayer son pouvoir !

Son aîné, Charles, eut pourtant la curiosité « à tout hasard », dit-il, de tenter le commerce de l'or, et aussitôt, une chance insolente, inouïe, fit de lui un des magnats du globe. Et le talisman se montra aussi opérant en faveur de ses deux frères.

Le bureau de Charles, à Beyrouth – le fait est bien connu – est entièrement tapissé de pièces d'or, des plinthes au plafond. Le moindre rayon de soleil y allume un éclaboussement de lumières.

Le 21 juillet 1962, Mme Kettaneh, une des plus belles femmes de l'occident, recevait en somptueux mécène la Comédie Française au Festival de Baalbelc.

La fleur de l'or (et ce n'est pas un hasard) ressuscitait les antiques festivités au temple de Baal, le dieu de l'or !

Mais le Baahra n'est pas le seul talisman qui porte vers le métal précieux, les trésors cachés et écarte le mauvais sort. Nul radiesthésiste ne se sentirait en sécurité s'il n'avait, pendues à sa chaîne de montre ou enfouies dans son portefeuille, certains anti-sortilèges qui vont de la dent de tigre au faux morceau de la Vraie Croix, en passant par la main de Fatma, la prière écrite, le grain de blé Osiris ou la médaille consacrée.

Mais ce souci ne concerne que la protection de l'empirique. Pour forcer la victoire, pour trouver un trésor, rien ne vaut la possession d'une parcelle de mandragore, voire même de la mandragore entière. Avec un tel talisman, les sciences occultes assurent que découvrir une cassette à bijoux ou un coffre plein de ducats est un jeu d'enfant !

Mais les mandragores sont rares ! En France, seuls en possèdent, à notre connaissance ; Mme Puaux-Bruneau, la famille de Pierre Louys, le laboratoire de botanique de la Faculté de Pharmacie de Paris… et nous-même.

Nous parlons bien entendu de mandragores magiques ! Certes, on connaît la mandragore médicinale, dont les propriétés thérapeutiques sont nettement établies, mais cette humble solanée n'a jamais, que l'on sache, engendré de miracles, ni jamais emprunté figure humaine.

Car la mandragore magique a figure humaine ! Et non seulement la figure, mais le corps, les jambes, les bras et aussi le sexe. Ces mandragores anthropomorphes poussent en Afrique du Nord, en Sicile, en Sardaigne mais l'initié ne les veut prendre que sous les gibets, engendrés par le sang des pendus, par leur sérum ou par le sperme issu de leur dernier soubresaut.

Plus tard, l'âme d'un mort pourra, en ces lieux sinistres, passer dans le corps de la racine et l'animer d'une vie véritable. C'est alors que l'on pourra procéder à la « queste » de la mandragore, selon un rite déterminé.

Il faut d'abord déchausser la racine au maximum sans la toucher ni l'effleurer (sous peine de mort), de façon que le moindre effort puisse l'arracher.

Ensuite, on attache une corde au collier d'un chien, l'extrémité libre étant un noeud coulant dont on coiffe la mandragore. Un coup de fouet au chien :

il s’enfuit entraînant la plante que l’on peut alors recueillir dans un morceau de linceul ayant enveloppé un mort.

Le chien sera l’innocente victime de la « queste », mais sa mort épargnera celle du magicien.

La mandragore recueillie a la forme d’un petit être humain, et il sied de le considérer comme tel en le nourrissant et en lui prodiguant les plus grandes marques de considération. Elle sera enfermée dans un bocal exposé la nuit aux rayons lunaires, et des mets délicats seront disposés près d’elle.

Alors, le petit être grandira quelque peu, jusqu’à atteindre la taille d’un pied.

Le maître de la mandragore, tant qu’il respectera le rite, sera assuré de bonheur en amour et en fortune. S’il veut chercher un trésor, il devra se faire accompagner du petit être végétal et cerner l’endroit approximatif de la cachette par un grand cercle magique, tracé dans la terre ou dessiné à la craie. La recherche doit avoir lieu par nuit de pleine lune ou de lune montante, sans vent. La mandragore se déplacera et conduira son maître au point exact où est caché le trésor.

Voilà les différents systèmes qu’employaient les empiriques pour détecter les trésors aux temps dits de l’obscurantisme… temps non révolus, puisque l’incantation, la radiesthésie, la magie noire et la mandragore ont toujours de fervents adeptes.

Pourtant, les chercheurs modernes préfèrent des procédés plus scientifiques ! L’avènement de la chasse sous-marine devait donner un nouvel essor à la recherche des trésors engloutis, et indirectement, des trésors terrestres, en substituant aux méthodes empiriques, celles plus traditionnelles de la détection par appareils magnétiques et électroniques, et aussi par l’utilisation des scaphandres autonomes [1].

3

LES TRÉSORS TEMPLIERS

Le Pérou a ses fabuleuses cachettes où dorment les richesses incas ; l'océan a ses galions engloutis ; la France pour sa part recèle dans les ruines de ses antiques châteaux les « prodigieux Thrésors des Templiers ».

Ces trésors ont le redoutable privilège d'appartenir à la fois au patrimoine historique, à la légende et à l'occultisme.

Il sied en parlant d'eux, de prendre un air mystérieusement entendu et de prononcer des paroles cabalistiques : … Baphomet… Croix des huit Béatitudes… défenses occultes…

Ils sont gravés de hiéroglyphes, calcinés de feu satanique et trempés du sang des preux.

Quand un empirique parle des trésors Templiers, il ne manque jamais de s'écrier : « Trésors maudits… trésors protégés par des forces occultes. Impossible de se les approprier ; sauf si le chercheur est un initié ou pour le moins héritier spirituel des doctrines ésotériques du Temple. »

Ce fatras grandiloquent est bien entendu vide de sens, mais pourtant ces trésors, s'ils n'ont de défense occulte que pour les simples, possèdent toutefois un mystère, un secret et un occultisme à base de rites et de symboles.

Oui, cela doit être vrai !

Car les Templiers, admirables combattants, aimaient aussi taquiner l'au-delà et jongler avec la quadrature du cercle, les signes, les symboles et les hiéroglyphes.

Ils aimaient le mystère en un mot, et voilà pourquoi au lieu d'enfouir tout benoîtement leurs trésors dans un bon trou de cave ou en quelque solide épaisseur de muraille, ils employaient des ruses machiavéliques quant à la situation de la cachette, sa préservation et les moyens de la retrouver.

Bien entendu, il ne s'agit là que d'un point de vue personnel, nullement destiné à influencer ceux qui, à tort ou à raison, croient au merveilleux, au surnaturel, à l'au-delà, aux fantômes et aux autres dragons lance-flammes, gardiens de cachette à prodigieux trésors.

Non ! Telle n’est point notre intention, tant s’en faut !

Bien au contraire, il nous paraît insensé que l’on puisse vivre sans croire au merveilleux, au surnaturel, à toutes ces fleurs miraculeuses de la vie, aussi nécessaires à l’âme que le rationalisme à l’intelligence, que le rêve au dormeur, que les rosiers grimpants et le lierre aux murs des vieilles maisons.

Ces vieilles maisons où il fait bon vivre, et dont seuls les murs ventrus savent garder des trésors.

Or donc, la protection occulte des trésors existe sur le plan affectif : c’est tellement joli !

Mais si un jour vous avez à dénicher quelque bon vieux trésor Templier fortement protégé, alors ne manquez pas de balayer le fantôme d’une amicale pichenette en lui disant, comme le dormeur au dragon volant qui l’importune : « si tu continues comme ça, je vais me réveiller et tu n’existeras plus !»

D’ailleurs, les fantômes des chevaliers de la Croix sont morts depuis longtemps, car il est bien certain qu’un fantôme meurt de vieillesse.

Depuis belle lurette en effet, les fantômes antérieurs aux premiers siècles de notre ère ont cessé de tarabuster les vivants !

Mais trêve de jeu, les trésors Templiers existent et rien ne s’oppose à leur découverte.

Rien, sauf bien entendu les obstacles matériels.

Il nous a paru intéressant de traiter la question par la méthode d’une spécialiste éminente : Mme de Grazia, archéologue et cryptographe, passionnée pour l’étude de la symbolique templière. Ses recherches la menèrent dans une ancienne commanderie du Grand Prieuré de France, miraculeusement intacte, encore que convertie en ferme où elle trouva des signes-clés et le secret double de l’architecture et des cachettes de l’Ordre.

Pour ceux qu’attire le mystère, il sied de méditer sur les lignes suivantes, écrites en bas-latin sur frontispice templiers, que Mme de Grazia traduisit en français :

Tu feras cette demeure mystérieuse
tu lui donneras trois centuples
de mesure mère-longueur-longitude.
Cinq décuples latitude-largeur
trois en solidité-épaisseur.

Et selon la même mesure tu feras l'étendue Orbiculaire
accessible en sa partie supérieure à la Lumière.
Sa dilatation en la partie opposée
tu feras ces parties basses, doubles et triples.

Selon Mme de Grazia, il faut traduire ce langage sibyllin afin de pouvoir interpréter les signes-clés, toujours gravés sur les murs des commanderies ou les Templiers ont caché leurs trésors.

Les trésors Templiers naquirent le 5 octobre 1307, quand le roi Philippe le Bel au cours d'une rafle monstre fit arrêter tous les chevaliers du Temple résidant en France.

Le roi, ruiné, avait de nombreuses raisons de vouloir abattre leur puissance : elle devenait menaçante pour le pouvoir royal, son mystère et son occultisme extrêmement secret épouvantaient les milieux catholiques, enfin et surtout, les richesses des Templiers étaient un appât invincible !

Ils possédaient plus de 9000 châteaux dans la chrétienté, et leur trésor personnel débordait par la grâce des privilèges nombreux, de donations incessantes et d'un butin amassé au cours des siècles, sur les musulmans… et aussi disait-on, sur les chrétiens !

Car il faut bien admettre qu'au XIVe siècle, l'Ordre avait perdu sa foi d'antan, sombrait dans le matérialisme, la corruption et peut-être dans le sacrilège.

De plus il semblait préparer l'avènement d'une vaste opération politique, et il est possible que l'arrestation des Templiers ait été déterminante pour l'avenir du monde.

Quoi qu'il en soit, il est certain que Philippe le Bel sut renflouer son trésor avec les dépouilles de ses victimes, mais de considérables richesses furent cachées et soustraites à sa cupidité.

On a dit que le pape Clément V avait clandestinement informé les chefs de l'Ordre plusieurs jours à l'avance de la machination du roi de France.

Le trésor du Temple put donc être mis en lieu sûr, et de toute façon il paraît probable qu'il était entreposé dans des cachettes inaccessibles aux non-initiés.

Grands amateurs de l'architecture, de la cryptographie, des symboles et des signes secrets, les Templiers utilisèrent un rite et des signes-clés pour le cachement et la découverte éventuelle de leurs trésors. Du moins peut-on le

penser, mais, hélas ! rien à notre connaissance n’a valeur de certitude dans la désignation de ces rites et signes gravés.

Lorsque Jacques de Molay comprit que le roi voulait l’anéantissement total de l’Ordre, il prit ses précautions afin que fussent conservées les « traditions et sublimes connaissances fondamentales ».

Il fit appeler dans sa prison son neveu, le jeune comte Guichard de Beaujeu, qu’il savait attiré par une vocation à l’Ordre et il lui fit subir l’initiation.

Guichard alla dans le Temple chercher, sous un des tombeaux de la crypte des Grands Maîtres, un écrin de cristal de forme triangulaire, monté en argent, ce qui constituait une épreuve.

Puis il prêta serment de faire survivre l’Ordre et fut initié à sa connaissance.

Molay lui apprit que le triangle de cristal contenait une relique vénérée : l’index de la main droite de saint Jean-Baptiste et il lui révéla encore un secret bien plus extraordinaire.

« — Le tombeau de mon prédécesseur le Grand Maître de Beaujeu est vide de sa dépouille mortelle et contient les archives du Temple.

« Avec ces archives se trouvent nombre de reliques et trésors que j’ai pu soustraire aux Infidèles et ramener de Terre Sainte ; la couronne des rois de Jérusalem, le chandelier à sept branches de Salomon, et les quatre évangélistes d’or qui ornaient le Saint-Sépulcre.

« Mais le trésor matériel des Templiers est ailleurs : dans les deux colonnes qui ornent le choeur du Temple, à l’entrée du tombeau des Grands Maîtres.

« Les chapiteaux ornant ces colonnes pivotent sur eux-mêmes et à l’intérieur des fûts – qui sont creux – sont enfermés les grands trésors accumulés “des espargnes de l’Ordre”. »

Ayant dit, Molay fit jurer à Beaujeu de sauver le tout et « de le conserver jusqu’à la fin du monde » ; puis il l’embrassa une dernière fois et se prépara à la mort.

Le nouveau Grand Maître, quand Molay fut brûlé vif, recréa une société de « parfaits architectes » et entreprit de transporter en lieu sûr le trésor du Temple.

Il demanda à Philippe le Bel l’autorisation d’enterrer en un autre lieu le corps de son oncle Guillaume, ce qui lui fut accordé.

Aidé de ses frères de l’Ordre il vida les colonnes du Temple de leur contenu d’or, d’argent et de pierres précieuses, en remplit le cercueil, sans doute aussi quelques coffres, et transporta le tout en un endroit connu des seuls grands dignitaires.

Voilà ce que disent les traditions et aussi quelques historiens dont John Charpentier. Un fait patent en ressort : le trésor a été enlevé du Temple et porté en un lieu inconnu. Où ? Là réside le grand secret ! On a avancé Chypre où officiait l’archimandrite ou patriarche, avec le grand chapitre de l’Ordre. Dans ce cas, le trésor serait à Limassol.

Mais une autre hypothèse, plus vraisemblable, situe le trésor en France, et très exactement dans le domaine de Beaujeu (Rhône).

Nul endroit en effet n’était plus propice et plus souhaitable. De toute façon, il a bien fallu pour la vraisemblance que le cercueil de Guillaume de Beaujeu soit transporté dans la crypte familiale.

Actuellement, se basant sur des chroniques secrètes non communicables, et sur des traditions, on pense que le trésor des Templiers, enfermé dans le cercueil ou plutôt dans des coffres, est toujours dans le département du Rhône.

Pas à Beaujeu qui fut démantelé par les révolutionnaires, mais dans une dépendance du château : Arginy.

Imaginez une mesnie du Moyen Âge, avec son château, ses tours, son logis, son donjon, ses dépendances, son corps de ferme et le porche ouvrant sur des douves profondes : c’est Arginy dans le Rhône.

Le décor exsude une atmosphère pesante de mystère et d’occultisme… de trésors… oui, de trésor !

Le propriétaire est fier de son château à trésor, et c’est bien compréhensible, car tout naturellement la légende auréole ce sombre ensemble de pierres et de briques usées, ocres, rouges, grises, verdâtres.

Le donjon, construit en briques du pays, est percé à son sommet de huit ouvertures qui sont à l’origine de son nom : la tour des huit Béatitudes (ou tour d’Alchimie).

Dans l’étymologie d’Arginy, certains voient ARGINE, anagramme de Régina la dame de Trèfle et reine des trésors ; d’autres se réfèrent à ARGUROS : argent.

C’est à Arginy que la tradition situe la cachette principale, c’est-à-dire l’inestimable trésor des Templiers ; trésor en or, en argent, en pierres

précieuses et davantage encore de richesses occultes, archives et documents rarissimes.

Le château construit sur le territoire de la commune de Charentay, appartient à un gentilhomme cultivé et vraisemblablement initié à un grand ordre de chevalerie : le comte Jacques de Rosemont, dont le père déjà s'intéressait au dépôt présumé.

En 1950, le comte reçut la visite d'un mystérieux colonel anglais, délégué pense-t-on d'une société occulte d'outre-Manche, qui proposa d'acheter le château au prix énorme de cent millions de francs.

— Non ! dit M. de Rosemont.

En 1952, Mme de Grazia, après avoir étudié sur place le mystère du château, déclara :

— Je suis persuadée que le trésor des Templiers est à Arginy où j'ai retrouvé les signes-clés d'une cachette majeure. Ces signes figurent d'abord sur le blason de la porte d'entrée et se continuent jusqu'à la tour d'Alchimie où se situent les indications dernières. J'ai identifié un signe égyptien prouvant l'existence d'un trésor temporel en plus de trésor spirituel.

Un industriel parisien, M. Champion, s'intéressa à leur recherche et entreprit de fouiller sous la direction du mage Armand Barbault, maître ès sciences occultes, et de M. Jacques Breyer, écrivain particulièrement initié à l'occultisme templier, qui a l'habitude curieuse d'écrire « Arginy » avec le signe du dollar : $.

Ce signe $ très ancien semble avoir une haute signification en symbolique et peut-être en cryptographie templière.

Il est évidemment étrange de rapprocher ce signe du château et des mots, Arginy, Argine, du trésor et des chevaliers du Temple !

Coïncidence ou raison secrète voulue par les Grands Maîtres ayant précédé Jacques de Molay ?

En tout cas, et ne serait-ce que pour cette raison, Arginy paraît désigné à un rôle trésoraire éminent dans le drame des Templiers.

Le mystère d'Arginy fut d'abord attaqué en 1952 par les techniciens de l'occultisme.

Un témoin a fait ce récit extraordinaire des expériences :

« D'abord M. Armand Barbault collabora avec Jacques Breyer qui était alors persuadé que le trésor d'Arginy était la pierre philosophale.

« Puis on passa aux invocations de nuit, dans la tour des huit Béatitudes, un code à base de raps (coups frappés) étant préparé à l'intention des onze

Templiers qui dans une séance ultérieure s'étaient manifestés comme étant les gardiens du trésor. Le meneur du jeu, Jacques Breyer, avait placé un pigeon dans une cage ; l'oiseau devait battre des ailes quand l'au-delà était à l'écoute.

« Onze coups furent perçus par tous les témoins ; coups frappés de façon très audible, comme si quelqu'un, placé derrière le mur de la tour, heurtait avec une masse. Évidemment, une supercherie était impossible, nulle échelle n'étant assez longue pour atteindre l'étage où nous nous trouvions, et sans éveiller l'attention, d'autre part, des fermiers voisins.

« Les raps se produisaient dans le silence de la nuit, entre minuit et deux heures du matin. Habituellement, ces nuits étaient peuplées de bruits multiples : croassements des grenouilles et des crapauds dans les douves, chants des rossignols, miaulements, abois, chuintements, etc. Mais, fait curieux, dès la première manifestation des esprits, toute la faune nocturne se taisait. Les bruits reprenaient dès que les invocations étaient terminées.

« Les onze Templiers, s'ils acceptaient de converser, de manière souvent incohérente, refusèrent toujours de dire où était caché le trésor. M. Barbault eut, par son médium personnel, connaissance de l'entrée des souterrains du château, et on mit des ouvriers sur le chantier. Il fut impossible de mener à bien le travail : M. Champion dut partir inopinément pour affaires, M. Barbault eut un mort parmi ses proches, les ouvriers lâchant pelles et pioches s'en allaient sans explication et sans dire pourquoi…

« Et puis un jour, Jacques Breyer s'écria :

« – Ça y est, j'ai aimanté ! Les Templiers sont d'accord pour parler !»

« C'est alors que l'on procéda à la grande conjuration de la nuit de la Saint-Jean. M. Barbault, par l'intercession d'un médium, prit contact avec le gardien du trésor, et l'homme en transe s'exprima ainsi :

« – Je vois un coffre monté sur un rail qui vient vers moi. Une main articulée et gantée de fer plonge magiquement dans le coffre et en sort des pièces d'or. Il y en a maintenant un gros tas posé sur une table. La main puise toujours. D'autres mains avec avidité se tendent vers le trésor… des mains griffues et qui deviennent soudain velues, monstrueuses, affreuses. Alors la main articulée reprend les pièces d'or et les remet dans le coffre. Le Maître des gardiens du trésor est un chevalier couché dans un cercueil. Il parle mais demeure roide dans son tombeau. Il voulait sortir. Pour cela, il faudrait une grande cérémonie avec les sept conjurations rituelles.

« Jacques Breyer s’opposa formellement à une telle expérience, mais proposa d’écrire le scénario d’un film sur cette histoire. Le médium de M. Barbault déclara :

« – Vous ne trouverez rien. Les entités qui gardent le trésor vous trompent sciemment, et réservent la découverte à un descendant des Templiers digne de continuer leur mission.

« Sur ces entrefaites, coup de théâtre : Jacques Breyer assure que les entités lui ont appris qu’il était la réincarnation de Jacques de Molay. D’où nouvelles incantations dans la tour d’Alchimie, selon le rituel. Le meneur de jeu invoque Guillaume de Beaujeu, qu’il appelle : “Mon beau cousin” et le prie de lui révéler le secret des trésors. Mais le grand Maître et les entités font opiniâtrement la sourde oreille. Le meneur de jeu insiste et propose un marché à l’au-delà : on amènera dans un cercle magique une belle jeune fille qui sera “enceintée”. Guillaume de Beaujeu se réincarnera dans l’enfant à naître… » *(Fin de la relation du témoin*.)

En dépit de ces propositions alléchantes – et qui heureusement demeurèrent au stade de la divagation, – Guillaume de Beaujeu demeura de marbre, roide dans son tombeau et ne céda pas plus que les entités !

Tout de même, il est permis de constater que ces spiritualistes avaient une fière envie de biens matériels et que l’occultisme peut mener loin, même en correctionnelle, ce qui est bien souvent le cas !

Ces aberrations ne condamnent pourtant pas toute incidence occulte dans l’histoire du trésor. Des interférences existent forcément puisque les Templiers étaient des cryptographes et des occultistes forcenés ; d’autre part il y a des convergences bizarres vers ce mystérieux Arginy qui apparaît, même en lumière réelle, comme le réceptacle idéal des richesses du Temple.

Reste à percer l’énigme des signes-clés visibles et du message caché. M. de Rosemont exprime ainsi son point de vue :

« Arginy appartenait à Guillaume de Beaujeu dans le circuit ésotérique templier. Le château était donc hors d’atteinte de Philippe le Bel et il est possible que le trésor du Temple y soit entreposé. Mais on ne peut sans méthode et sans raisons valables porter atteinte aux murs vénérables de ma propriété. Les empiriques n’ont fait que démolir sans jamais rien trouver. Seuls des moyens scientifiques de détection pourraient donner des indications précises. On a parlé récemment de détection par les gravitons… »

Les gravitons ne sont encore que des entités mathématiques ; ils sont en principe les particules pesantes accompagnant les ondes d'attirance et de répulsion dans le système de la gravitation universelle ; rien n'autorise à croire, hélas ! qu'ils puissent s'intégrer dans un procédé de détection !

Mme de Grazia est plus optimiste en disant :

— Des huit petites fenêtres trilobées de la tour d'Alchimie, une seule est obstruée par des pierres cimentées. Il faudrait la déboucher et observer la direction ou la marche du faisceau lumineux qui y pénètre le 24 juin. Le soleil du solstice doit jouer un rôle éminent, frapper peut-être une pierre qui donnera une indication décisive. Mais je pense que seul un homme, – et un homme initié – peut prétendre trouver la clef du mystère.

C'est l'opinion de Jacques Breyer, qui après une quasi-réclusion de plusieurs années dans la tour d'Alchimie, aurait livré le secret d'Arginy dans un livre intitulé *Arcanes solaires*. Voici les lignes où apparemment est faite la divulgation :

« La mine aux Joyaux est bien gardée. Chaque porte est défendue par un dragon.
Pour trouver il faut Humilité, Désintéressement, Pureté.
Voilà les trois clefs infaillibles LORSQUE TU LES ENTENDS BIEN.
Le F.F. (le roi) à capter par l'artiste se tient donc : « En l'Air » ; la vraie mine est en haut !
Pauvre souffleur ! Pourquoi t'égares-tu ?… allons… réfléchis mieux, le grand art est lumière. »

D'où l'on peut déduire en langage clair : « Le trésor des Templiers est à Arginy. Seul un Templier saura le trouver. Le secret du trésor F.F. (du roi ou de la reine d'Argine, reine des trésors) est dans la tour des huit Béatitudes à hauteur des fenêtres et non ailleurs. Le soleil en pénétrant par une ouverture donne la clef dernière (ou bien le véritable trésor est Dieu). »

D'autres trésors Templiers sont supposés exister en d'autres lieux : à Bazas, à Agen dans la maison du Sénéchal, au domaine Saint-Martin de Vence que fréquente un authentique chercheur de trésor, le chancelier Adenauer.

D'après l'historien Jean Marcellot, des cachettes templières pourraient être trouvées au hameau de Racault en Indre-et-Loire, dans les Marches de

Touraine où jadis se situaient les « caves à Vases d'or et les caves à Vases d'argent ».

Dans chacune de ces caves où nichent maintenant renards et blaireaux étaient cachés un vase rond plein de pièces d'or et un vase trapéziforme rempli de pièces d'argent. Les Templiers itinérants savaient pouvoir y puiser en cas de besoin ; ils prenaient strictement la somme nécessaire et recachaient les vases selon les ordres reçus. Un autre château, celui de Valcroz, par Trigance dans le Var, a tout autant qu'Arginy des titres occultes et pittoresques en tant que réceptacle du trésor du Temple. Si Arginy possède le cadre et l'architecture magiques, les murs gravés de signes mystérieux qui font penser à un trésor occulte de l'Ordre, Valcroz a pour sa part la tradition historique, transmise par les voies tortueuses et dans le langage sibyllin chers aux chevaliers.

Tradition d'ailleurs parvenue comme par miracle à travers les siècles et l'espace, resurgie d'un livre introuvable où elle eût dû dormir à jamais, et précisément à destination d'un homme qui, s'expatriant à des milliers de kilomètres, tombe soudain, en un lieu prédestiné, attiré, guidé dans son émigration par un appel obscur, mais incontestablement voulu.

Voulu par qui ? L'histoire authentique, que nous allons conter en respectant l'anonymat des personnages, si elle pose de troublants problèmes, n'y répond pas pour autant.

Chassé de Pologne par les événements politiques de 1939, M. M… était en 1947 dans un camp militaire anglais, où il rencontra un compatriote en instance de départ pour l'Argentine. Son camarade de camp lui prêta un livre assez ancien, de l'écrivain polonais A. J. Jurkowski, intitulé *Historya Zakonu Rycerskiego Templaryuszow* (1845 Vilno, Blumowitz).

— Ce livre, nous dit M. M… m'intéressait prodigieusement, mais, hélas ! je ne pus que le parcourir, car son propriétaire partit subitement et refusa de me le vendre.

Or, c'est cette histoire de l'ordre du Temple qui remit en mémoire de M. M… un incident de jeunesse qui précisément est à l'origine du trésor de Valcroz.

M. M… s'exprimant en français avec quelques difficultés, c'est son épouse qui nous écrivit et nous mit au courant de la succession incroyable d'événements qui en découlèrent.

« Mon mari est né en Sibérie, comme descendant d'un militaire de Napoléon, resté blessé en Pologne où il s'était marié [nous respectons le

libellé du document].

« Son fils, ayant pris part à une révolte contre le tsar, fut déporté en Sibérie où à son tour, il créa une famille et une situation prospère.

« Mon mari, petit-fils de ce déporté, se souvient que garçon d'environ quatorze ans, fouillant dans la bibliothèque de son grand-père, il trouva un vieux livre de prières en langue française.

« Dedans, une feuille avec le texte suivant (que je traduis du polonais) :

« SOUS L'ANCIEN CHÂTEAU VAL-DE-CROIX SE TROUVE LE TRÉSOR DE L'ORDRE DES TEMPLIERS. VA ET CHERCHE. LE SAINT ET VÉRITÉ TE MONTRERONT LE CHEMIN.

« La mémoire de mon mari a gardé fidèlement ces paroles, mais ni livre de prières ni la feuille ne se sont conservés pendant les années troublées qui suivirent : le retour de la famille en Pologne pendant la révolution russe, et en 1939, le départ clandestin de mon mari pour continuer la lutte dans les rangs de l'armée française.

« Après sa démobilisation en 1948, il n'avait qu'un désir : trouver, dans un coin tranquille de la France, une ferme abandonnée pour la remettre en état et y passer le reste de sa vie sans plus bouger.

« Le hasard la conduit à Valcroz, domaine abandonné depuis longtemps dans les montagnes presque dépeuplées du Haut Var, avec vieux château et pas mal de ruines.

« Attirés par l'ambiance, nous sommes devenus propriétaires et l'on s'est mis à l'oeuvre – terriblement dure – de la remise en état.

« Seulement, très peu à peu, certaines coïncidences curieuses ont fait que mon mari s'est rappelé les paroles de la feuille lue en Sibérie et on a commencé à soupçonner que dans notre Valcroz nous nous trouvions à l'endroit exact : château Val-de-Croix, dont parlait le texte.

1. Valcroz est en effet un ancien château des Templiers, avec les ruines d'une forteresse détruite par les troupes de Philippe le Bel.

2. Dans la petite chapelle du château se trouve un tableau daté de 1715 qui représente saint Célestin en adoration devant une apparition de lumière au centre de laquelle est le mot VERITAS.

« Réunis donc, le Saint et Vérité dans l'ancien château des Templiers, Val-de-Croix.

« Une fois réalisé cela, mon mari a voulu savoir plus et a soumis le plan de la propriété à des radiesthésistes… » *(Fin de la lettre de Mme M…)*

Bref, les radiesthésistes ne manquèrent pas de détecter tout un labyrinthe de souterrains, salles et cachettes, oubliettes et cimetière… et on ne sait combien de trésors !

Des fouilles furent effectuées jusqu'à huit mètres de profondeur, et, bien entendu, on ne trouva rien !

À notre avis, les recherches du trésor Templiers de Valcroz – s'il existe ! – doivent davantage emprunter à la spéculation intellectuelle qu'à la détection mécanique.

En admettant que le trésor ne soit pas un mythe, et qu'il soit caché à Valcroz, il sied de croire que les Templiers ont voulu léguer le secret et la marche à suivre dans la feuille trouvée dans la Bible.

Mais ce message est-il authentique, c'est-à-dire émanant d'un chevalier qui avant d'être arrêté et traduit devant les tribunaux de Philippe le Bel a voulu assurer la découverte des trésors cachés ?

Si l'on n'accepte pas l'authenticité du message, aucun problème ne se pose, et cette perspective négative et sans pittoresque nous pousse au sentiment contraire.

En ce cas, le manuscrit est catégorique et désigne le lieu : château de Val-de-Croix.

Mais il n'y a pas de château ou de lieu-dit « Val-de-Croix » en France ! Alors ? Alors il faut bien se rabattre sur Valcroz comme seul lieu possible d'identification !

Pourquoi pas ? Nulle localité autant que Valcroz ne peut postuler à la ressemblance, et de plus, Valcroz a le privilège de cet invraisemblable et magique faisceau de coïncidences !

Une indication complémentaire ouvre la voie : VA ET CHERCHE, LE SAINT ET VÉRITÉ TE MONTRERONT LE CHEMIN.

Or, M. M… est allé à Valcroz sans idée préconçue et il semble bien que le destin ait voulu le guider et lui attribuer une mission.

M. M… n'a pas cherché, mais il a trouvé « le Saint et Vérité » qui montrent la voie. N'est-ce pas un second signe du destin que la toile à figuration parlante ?

Puisque nous sommes en pleine atmosphère occulte, pourquoi résister à l'appel des ombres ?

M. M… semble prédestiné à trouver le trésor, et même l'indice déroutant d'une toile datée de 1715 devrait, dans ce jeu dont nous acceptons les

règles, le porter immanquablement vers le chemin de vérité, fût-ce par des sentiers de labyrinthe.

Par ailleurs, le château de Valcroz doit cacher des signes-clés qu'il faut savoir trouver et sans doute aussi traduire !

La cachette est vraisemblablement à l'orient du Saint dans LA DEMEURE MYSTÉRIEUSE AUX TROIS CENTUPLES DE MESURE-MÈRE LONGUEUR-LONGITUDE, AUX CINQ DECUPLÉS LATITUDE-LARGEUR… là OÙ L'ÉTENDUE ORBICULAIRE EST ACCESSIBLE EN SA PARTIE SUPÉRIEURE À LA LUMIÈRE.

Authentique ou pas, le trésor de Valcroz, même s'il ne doit jamais être élucidé, est passionnant par son mystère et pose une énigme telle que la concevaient jadis ces maîtres cryptographes que furent les Templiers.

Le château de Valcroz, vieux bâtiment construit en mauvaise pierre, et ruiné beaucoup plus qu'aux trois quarts, est perdu au milieu de bois où ne mène aucun chemin carrossable.

M. et Mme M… y logent fort misérablement, s'accrochant à une espérance que l'on ne peut croire raisonnable ; mais tel un envoûtement, les coïncidences et la magie de l'aventure les habitent et les harcèlent.

Un trésor est dans leurs ruines qui s'effritent… ils le croient… ils en sont sûrs, et ils mourront avec leur rêve à bijoux, à coffres d'or et de pierreries qui inéluctablement, demain sans doute, récompensera leur longue attente, leur lente agonie.

Oui, en ce sens, un étrange sortilège, une terrible malédiction est attachée aux trésors Templiers…

4

L’OR DU NOUVEAU MONDE ET LES GALIONS

Avant la découverte du Nouveau Monde l’or était extrêmement rare en Europe, en Asie et en Afrique.

Pourtant le prophète Zacharie prétend (d’après la Bible) qu’à Tyr en Phénicie, « l’argent s’y amasse comme la poussière, et l’or comme la boue des rues ».

Assertion aussitôt démentie par les faits et par d’autres relations, car pour construire le temple à Jérusalem, le roi Salomon dut échanger vingt-cinq villes contre deux mille kilos d’or à Hiram, roi de Tyr.

Les finances phéniciennes ne sortirent sans doute pas indemnes de ce troc, puisque Hiram, associé de Salomon, ne manquera pas par la suite d’envoyer plusieurs expéditions aux mines d’Ophir afin de renflouer son trésor.

Ces expéditions partaient du golfe d’Akaba en mer Rouge, mais on se perd en conjectures sur leur mystérieuse destination.

Selon des historiens, la fabuleuse Ophir se situait aux Indes ou à Malacca, selon d’autres en Afrique du Sud et certains osent même avancer en Amérique du Sud, en identifiant le Parvaïm de la Bible (Paralipomènes, livre III, chap. III) au Pérou !

Leur spéculation est la suivante : Parvaïm est l’altération de Paruim (*v* = *u* et *iod* = *i*, souvent *aï* en hébreu) ; *im* = terminaison plurielle. Or, dans le bassin des Amazones, au Pérou, coulent deux rivières aurifères, le Paru et l’Apu Paru.

Là serait cette fabuleuse Ophir dont le port de débarquement aurait été le cap Biru devant Trujillo.

Cette hypothèse n’est guère à retenir car avant l’ère chrétienne la navigation ne se pratiquait que le long des côtes par cabotage, et comme il est avéré que les vaisseaux d’Hiram et de Salomon tenaient la mer durant quarante-deux jours seulement pour arriver à destination, on ne peut vraiment pas leur donner la moindre chance, en ce laps de temps, de traverser les océans.

À tort ou à raison, Ophir trouve crédit en Cafrerie, et plus précisément dans les ruines cyclopéennes de Zimbabwé, à quatre cents kilomètres à l'ouest de Sofala, dans l'actuelle Rhodésie.

On croit savoir qu'une de ces expéditions rapporta quatre cent vingt talents d'or fin, soit quatorze millions de dollars 1941.

Des statistiques plus sérieuses permettent d'imaginer ce que pouvait être le stock de métal précieux monnayé en Europe au XVe siècle : un milliard de francs-or 1914 (or et argent), soit :

— 3200 tonnes d'argent.

— 90 tonnes d'or.

Soit : 5 mètres cubes d'or, environ.

L'apport américain de 1493 à 1600 devait ajouter au stock préexistant 754 tonnes d'or fin, et 22 835 tonnes d'argent, soit près de cent fois la production de deux millénaires.

On conçoit alors le bouleversement économique résultant de la découverte de ces Amériques toutes neuves où l'or foisonnait !

Ce qui par ailleurs semble prouver combien il serait erroné de croire en une civilisation précolombienne aussi avancée que les civilisations européennes, puisque les autochtones américains ne surent pas en plusieurs millénaires épuiser leurs mines, ni même extraire autant d'or que les Espagnols en deux cents ans.

Et pourtant, pour ces autochtones, l'or représentait, comme pour les Européens, le métal précieux symbole de la richesse.

L'avènement américain fut donc salué dans l'Europe du XVe siècle comme une des plus grandes révolutions de tous les temps, et il suscita une épopée dont les hardis découvreurs, mais aussi les flibustiers, corsaires et autres forbans, furent les héros impérissables.

L'or du Pérou, du Brésil, de la Colombie et du Mexique enrichit considérablement l'Espagne, et par incidence, la France, l'Angleterre et la Hollande.

Cet or n'était pas destiné au trésor royal espagnol, du moins dans la plupart des cas.

Il appartenait aux entreprises privées qui organisaient les expéditions vers les « Indes occidentales », à charge pour les armateurs de verser à la couronne le « quinto » du roi, et quelques autres pourcentages aux seigneurs ou ecclésiastiques ayant participé peu ou prou à la mise en oeuvre.

Les vaisseaux espagnols allant aux Indes occidentales avaient trois ports principaux d'embarquement : Séville d'abord (avant l'ensablement du Guadalquivir), Cadix et San Lucar.

Ils traversaient l'Atlantique en une trentaine de jours et allaient opérer leurs chargements d'or, d'argent, de pierres précieuses, d'épices, de bois rares, d'étoffes, dans toutes les îles et continents s'étendant du 30e parallèle nord au 30e parallèle sud.

Puis, longeant les côtes des Indes occidentales, les galions opéraient leur jonction à Vera Cruz au Mexique ou à La Havane, pour retraverser en groupe le grand océan.

Les produits de l'empire des Incas (Chili, Pérou, Équateur, Bolivie, Colombie) baigné par la « mer du Sud » (l'océan Pacifique) étaient embarqués à bord de vaisseaux effectuant le cabotage jusqu'à l'isthme de Darién (Panama) et transbordés jusqu'au rivage de la mer des Antilles, à dos de mulets.

Voici un exemple type de la cargaison d'un galion : or natif, minerai d'or, or en saumons (coulé brut) ou en lingots, or monnayé sur place, argent, cochenille, indigo, bois de campêche, acajou, coton, tabac, peaux, baume du Pérou, casse, cacao, sucre, vanille, perles, émeraudes, améthystes.

Les cargaisons, l'or notamment, n'arrivaient pas toujours à destination. Les tempêtes et les pirates prélevaient un lourd tribut et on peut avancer qu'au début du XVIe siècle, 30 à 40 % des galions sombrèrent par fortune de mer ou furent arraisonnés ou coulés par les pirates.

D'autre part, les commandants de bord – à l'insu ou avec l'approbation des armateurs – se livraient à un véritable marché noir vendant en particulier au roi de France une partie de leur or, à des cours plus avantageux qu'au marché officiel espagnol.

Si bien que le roi d'Espagne était souvent frustré sur son pourcentage par une dissimulation sur la cargaison réelle.

C'est ainsi qu'après le naufrage de la nef de l'amiral Rodrigue Farfan, au large de Tarifa en 1555, on récupéra 350 000 piastres alors que la comptabilité de bord n'en mentionnait que 150 000 !

Au XVIe siècle, la balance des profits et pertes des expéditions au Nouveau Monde s'établissait ainsi, en ce qui concerne les métaux précieux :

	OR	ARGENT

parvenu en Espagne	700 tonnes	23 000 tonnes
englouti par tempêtes	200 tonnes	7000 tonnes
pris par les pirates	100 tonnes	3000 tonnes

À ces chiffres très approximatifs, il faut ajouter une quantité non déterminée, mais considérable, de pierres précieuses, bijoux et objets de grande valeur.

Donc, à dater du XVIe siècle, des galions traversaient l'Atlantique avec les plus fabuleuses fortunes que les humains aient pu rêver.

Les Anglais les appelaient les *treasure ships*, les Espagnols les *plata flota*, et les Français les « flottes de l'or ».

Ces richesses fabuleuses qui voguaient devaient inéluctablement susciter la convoitise des pirates et des nations voisines.

D'autant que Ferdinand V, Charles Quint et Philippe II eurent l'imprudence de vouloir monopoliser le commerce avec le Nouveau Monde, massacrant leurs colons étrangers – et principalement français – qui s'installaient sur les territoires voisins, où les Espagnols n'avaient pas eu le temps de planter leur bannière.

L'or des Indes occidentales ! Le plus Shylock, le plus Harpagon des découvreurs de tous les temps, Christophe Colomb, fut littéralement porté jusqu'au nouveau continent par la fièvre de l'or.

Pour cet or qui habitait son âme, son coeur et ses moindres fibres, Colomb se fit faussaire, parjure et négrier.

C'est la découverte d'un trésor, chez son protecteur, M. de Santangel, qui décida le financement de l'expédition ; c'est d'or que Christophe Colomb parle à chaque instant dans son livre de bord ; c'est l'or qu'il cherche sitôt arrivé dans les îles.

Quand il fait très chaud en quelque endroit, aussitôt il y détecte une perspective de mines d'or ! Pour lui Cipango « est réellement très riche en or, perles et pierres précieuses, on y recouvre les temples et les demeures royales d'or massif » (lettre de Toscanelli à Colomb, mais vraisemblablement fausse et écrite par le Génois).

Plus tard, Christophe Colomb écrira cette phrase qui dénote pour le moins un curieux état d'esprit :

« L'or est une chose excellente. En posséder, c'est détenir ce qu'il y a de plus désirable au monde. L'or peut même conduire au paradis si on

l’emploie à faire dire des messes. »

Profession de foi que reprit avec plus de cynisme encore Fernand Cortez en s’adressant à l’ambassadeur du roi du Mexique Montezuma II : « Dis à ton maître qu’il nous envoie de l’or, beaucoup d’or car mes compagnons et moi souffrons d’une maladie de coeur qui ne se peut guérir qu’à l’aide de l’or. »

Ah, combien furent grands les Marco Polo, les Jacques Cartier, les Cabrai ! Quoi qu’il en soit, on devine à la rapacité d’un Colomb et d’un Cortez ce que dut être celle des pirates des routes marines !

La conquête espagnole fut par excellence l’ère des trésors volés, perdus, cachés et surtout des trésors engloutis.

Issus de la fabuleuse aventure, l’or, l’argent, les perles, les émeraudes et les rubis, gisent ensevelis dans la carcasse pétrifiée des galions coulés en combats ou naufragés par tempête.

Plus de cinq cent mille kilos d’or, assure la tradition ! Plus d’un million de kilos d’argent en piastres, doublons, lingots, saumons et pièces de huit !

En Espagne, il y a au fond d’une baie des tonnes d’or, qui gisent mélangées au sable et à des détritus d’épaves ; des tonnes d’argent en nappes plus épaisses encore, et de-ci de-là quelques cassettes d’émeraudes, d’améthystes, de perles, d’ambre noir et gris.

Les siècles, les tempêtes et les courants ont peu à peu enseveli ces richesses colossales sous des mètres de vases et de sables, et maintenant les fonds marins n’offrent plus aucune saillie qui puisse révéler l’impact du trésor.

À un mille près, on sait l’endroit ! Précision insuffisante, car le trésor de Vigo est sous trente à cinquante mètres d’eau.

Pourtant des hommes depuis trois siècles se sont acharnés à la conquête du prodigieux gisement ; certains ont ramené à la surface des galions vides de leur contenu originel, d’autres ont glané quelques caisses de piastres, d’autres encore fouillent de nos jours, armés de tous les appareils de la technique moderne.

Mais la mer défend son trésor que certains évaluent à deux cents milliards-or, ce qui est résolument optimiste !

Car la légende aussi s’est glissée dans l’histoire de Vigo, y apportant ses ors et cargaisons de pierres précieuses, si bien qu’on ne sait plus à quelle centaine de milliards s’arrêter pour chiffrer le trésor.

En 1702, par crainte des pillards d'Angleterre et de Hollande, les souverains espagnols n'avaient pas fait appel aux Hôtels des Monnaies de la colonie d'Amérique où l'or et l'argent s'accumulaient depuis quatre ans.

Mais le trésor de Madrid s'amenuisant, Philippe V avait donné l'ordre de convoyer vers Séville le tribut dû à la métropole. Risque énorme, car les milliards qui allaient partir sur l'océan ne manqueraient pas de déclencher d'ardentes convoitises d'autant que l'Espagne et l'Angleterre étaient en guerre.

Pourtant le 2 juin 1702, dix-neuf gros galions quittaient le port de La Havane et faisaient voile avec leurs richesses vers la mère patrie espagnole. Philippe V était le petit-fils de Louis XIV, et le puissant roi de France – en guerre lui aussi bien entendu avec l'ennemi héréditaire anglais – avait fourni pour escorter la flotte de l'or une escadre de vingt-trois frégates sous les ordres du marquis de Châteaurenault.

Nul choix ne pouvait être plus heureux, puisque digne seigneur de Tourville, Châteaurenault à forces égales ou inférieures avait toujours écrasé les Anglais et battu les amiraux hollandais de Ruyter et Evertzen.

La *Plata Flota* était sous le commandement en chef de Don Manuel Velasco.

Les galions allaient entamer la dernière étape du trajet – la plus dangereuse – quant à l'escale des Açores on annonça qu'une puissante flotte anglo-hollandaise croisait au large des côtes d'Andalousie.

Aussitôt un conseil de guerre fut tenu sur la *Capitana* espagnole.

— Combien de vaisseaux ennemis ? demanda Châteaurenault.

— Cent cinquante, répondit l'estafette envoyée par le roi.

— La lutte est impossible. Je propose que cette nuit nous remontions vers le nord afin de trouver un refuge dans un port français bien défendu : La Rochelle ou Brest.

Mais Don Manuel Velasco fit la sourde oreille !

La *Plata Flota* représentait le plus clair du trésor disponible de l'Espagne, et bien que les Français fussent des alliés… mieux valait ne pas tenter le diable !

— Nous allons essayer de forcer le blocus, dit-il.

— C'est insensé, tonna Châteaurenault. Vous semblez ne pas réaliser que c'est toute la puissance anglo-hollandaise, dix escadres, qui va fondre sur nous ! Avec de telles forces on peut envahir un pays, et même un port

comme La Rochelle n’est pas absolument sûr ! Ne comprenez-vous donc pas qu’une telle concentration signifie invasion ou guerre ?

Certains Espagnols opinèrent, mais la majorité se rallia à l’opinion de Velasco et finalement il fut décidé que La *Plata Flota* irait chercher abri dans la baie de Vigo.

Le choix ne paraissait pas déraisonnable.

La baie de Vigo, profonde de vingt kilomètres, large de trois à quatre, comporte en cul-de-sac une rade fermée par un goulet étroit de sept cents mètres à peine, et défendu à son entrée au nord et au sud par des batteries côtières.

Voilà donc les dix-neuf galions et les vingt-trois navires d’escorte qui cinglent vers Vigo où ils entrent sans encombre le 22 septembre.

Châteaurenault a mené à bien sa mission et l’amiral Velasco peut croire son convoi hors de danger.

Par mesure de sûreté cependant, on double le nombre des pièces d’artillerie défendant la rade ; on renforce les garnisons nord et sud et une estacade (digue de chaînes et de pieux) est construite à l’entrée du goulet.

Cinq navires escorteurs repartent en France tant la sécurité semble totale aux Espagnols. Et voilà… le tour est joué, pense-t-on !

Eh non ! Non, parce que le peuple espagnol, le plus génial qui soit peut-être, et nous pensons à ces titans qui ont noms Cervantès, Goya, Velasquez, Garcilaso de la Véga, Granados, ce peuple génial donc a une tare congénitale : il est routinier, ombrageux, compliqué, « administratif », avec tout ce que le terme comporte de catastrophique !

Il suffirait de débarquer le trésor de la *Plata Flota* pour que tout soit terminé… Oui, mais ce serait trop simple !

En réalité, la bonne règle veut que la totalité du commerce à destination ou en provenance des Amériques soit contrôlée par la Casa de Contratación de Séville où sont délivrées les licences royales et opérés les inventaires. Donc, impossible de débarquer le trésor !

Ou alors il faudrait le transporter en entier par voie de terre jusqu’à Séville, et on devine le problème présenté par le charroi de milliers et de milliers de tonnes de minerai, l’escorte à prévoir, les risques de pertes et de détérioration !

Pourtant, sur l’ordre exprès de Marie-Louise de Savoie, qui gère le royaume en l’absence de son mari guerroyant en Italie, le quinto du roi et la

part du trésor royal en lingots et pièces de monnaie sont débarqués et acheminés vers Madrid.

Mais il semble raisonnable de laisser la *Plata Flota* intacte avec le gros de ses trésors dans le fond de la baie de Vigo, et d'attendre que les Anglo-Hollandais, las de monter la garde, se décident à battre en retraite. Alors les galions pourront reprendre la mer et gagner le port de Séville ou à défaut, San Lucar ou Cadix.

Après tout, ce point de vue est soutenable, et rien ne semble clocher en l'affaire sauf, comme on le verra, que l'ennemi a pris des dispositions en conséquence, et que la défense terrestre de la baie, que l'on croit valable, est en réalité dérisoire.

Les dix-neuf gros galions sont donc à l'ancre au fond de la baie, dans le port de Redondelle, protégés par l'estacade, les batteries côtières et par dix-huit frégates de Châteaurenault disposées en éventail devant le goulet.

La position des galions est exactement : baie de Saint-Simon, entre le goulet, l'île aux Moines et le village de Redondelle ; là se balancent, dans la légère houle, les coffres-forts flottants aux noms sonores quand on les prononce ; *Jésus-Maria-Joseph, Santa Cruz, Nuestra Señora de los Dolores, la Capitana, San Diego, Adjuan Bestra, San Juan, Santissima Trinidad, San Juan Baptista, Nuestra Señora del Rosario, Nuestra Señora de las Mercedes, Tojo, Sacra Familia, Nuestra Señora de las Animas, San Cristo de Buen Viaje*, etc.

Dans les panses renflées de bois de cèdre, dorment les richesses collectées au Pérou et au Mexique.

Le sommeil de la *Plata Flota* dure un mois exactement, et subitement, le 21 octobre, les cent cinquante navires de la flotte anglo-hollandaise, commandés par l'amiral Rooke, fondent brutalement sur Vigo. Rooke débarque 8000 hommes qui balaient les garnisons des forts côtiers, lance quelques navires en boulets de canon sur l'estacade qui cède, et libère le goulet.

À cette restriction près pourtant que les dix-huit frégates de Châteaurenault sont massées à l'entrée du cul-de-sac.

Mais l'ennemi est huit fois supérieur en nombre et ses 30 000 hommes de troupe ont une force décuplée par l'appât du gain : le trésor est là, devant eux, à portée de main !

Les 30 000 soldats deviennent 30 000 pirates aux désirs exacerbés qui voient danser déjà la ronde des piastres, des doublons, des pierres

précieuses et des bijoux ciselés…

Trente mille bêtes féroces se ruent donc à l'assaut des frégates et des galions, soutenues par le feu d'enfer de 3115 bouches à feu. Bataille navale d'Apocalypse, sans doute sans précédent, car près de deux cents vaisseaux sont aux prises à touche-touche, sans possibilité de manoeuvre, reliés par des grappins, des cordages enchevêtrés et des mâts abattus.

Sous le déluge d'hommes et de mitraille, les Franco-Espagnols résistent de longues heures, puis accablés, quasi anéantis, laissent l'ennemi maître du champ de bataille.

Alors des solutions de désespoir sont prises : Velasco donne l'ordre d'incendier les galions…

Plutôt voir l'orgueilleuse *Plata Flota* engloutie avec ses richesses que tombée aux mains des agresseurs ?

Et le jour de cauchemar se termine par une nuit dantesque : dans la baie, une vingtaine de galions et de frégates brûlent, éclairant les monts environnants et la rade jusqu'aux îles Cies.

Des carcasses calcinées, l'or en fusion coule dans les flots, le minerai d'argent forme un magma incandescent d'une blancheur insoutenable ; l'air brûlant sent tous les aromates des îles et les épices précieuses, et l'on vit, dit-on, des marins espagnols jeter par-dessus bord dans l'océan, des cassettes où rutilaient des perles, des rubis et des diamants.

Les Français ont perdu onze navires ; près de dix mille hommes !

Les Anglo-Hollandais vainqueurs s'emploient à éteindre les incendies. Ils parviennent à sauver quelques galions et à les prendre en remorque, mais leur rage est grande de savoir que la plus grosse partie des richesses gît dans la mer, par dix à vingt mètres de fond.

Au matin du 24, des plongeurs anglais se risquent sur les épaves, retirent quelque butin, mais pris sous le feu de guérilla des troupes terrestres, ils doivent bientôt abandonner la récupération.

La flotte entière de Rooke reprend la mer, emmenant dans son sillage cinq galions à cargaisons à peu près intactes.

D'après la tradition, l'Espagne perdit la moitié du trésor de la *Plata Flota* sabordée : deux cents millions de livres sterling… deux cents milliards, qui gisent encore dans les sables vaseux de la baie.

Un Français, Florent Ramaugé, a cherché le trésor de Vigo de 1945 à 1962 et son effort a porté surtout autour des îles Cies où l'on a la certitude

historique qu’un galion chargé de butin et pris en remorque par les Anglais coula le 24 octobre 1702.

Ce galion est ensablé, invisible et à une profondeur de trente-cinq à cinquante mètres, mais Florent Ramaugé espère tomber sur l’épave, un jour, et alors il sera payé de toutes ses peines.

Mais serait-ce là tout le fabuleux trésor de Vigo ?

Au risque d’effriter une légende et de couler à boulets rouges les fantômes de la flotte de l’or, il faut bien conjecturer que le galion des îles Cies doit représenter au moins la moitié du trésor existant encore !

Et vraisemblablement la seule partie pratiquement récupérable.

Sa valeur peut avoisiner dix milliards, vingt peut-être, et le jeu vaut toujours la chandelle.

La chronique dit que sur les ordres de la reine Marie-Louise : « le général de Velasco avait fait évacuer jusqu’à Lugo 1500 charrettes d’or, selon certains, 3000 chars à boeufs selon d’autres. »

Une partie du convoi aurait été pillée par les brigands et cachée dans la montagne autour de Pontevedra.

L’amiral Chacon, fait prisonnier par les Anglais, estimait que « quatre à cinq mille charrettes d’or auraient été englouties ».

Quatre à cinq mille charrettes d’or, voilà qui constitue un beau magot !

Et ce qu’il en reste encore de nos jours peut satisfaire la soif d’or la plus démesurée, même celle d’un Pizarre moderne !

5

LE TRÉSOR DES INCAS

Sans doute pourrait-on soutenir que Marco Polo, Don Quichotte, Don Juan et William Phips caractérisent l'esprit de curiosité des hommes de la terre.

Curiosité de connaissance, de justice, d'amour et de mystère : l'aventure, le droit, la femme et l'or.

C'est un composé subtil de ce complexe qui guida sir Walter Raleigh vers le prodigieux Eldorado américain : il avait aimé une reine, il aspirait à se justifier, le mystérieux royaume du Roi Doré l'appelait avec ses montagnes d'or et ses rivières de perles.

Walter Raleigh était une sorte de chevalier errant, donc un véritable chercheur de trésors, et de quel plus beau trésor que l'Eldorado pouvait-on rêver au XVIe siècle ?

Tout le monde en parlait, certains assuraient l'avoir vu, y être allé, mais le pointer exactement sur les cartes de l'époque eût embarrassé les géographes les plus aventureux !

Approximativement, on le situait dans le bassin compris entre l'Amazone et l'Orénoque, en Guyane vénézuélienne actuelle, soit entre l'Équateur = 0° latitude, et 68° longitude ouest.

La capitale de ce royaume imaginaire était Manoa et son souverain s'appelait indifféremment : Grand Paytité ou Grand Moxo ou grand Paru ou Enim ou mieux encore : le Roi Doré (l'El Dorado).

Un lieutenant de Pizarre, nommé Orellana, est l'inventeur de cette contrée paradisiaque où foisonnaient les plus précieuses richesses convoitables.

L'Espagnol Martinez affirma qu'il y avait résidé sept mois et à l'appui de son assertion, il produisait une carte géographique où il avait dessiné les trois montagnes cernant le royaume d'Eldorado : une montagne d'or, une seconde d'argent, la troisième de sel !

Walter Raleigh de son côté, après une expédition en Amérique du Sud, ne craignit pas de publier un récit circonstancié de ses aventures sous le titre

Découverte du vaste, riche et bel empire de la Guyane et de la grande ville d'or de Manoa, où il décrivait avec complaisance les palais de porphyre et d'albâtre, les montagnes d'or et de perles, les hommes sans tête habitant l'arrière-pays et aussi les tribus d'Amazones au sein coupé !

Il est vrai qu'il contait par « ouï-dire » !

Outre ces richesses naturelles, l'Eldorado passait pour receler le trésor des Incas. C'est dans l'Eldorado, disaient les Espagnols, que s'était retiré un frère d'Atahualpa, l'Inca assassiné par Pizarre, avec les trésors rassemblés de l'empire du Pérou.

Légende assurément ! Mais si l'Eldorado fut un mythe merveilleux qui, outre l'appel magique, réveillait aussi chez les hommes l'instinct ancestral, préhistorique, de la marche vers l'ouest, de la découverte du bout de la terre, là où s'abîmait le soleil chaque soir… si donc l'Eldorado fut inventé de toutes pièces, par contre le trésor des Incas, qui hanta le rêve de tant de générations, n'est pas un trésor mythique !

C'est le plus colossal des trésors, d'une valeur peut-être égale à celle de tous les trésors du monde si on pouvait les réunir.

Il est difficile d'avancer un chiffre, d'autant qu'il faut s'aventurer dans les milliards de milliards, mais on peut admettre que l'or caché en 1533 par les Incas, et représentant la fortune d'un millénaire de civilisation, était d'une valeur égale à l'or extrait des mines du Pérou du XVIe siècle à 1803.

Dans cette limite de temps et dans cette hypothèse, nous référant à l'historien Bertrand de Jouvenel, cet or, importé en Europe, représentait 1 232 445 500 piastres, environ et sauf erreur : 1 trillion 500 milliards de francs-or actuels.

Un chiffre tellement démesuré qu'il frappe davantage l'imagination que l'intelligence.

La genèse des trésors incas nécessite l'exposé préalable d'un condensé historique de l'empire Inca jusqu'à sa conquête par François Pizarre en 1532.

L'empire s'étendait du Chili à la Colombie, tout autour de la Cordillère des Andes. Manco Capac en fut le fondateur vers le XIe siècle et quatorze monarques ou « Incas » lui succédèrent.

En 1524, Huayna Capac, douzième Inca, partagea son royaume entre ses deux fils aînés : Huascar, Inca légitime, qui régna à Cuzco, et Atahualpa, fils naturel, qui régna à Quito : d'où guerre fratricide.

Atahualpa détrône son frère et se proclame Inca souverain en 1532, précisément l'année que choisit Pizarre pour conquérir l'Amérique du Sud.

Une entrevue a lieu le 16 novembre 1532 entre Atahualpa et le conquistador à Cajamarca au nord du pays, et assez perfidement il faut en convenir, Pizarre fait l'inca prisonnier.

Là se rattache la célèbre histoire de la rançon : Atahualpa, qui entre-temps avait fait assassiner Huascar, offrit pour recouvrer sa liberté le contenu-or de sa prison jusqu'à 9 pieds du sol, et par-dessus le marché : deux fois le contenu-argent d'une salle attenante.

Le délai de livraison de la rançon était de deux mois.

Pizarre bien entendu accepta la proposition et des messagers indiens partirent dans le pays collecter les métaux précieux.

La cellule d'Atahualpa avait les dimensions suivantes :

— selon Xérès secrétaire de Pizarre : 17 pieds sur 22, soit 5 m 50 sur 7 mètres ;

— selon François Pizarre : 35 pieds de long sur 17 pieds ou 18 de largeur.

La hauteur convenue étant de 9 pieds, le volume de la rançon en or s'élevait donc à 105 m^3 environ.

Compte tenu des vides de l'entassement, chiffré aux quatre cinquièmes tout au plus, le volume d'or aurait été de 20 m^3 au moins, représentant quatre cent mille kilos d'or = deux à trois cents milliards !

Mais Atahualpa s'était quelque peu aventuré en offrant cette rançon ; il n'était qu'un Inca bâtard, non reconnu par les prêtres et assez peu estimé par les grands du royaume ; son autorité déjà douteuse était à peu près nulle après sa capture par Pizarre si bien que le métal précieux ne parvint qu'au compte-gouttes.

Atahualpa avait annoncé 400 000 kg d'or, il en parvint 5000 kilos environ ! Les Espagnols se partagèrent ce butin à Cajamarca le 12 juin 1533 après avoir fait fondre la masse totale.

Le produit, pesé et détaillé, était le suivant :

— 1 million 326 539 pesos de oro (4500 kilos environ),

— 51 610 marcs d'argent (12 900 kilos environ),

que se partagèrent Pizarre, ses 62 cavaliers et ses 102 fantassins, après avoir donné quelques miettes à Almagro et à sa petite troupe.

On dit que François Pizarre hérita 57 220 écus et 1175 livres d'argent. Pour chaque cavalier il y eut : 8880 écus et 180 livres d'argent. Pour chaque fantassin : 4400 écus et 90 livres d'argent.

Un beau paquetage à traîner dans les montagnes des Indes occidentales ! La bagatelle de soixante kilos pour les moins chargés !

Bref, l'Inca Atahualpa ayant été assassiné par les Espagnols, la rançon cessa d'arriver et l'on assure que des convois d'or, stoppés en cours de route, furent cachés dans les montagnes.

Il est donc avéré que l'aventure de Cajamarca et la rançon d'Atahualpa n'ont absolument rien à voir avec le trésor des Incas, trésor comprenant de l'or ouvragé sous toutes ses formes, les richesses du culte, du palais royal, des grands de l'Empire, à l'exclusion de monnaies que les Indiens ne connaissaient pas ou qu'ils dédaignaient de frapper.

Bien que la civilisation protopéruvienne soit beaucoup plus ancienne, on peut admettre que les ancêtres des Incas stockèrent cet or à dater du XIe siècle.

Soit six siècles de cumul, en un pays où le métal précieux foisonnait et dont la valeur pouvait par conséquent atteindre 1 trillion 500 milliards de francs, comme nous l'avons avancé plus haut.

Cet or, les Espagnols ne le trouvèrent pas.

Certes, pour en juger nous n'étions pas à Cajamarca et à Cuzco lors de la conquête, mais Pedro Pizarre, lui, y était avec ses frères ; il fut témoin des faits et voici ce qu'il écrit dans sa chronique :

« Je vais maintenant décrire ce que nous avons trouvé lorsque nous sommes entrés à Cuzco…

« Étonnés, nous contemplions les vases en bois, en or et en argent, bien que les plus beaux eussent été emportés par les Indiens.

« Entre autres choses, nous avons découvert une effigie en or et les Indiens nous ont dit, non sans amertume, qu'elle était celle du fondateur de la dynastie Inca.

« Nous avons également trouvé des crabes en or, des vases décorés de motifs montrant des oiseaux, des serpents, des araignées, des lézards et autres vermines. Toutes ces choses précieuses furent découvertes dans une grotte des environs de Cuzco.

« Un Indien nous a dit que dans une caverne proche de Villaconga, se trouveraient cachées de grandes quantités de plaques d'or que Huascar avait fait fondre pour décorer son palais.

« Mais quelques jours après qu'il eut fait cette révélation, notre informateur disparut sans laisser de traces.

« En général, tous ces trésors sont dissimulés et de telle sorte qu'il est impossible de les retrouver.

« Les *orejones* les ont fait porter par des serviteurs à proximité de la cachette ; là d'autres Indiens ont relayé les porteurs ; ils ont enterré les objets, puis sur l'ordre de leurs maîtres, ils se sont pendus ou précipités dans un ravin sans protester.

« D'innombrables trésors se trouvent dans ce pays, mais seul un miracle pourrait nous les faire découvrir… »

Il faut inférer de cette chronique de Pedro Pizarre un fait d'une extrême importance : les trésors furent cachés de telle façon que seuls quelques initiés, vraisemblablement prêtres, eurent la connaissance des cachettes. Ces initiés furent sans doute massacrés, ou se suicidèrent, et de toute manière ils n'eurent jamais ni intérêt ni prétexte à divulguer leur secret, puisque leur culte fut irrémédiablement remplacé par la religion chrétienne.

Ce que les galions de la *Plata Flota* amenèrent du Pérou en Europe était composé pour la plus grande partie de minerai d'exploitation.

Minerai parfois traité sur place et frappé en pièces dans les hôtels des Monnaies de Ciudad de los Reyes (Lima) ou de Mexico.

Il n'existe donc aucun doute à ce sujet : le trésor est encore dans ses cachettes. Il provenait principalement nous l'avons dit, du palais royal et des temples, surtout des temples du Soleil de Cuzco et de Titicaca.

En marge du trésor de Titicaca, il est une pittoresque légende qui vaut d'être contée : celle du soleil d'or.

Quand les Espagnols eurent partagé le butin considérable de Cajamarca et de Cuzco, ils étaient tellement riches, tellement gavés d'or et d'argent qu'ils ne savaient plus que faire de leurs richesses. Alors, ils s'amusaient à les jouer aux dés !

On raconte que l'un d'eux, le cavalier Leguisano selon l'écrivain Prescott, le soldat Mancio Serra d'après l'historien Huber, eut dans sa part de butin un disque d'or à l'effigie du soleil.

La nuit suivante, il perdit le disque aux dés, d'où naquit le proverbe espagnol : « Jouer le soleil avant qu'il soit levé. »

Le disque solaire échut ensuite à un *caballero* éperdument amoureux d'une belle fille inca qui parvint à le convertir à la religion du Dieu Soleil et aussi à le persuader que le disque soleil d'or devait être rendu aux prêtres et porté dans le temple encore inviolé de Titicaca.

Ils s’acheminèrent donc vers le sud, mais avec à leurs trousses un détachement espagnol commandé par un lieutenant de Pizarre.

Les fugitifs n’avaient qu’une faible avance quand ils parvinrent au lac sacré où ils embarquèrent sur une *balsa* avec la précieuse effigie. Cernés par les Espagnols et sachant qu’aucune grâce ne leur serait accordée, les deux amants jetèrent le Soleil d’or dans les eaux où il s’engloutit en lançant un dernier éclat d’une miraculeuse splendeur, puis enlacés ils sautèrent dans le lac et disparurent à leur tour.

Une très belle légende, que connaît Florent Ramaugé, fait état de deux trésors incas, hélas ! bien problématique.

— C’est une histoire fascinante que je vais retracer de mémoire, dit Florent, mais malheureusement j’ai oublié certains détails et aussi le nom des héros, car on assure que les faits sont authentiques, et c’est peut-être vrai.

« Donc, un vieil Inca de souche noble, héritier des traditions et des grands secrets de ses ancêtres, se sentit au bout de sa vie en grande perplexité, car ce qu’il savait était d’une importance considérable et ne devait pas mourir avec lui.

« Il s’agissait de deux gros trésors incas, enfouis dans la Cordillère des Andes par les prêtres du Soleil, en deux cachettes appelées : le “Pez Grande” et le "Pez Chico".

« Or, le vieil homme avait un ami espagnol de haute qualité morale, sûr admirateur des coutumes des autochtones – du moins le croyait-il – et qui depuis de longues années lui prodiguait les marques de la plus attentive amitié.

« Cet Espagnol était de toute évidence son meilleur ami, et après mûres réflexions l’Inca décida d’en faire son suprême confident, celui qui, après sa mort, détiendrait le prodigieux secret du Pez Grande et du Pez Chico.

« Il le fit appeler à son chevet et lui dit :

« – Écoute mon ami, tu m’as toujours montré estime et amitié et je crois en ta grandeur d’âme et en tes qualités de coeur. Mes jours sont comptés ; il me faut transmettre pour la prospérité le secret que mes aïeux m’ont confié. À toi ami, je vais dire où se situe le trésor du Pez Chico : c’est dans les Andes de Carahaya, dans le flanc de la vallée où coule la rivière. Tu trouveras une grotte que le soleil levant éclaire, juste à son premier rayon. De gros blocs de pierre ferment le fond de la grotte et il te faudra chercher pour trouver une fissure juste assez large pour livrer passage à un homme.

Derrière, un souterrain s’enfonce dans la montagne, et il faut ouvrir successivement trois portes pour arriver jusqu’au sanctuaire secret.

« La première porte est en cuivre et s’ouvre avec une clef d’or. La seconde est en argent et s’ouvre avec une clef de cuivre. La troisième est en or et s’ouvre avec une clef d’argent.

« Dans le sanctuaire, tu trouveras de grandes richesses amassées ; des statues de métal précieux et un disque en or pur que tu prendras et m’apporteras, car je veux le contempler avant de mourir. Puis tu le rapporteras dans le sanctuaire, et tu auras bien soin de ne jamais distraire la moindre parcelle des richesses qui appartiennent au Dieu.

« L’Espagnol promit tout ce que le vieillard voulut, et partit vers les Andes de Carahaya.

« Mais à mesure qu’il avançait dans la montagne, la fièvre de l’or l’exaltait et le rendait fou. Il s’introduisit dans la grotte, et les serrures fonctionnant avec difficulté, il fit sauter les portes, puis dépouilla le sanctuaire de tout ce qu’il renfermait de plus précieux.

« Mais ce butin ne fit qu’aggraver sa folie de l’or, et l’envie impérieuse, irrésistible lui vint de s’approprier le trésor du Pez Grande, qui était bien plus merveilleux encore.

« Il retourna à la maison du vieil Inca, et par menaces et contraintes essaya de lui faire dire le secret du grand trésor.

« – Non ! dit l’Inca. Tu m’as trompé, tu as trahi la confiance que j’avais mise en toi, mais tu ne parviendras jamais à connaître le secret du Pez Grande… jamais… jamais.

« Avant de succomber sous les tortures, le vieillard murmura pourtant des paroles qui excitèrent l’espoir de l’Espagnol : “L’entrée du Pez Grande est sous la statue du Dieu Soleil, mais tu ne la trouveras pas !"

« L’Espagnol, se souvenant d’une telle statue dans le sanctuaire du Pez Chico, comprit ou conjectura qu’il lui faudrait chercher dans la grotte, et il y revint avec un pic et une pelle. À la lueur d’un fanal, il s’acharna des heures contre la statue du Dieu qu’il parvint enfin à renverser. Mais à la même seconde les parois de la grotte s’effondrèrent et l’ensevelirent.

« Ainsi se perdit à jamais le secret du Pez Chico et du Pez Grande dont l’histoire nous est parvenue on ne sait par quelles voies mystérieuses !»

L’histoire du lac Titicaca appartient beaucoup plus au règne du possible et du vraisemblable.

Le lac est une sorte de mer intérieure, longue de plus de deux cents kilomètres et qui se trouve à cheval sur les frontières du Pérou et de la Bolivie, à 3919 mètres d'altitude.

C'est dans l'île Titicaca que vers l'an 1100, Manco Capac premier roi inca – ou premier Inca – eut la révélation de la mission à laquelle le destinait le Dieu soleil.

Titicaca devint alors le centre de pèlerinage des Indiens, comme les ont Jérusalem, La Mecque ou Bénarès.

Les Incas édifièrent dans l'île – située en territoire bolivien actuellement – un temple magnifique dont les murs étaient plaqués d'or (dans l'histoire ou la mythologie inca, les murs des temples sont toujours revêtus de plaques d'or. C'était sans doute une vérité).

Chaque Indien devait, au moins une fois dans sa vie, faire un pèlerinage à ce temple et y apporter une offrande en métal précieux.

Garcilaso de la Vega a écrit à ce sujet :

« Les Incas y édifièrent un temple resplendissant, aux murs couverts de plaques d'or.

« Chaque année, les provinces de l'empire y envoyaient des offrandes d'une valeur considérable, sous forme d'or et d'argent, pour remercier le Dieu Soleil. »

Le Père Blas Valéra a dit que selon les affirmations des Mitimac, gardiens nobles de l'île sacrée, ou encore « Ayllus », les morceaux d'or et d'argent entreposés dans l'île de Titicaca auraient suffi pour construire un nouveau temple, sans qu'il fût nécessaire de recourir à la pierre ou au mortier.

Il y avait là, incontestablement, de l'or entassé, plaqué, dallé, ciselé, sculpté, à faire rêver vingt générations d'hommes !

Le temple regorgeait donc de richesses au moins comparables à celles du temple de Cuzco.

Que sont devenues ces richesses ?

Les chroniqueurs assurent que lorsque les « Ayllus » apprirent l'arrivée des conquérants, quand ils surent qu'ils en voulaient surtout à leur or, ils jetèrent dans le lac tous les trésors du temple de Titicaca, si bien que les Espagnols ne trouvèrent que des ruines dépouillées.

Aujourd'hui, à l'emplacement de l'antique sanctuaire, par monstrueux sacrilège, se trouve l'église de Notre-Dame de Capac Arana.

Le trésor est immergé, sans doute dans les plus grandes profondeurs, qui atteignent à certains endroits 185 mètres.

L’eau du lac est froide, trouble, et l’altitude atteignant près de 4000 mètres il n’est pas possible d’y prospecter en scaphandre autonome, sinon jusqu’à une vingtaine de mètres, la pression sous l’eau étant inversement proportionnelle à la pression atmosphérique.

Assécher le lac ? Tâche gigantesque, irréalisable, car Titicaca est une véritable mer intérieure ; tout au plus est-il question au Pérou de creuser un tunnel de 60 kilomètres de longueur pour créer des chutes d’eau devant alimenter des usines hydroélectriques.

Et pour toujours vraisemblablement, le trésor de Titicaca dort dans les vases du lac sacré.

À notre point de vue, le trésor des Incas proprement dit est celui du temple du Soleil à Cuzco qui, succédant dans la faveur du peuple au sanctuaire de Titicaca, était devenu le haut lieu de l’empire au XVIe siècle.

Le temple du Soleil s’érigeait dans la zone sud de la ville, au bord de la rivière Guatanay.

Attenant était le jardin sacré, le CURICANCHA (du quichua, *curi* = or ; et *cancha* = enclos) ou enclos de l’or !

Le Père Cobo, jésuite et historien espagnol, qui vécut au Pérou et au Mexique au XVIIe siècle, rapporte que le Curicancha de Cuzco renfermait de prodigieuses quantités d’or et d’argent ; que les murs de la chapelle où s’élevait la statue du Dieu Soleil étaient recouverts de plaques d’or et que tous les ustensiles utilisés dans le temple étaient en or massif.

Un autre chroniqueur espagnol, contemporain de Pizarre, et qui était à Cuzco vers 1540 : l’illustre Cieza de Léon, écrivit :

Une grande partie des murs du sanctuaire est recouverte de minces plaques d’or battu ; le toit à pignons, construit en chaume fin, est supporté par une charpente dont les pièces sont ornées de plaques d’or. Les idoles, les vases et tous les objets sont en or.

Voici pour le temple ; voilà maintenant pour le Curicancha sous la signature de Garcilaso de la Vega :

Mais par-dessus toutes ces merveilles, paraissaient des champs de maïs faits au naturel, avec leurs racines, leurs fleurs et leurs espies dont les pointes estoient d’or et le reste d’argent, le tout soudé ensemble ; ce qu’ils observoient encore en matière de toutes les autres plantes dont ils s’estudoient de représenter le naturel par l’alliage et la soudure de ces métaux.

Là mesme, se voyoient encore des animaux grands et petits, faits d'or et d'argent, et représentant le naturel, comme des lapins, des rats, des lézards, des couleuvres, des papillons, des renards et des chats sauvages, car ils n'en avoient point de domestiques.

Il y avoit de plus, des oiseaux de toutes les sortes, dont les uns semblaient chanter, perchez sur les arbres et les autres estendoient leurs ailes comme pour voler.

Bref, il s'y remarquoit des daims, des lions, des tygres et de toutes sortes d'animaux, chacun fait au naturel et mis en son lieu.

Toutes les maisons avoient des bains avec des grandes cuves d'or et d'argent, où les Yncas se lavoient, et des tuyaux d'où l'on tiroit l'eau, estoient des mesmes métaux.

Avecque cela, ils enrichissoient de plusieurs ouvrages d'or extrêmement beaux, les lieux où il y avoit des sources, l'eau desquelles estoit chaude naturellement, et s'en servoient aussi à faire des bains.

Mais entre les autres grandeurs, ils avoient des buschers d'or et d'argent, des buschers desquels étoient faites au naturel pour être mises en oeuvre au besoin et employées au service des Maisons Royales.

Les Indiens cachèrent la plupart de ces richesses, sitôt qu'ils virent l'insatiable convoitise des Espagnols à s'acquérir l'or et l'argent, et les cachèrent de telle sorte que depuis ce temps-là, l'on n'en put descouvrir aucune chose et mesme il n'y a pas d'apparence qu'on trouve cet or à l'avenir ; si ce n'est par accident.

Car il est certain que les Indiens d'aujourd'huy ne savent point où sont ces thrésors et que leurs ayeuls leur en ont osté la connoissance pour empescher que ces choses ne servissent qu'à leurs Roys auxquels tant seulement elles estoient dédiées.

(Par l'Ynca Garcilaso de la Vega, natif de Cuzco et fidèlement traduit sur la version espagnole par I. Baudoin. 1633.)

Évidemment, Garcilaso de la Vega n'a pas vu ce qu'il décrit du Curicancha ; c'est sa mère, princesse inca, qui lui fournit de mémoire toute la documentation sur les richesses qu'elle connaissait parfaitement sans doute, mais sur lesquelles elle renchérit à coup sûr !

Tout de même, les faits étaient très récents. S'il en a eu connaissance à l'âge de sept ans, il n'y avait que huit ans environ que les trésors étaient cachés. Son témoignage est donc quasi contemporain des événements.

Peut-être même a-t-il vu la fameuse chaîne d'or de Huascar, cette chaîne qui aurait pesé plus de deux mille kilos ?

Cieza de Léon dit à ce sujet :

Un peu après que le fils de Huayna Capac fut venu au monde, l'on tient que ce prince fit faire une manière de câble ou pour mieux dire une chaisne d'or qui était si grosse et si pesante au rapport de plusieurs qui l'ont vue, qu'il fallait plus de deux cents Indiens pour la soulever, encore avoient-ils bien de la peine.

Il écrit plus loin :

Si l'on pouvoit r'avoir tous les thrésors qui sont enfermés dans le Pérou, il ne seroit pas possible d'y mettre un prix et, ce que les Espagnols ont seroit fort peu de chose à comparaison de ce qui est resté.

Par où l'on peut voir qu'il s'est perdu en ce pays-là une infinité de thrésors et que si la venue des Espagnols n'eût obligé les Indiens à les cacher, assurément ils les eussent tous offerts au Diable ou mis dans les tombeaux des morts.

Tous les chroniqueurs sont donc d'accord pour certifier l'existence historique des trésors incas.

En se basant sur la tradition et sur des indices probants, il est permis de croire que le trésor du Curicancha est caché dans les souterrains de la forteresse de Sacsahuaman.

Cette forteresse est au nord de Cuzco.

La tradition y a toujours situé le plus gros trésor inca. On raconte aussi qu'un jour, deux jeunes garçons se perdirent dans les souterrains de la place forte ; trois jours plus tard, ils ressortaient par une issue donnant sous le monastère de San Domingo, à l'emplacement de l'antique temple du Soleil.

Un des jeunes garçons avait à la main un épi de maïs en or, que l'on ne peut que rattacher au trésor du culte de Curicancha.

D'autres raisons militent en faveur de Sacsahuaman comme cachette principale du trésor des Incas.

Au centre de la forteresse s'élevait une tour ronde – la Moyoc Marca – sur une forte plate-forme bizarrement compartimentée, reliée à des souterrains constituant un tel labyrinthe que seuls quelques guides initiés parvenaient à s'y retrouver.

Dans ces souterrains coulait une source abondante dont la provenance était seulement connue de l'Inca et des membres du Conseil des Anciens.

Pourquoi ces souterrains en labyrinthe ? Pourquoi ce privilège royal attaché à la source, sinon dans le but d'égarer ou d'empêcher les recherches possibles, de préserver la grotte au trésor, l'antre, le repaire suprême des richesses de l'empire ?

Les Espagnols – Huber *dixit* – auraient bien voulu explorer les souterrains de Sacsahuaman, où ils savaient, où ils croyaient en tout cas qu'étaient cachées d'énormes richesses, mais ils ne purent y pénétrer car la forteresse avait été démantelée au cours de la guerre, et des éboulements volontaires devaient boucher les galeries.

Il se pourrait aussi qu'une importante cachette soit dans le temple de Machu Picchu, dans l'arrière-pays.

En effet, vers 1435, les Espagnols dépêchèrent à Manco, dernier Inca après la mort de Huascar et d'Atahualpa, l'ambassadeur Ruiz Diaz, qui fut témoin d'un étrange marché.

Manco fit apporter devant lui un plein boisseau de maïs dont il répandit le contenu sur le sol.

Il prit un grain et le présenta à Diaz en disant :

— Voici ce que les Espagnols ont pris de l'or inca.

Puis désignant tout ce qui était répandu, il ajouta :

— Voilà tout ce qui reste et que je pourrais vous donner, si vous vous engagiez à quitter définitivement l'empire. (D'après l'historien Huber.)

Pizarre n'accepta pas ce marché, puisqu'aussi bien, il était censé venir au Pérou en missionnaire chrétien, mais cette anecdote semble prouver que Manco connaissait une des plus importantes cachettes du trésor inca.

Il est possible que cette cachette, et d'autres – celles de Cuzco et de Machu Picchu notamment – soient actuellement connues des prêtres autochtones qui ont mission de perpétuer le culte du Soleil, et peut-être un jour, des hommes éblouis verront-ils sortir des souterrains, ou des grottes andines, la chaîne d'or de Huascar, les plaques d'or, les « espics », les lions et les tigres, chacun fait au naturel dans le métal précieux, et les richesses prodigieuses du Curicancha…

6

LES PIRATES

L’or, qui motiva la découverte d’un monde inconnu, illustra aussi l’histoire d’un roman pourpre, jaune et noir : celui des pirates, flibustiers, boucaniers, Frères de la Côte et corsaires, grands détrousseurs des routes océanes et bénéficiaires par raccroc des incalculables richesses américaines.

Certains de ces aventuriers étaient d’authentiques gentilshommes, des marins et des découvreurs de terres, entraînés par les événements politiques dans la guerre de course.

D’autres recherchaient tout simplement un butin.

Plusieurs finirent leurs jours riches, respectés ; quelques-uns furent pendus au bout d’une vergue, et ils s’y attendaient bien.

Leurs noms : Drake, Frobisher, Hawkins, Levasseur, Mansweldt, Legrand, l’Olonnois, Morgan, Montbars l’Exterminateur, Wafer, Dampier, Davis, Laurent de Graff, de Lussan, Kidd…

Quand la *Plata Flota*, escortée par une nuée de frégates, voguait vers Séville ou Cadix, il était rare que les pirates osassent l’attaquer de front.

Mais avant le regroupement, quand au large des côtes du Brésil ou du Pérou, dans le golfe du Mexique ou dans la mer des Caraïbes s’égaillaient les galions collecteurs, alors la meute des bricks pirates, rapides et fins voiliers, fonçait sur sa proie !

À vingt canons contre soixante, à cent pirates contre trois cents hommes d’équipage, la lutte s’engageait et tournait presque toujours à l’avantage des plus décidés, des plus enragés, de ceux à qui l’appât d’un butin fabuleux donnait toutes les audaces.

Et c’est surtout les pirates ou corsaires anglais, dont le pays était en guerre déclarée avec l’Espagne – du moins la plupart du temps – qui causèrent les plus grands dommages aux *treasure ships*.

Au XVIe siècle, le *San Felipe* et le *Cacafuego* livrèrent à sir Francis Drake 2 millions de dollars en or et en argent.

Francis Frobisher prit sur le *Madre de Dios*, venant des Philippines, une riche cargaison de tapis, d’ébène, d’ivoire, de pierres précieuses et de pièces

de monnaie, pour une valeur de 1 250 000 dollars.

Au XVIIe siècle, sur le *San Pedro*, les boucaniers pillèrent « 21 000 piastres en huit coffres de chênes, et 16 000 en sacs, ainsi qu'une quantité d'argent ».

Ils enlevèrent Carthagène avec, dit-on, un trésor de vingt millions de livres sterling.

Le pirate Avery, vers 1694, captura le *Gunsway* du Grand Mogol, avec cent mille piastres et autant de sequins.

Mais ces pirates et aventuriers de toute nature avaient leurs lois, du moins ceux – boucaniers et flibustiers – qui observaient les règles élémentaires de la guerre et partageaient leurs prises selon leur bonne justice.

La loi, sans qu'on puisse faire une règle absolue, s'établissait de la manière suivante :

1. Chacun fait serment de ne détourner, ni de cacher la moindre prise, à sou compte personnel.
2. Part du navire donnée au capitaine.
3. Solde du charpentier (100 à 150 piastres).
4. Part des provisions (200 piastres).
5. Solde du chirurgien et pour sa caisse de médicaments (250 piastres).
6. Indemnités pour blessures, perte d'un membre, etc. déterminant une incapacité physique (selon l'ordre de l'incapacité : 600 piastres pour le bras droit, 500 pour le bras gauche, 500 pour la jambe droite, 100 pour un oeil ou un doigt, etc.). Il est intéressant de noter que la piastre valait alors un dollar 1960.
7. Sur le gros du butin : cinq ou six parts pour le capitaine, deux parts au second et aux officiers, une part aux matelots et au mousse.
8. Pas de butin, pas de solde.

De tout cet exposé, il résulte que les cargaisons des galions, et par conséquent le butin des pirates, étaient fort loin d'atteindre les sommes énormes que la tradition mentionne au crédit des trésors sous-marins et terrestres.

Mais dans l'incapacité où nous sommes de rétablir l'approximation, force nous est d'entériner les valeurs transmises par des relations orales délibérément optimistes ! Il est cependant permis de supposer que le montant total des trésors sous-marins et terrestres atteint ou dépasse un milliard de dollars.

Assez rarement, les pirates justiciables de la corde pouvaient profiter de leur fortune mal acquise. Où se retirer pour vivre ?… à supposer que l'on puisse se retirer, car les risques du métier étaient grands comme on l'imagine.

Alors mieux valait dépenser sans compter dans les tavernes, les fiefs privés de la flibuste, et en particulier à l'île de la Tortue et à la Jamaïque.

Pourtant, méfiants et précautionneux comme de vulgaires bourgeois, les pirates ne manquaient guère de se ménager une cachette pour un trésor d'extrême secours, cachette où s'entassaient aussi par la force des choses doublons et pièces de huit d'une trop grosse fortune, et plus encore : bijoux et pierres précieuses qu'il était difficile de monnayer.

Nombreuses sont ces caches qui demeurent intactes – les pirates ayant été tués ou pendus – et dont l'existence et les plans de position firent l'objet de fiévreuses recherches.

En 1932, partit de France pour les Galapagos une singulière expédition de chercheurs de trésors : la baronne Antoinette de Wagner, d'origine autrichienne (mais mariée à l'aviateur français B.), et ses trois chevaliers servants Robert Philipson, Rudolph Lorentz et le docteur Ritter.

Le quatuor ambitionnait de vivre un double roman d'amour et d'aventure.

L'aventure était la recherche du trésor de Desmarest et la création aux Galapagos, dans la petite île de Marchena, d'un empire autochtone dont la belle et brune baronne serait la souveraine.

L'amour… mon Dieu, on en est réduit aux conjectures puisque tous les héros de l'histoire sont morts ou disparus ! On présume que la baronne voulut, avec la charte du roi Pausole, ressusciter la vie inimitable de Cléopâtre, d'Antoine et des Amimetobies !

On la vit à Marchena se promener nue dans le maquis, flanquée de ses trois sujets, et des journaux naturistes imprimèrent qu'elle était une de leurs adeptes les plus convaincues.

Pourtant, quand elle tenait un magasin de jouets, rue de Picpus à Paris, elle ne versait nullement dans la gymnosophie… tout au plus dans le flirt très poussé !

Pour tout vêtement, Antoinette de Wagner ne portait, dans son île, qu'une ceinture de cuir à laquelle étaient suspendus une dague à pommeau d'escarboucle et un revolver à crosse de nacre.

Ses sujets – les trois hommes – effectuèrent des fouilles en différents points, ce qui laisse supposer qu'ils possédaient un plan.

Un marin norvégien, du nom de Nuggerud, attiré par la réputation de la belle souveraine, aborda un jour à Marchena. Il fut d'abord traité avec rigueur, et pour savoir s'il cherchait le trésor on le séquestra toute la nuit.

Il avoua n'être qu'un admirateur, et la baronne, après lui avoir fait subir certaines épreuves d'initiation et l'avoir converti au nudisme, l'agréa dans sa cour d'amour.

Pour elle, un amant de plus était une aubaine dont elle ne faisait pas fi ; pour ses compagnons, deux bras nouveaux n'étaient pas de trop pour creuser et remuer la terre.

Deux yachtmen américains, qui débarquèrent peu après, furent reçus à coup de fusils et se retirèrent en hâte.

L'histoire de la communauté, à dater de 1936, n'est pas connue et l'on ne sait si le trésor fut découvert ; mais, en novembre 1944, on trouva sur le rivage de Marchena les corps de Rudolph Lorentz et de Nuggerud, mort d'amour, a-t-on dit, assassinés, selon une autre version ; la mort en tout cas remontait à plusieurs mois.

Qu'étaient devenus les autres habitants de l'île ?

D'après des rumeurs – peut-être sans fondement – le docteur Ritter aurait été empoisonné et enterré à Floriana, île située tout au sud du groupe des Galapagos, où sa tombe fut violée en 1949 par de mystérieux visiteurs qui cherchaient vraisemblablement un document sur le cadavre.

Philipson et la baronne ont-ils disparu pour filer le parfait amour ? Ou pour jouir seuls du trésor enfin découvert ?

Il est impossible de donner une explication des drames et un épilogue à cet étrange roman.

Plus au sud vers le détroit de Magellan, par environ 49° 7' latitude sud et 76° 38' longitude ouest, est caché le très véritable trésor du corsaire Terracuca, ex-lieutenant de l'Olonnois.

Le *Césares*, son brick goélette, était si lourdement chargé et en si mauvais état après avoir franchi le détroit en janvier 1751, que Terracuca jugea prudent d'enfouir son butin dans l'île Saumapé où il faisait relâche.

Le trésor se composait de lingots d'or pour une valeur d'époque de cent millions de doublons-or, du butin du sac de Bahia-Blanca, du trésor des Indiens Mahuidas, consistant en cinq mille kilos de plaques d'or descellées des autels des temples.

Avant l'enfouissement, l'équipage : dix-huit hommes, pilla les richesses en partie, mais ne put rien emporter tant sévissait la maladie et

particulièrement le scorbut. Plusieurs matelots moururent sur place avec leur part d'or et d'argent ; il est même probable que nul des pirates du *Césarès* ne réchappa de l'aventure.

En 1846, on retrouvera dans une grotte neuf squelettes, des armes et des plaques d'or. Plus tard on récupéra des bijoux et des doublons. Deux expéditions, en 1896 et en 1912, découvrirent quelques petites cachettes contenant six millions en doublons, mais le gros du trésor demeure toujours enfoui dans une des nombreuses grottes de l'île.

Au fond du golfe du Tonkin, sur une des îles des Pirates, par environ 21° 15' latitude nord et 106° 5' longitude est, est emmuré, dans une caverne dit la chronique, et vraisemblablement dans une île proche de Ha-Tien, le trésor du pirate Laka Bang qui en 1780 ravagea les côtes birmanes et le Siam, et fut maître de Calcutta pendant deux ans.

Laka Bang, qui offrit le fameux diamant « Le Grand Mogol » au radjah de Rampur, fut tué par son rival Kaï-Tou sans avoir révélé le secret de sa cachette.

Quand un homme tombe dans un précipice, va être broyé dans un monstrueux engrenage, ou se noie au fond d'un gouffre, l'ultime seconde de conscience de sa vie se voue au miracle d'une foi indicible : vaincre la pesanteur, stopper la matière, devenir un être volant, sans consistance ou remonter la chaîne du temps…

Mais il n'y a pas de miracle face à l'irréductible de la matière non consciente : la pesanteur précipitera l'homme sur les rochers, l'engrenage broiera, l'eau meurtrière noiera le nageur : les lois physiques ne cèdent jamais aux instances de la pensée.

Par contre, d'homme à homme, d'intelligence humaine à intelligence humaine, il existe presque toujours une possibilité de miracle par le truchement d'un seul mot, le fameux mot magique : trésor !

Au gangster décidé à vous tuer, à l'ennemi qui vous tient à sa merci, à la société indifférente à votre faillite ou à votre détresse, il vous suffit de dire pour avoir la vie sauve : « je sais où se trouve le trésor… »

Alors le gangster abaisse son colt, l'ennemi vous fait grâce et les bonnes gens se penchent vers vous avec intérêt.

Vraie ou fausse, l'assertion magique produit son effet – du moins temporaire – et maints pirates, maints aventuriers, maints détenteurs véritables en ont expérimenté la toute-puissance.

C’est le rescapé du brick corsaire qui se sauve de la corde en dévoilant le trésor du chef pirate ; c’est le prisonnier de droit commun, Luigi Lorenzi, révélant le trésor de la montagne d’Ora ; c’est Peter Fleight racontant qu’il a caché le trésor de Rommel ; c’est le détenu de la prison de Florence qui sait où Buffarino Guidi a immergé les richesses de son ministère ; c’est l’ex-soldat espagnol et le trésor d’Argelès ; c’est le clochard de Sydney qui possède le plan des cachettes de l’île Cocos ; c’est le radiesthésiste de Sully-sur-Loire détectant des coffrets pleins d’or et de documents ; c’est le trimardeur Pierre Alquier de Perpignan assurant qu’il a pénétré dans la crypte aux trésors de Rennes-le-Château…

Tous savent où est le trésor, mais ils le savent imparfaitement, ou bien la configuration des lieux a changé, ou encore la cachette se situe à l’autre bout du monde, bref il y a obligatoirement un obstacle à vaincre !

C’est en 1710, par une glorieuse matinée d’août, que le trois-mâts *Assomption* – capitaine Porée – doubla l’île du Grand-Bé et vint s’amarrer au quai de Saint-Malo.

Déjà une grande foule encombrait le port car on savait que le vaisseau arrivait des Amériques avec sans doute une riche cargaison, peut-être des animaux extraordinaires et des plantes exotiques !

Les badauds furent un peu déçus de ne voir qu’une cinquantaine de prisonniers de guerre, Anglais pour la plupart, dont les Espagnols du Pérou s’étaient débarrassés au profit des bonnes geôles françaises. Et les prisonniers s’estimaient quittes à bon compte, car tous étaient plus ou moins pirates et justiciables de quatre brasses de chanvre !

La Croix-Rouge internationale n’était pas encore créée, mais le bon sens et la bonne volonté avaient alors grand vent, et même entre les ennemis héréditaires de France et d’Angleterre existait en pleine guerre un service officiel d’échange de prisonniers.

Ces derniers étaient embarqués à Plymouth et à Saint-Malo à bord de « navires parlementaires » battant leur propre pavillon à la brigantine d’artimon comme il se doit, et arborant le drapeau ennemi en haut du mât de misaine à l’avant.

Les prisons du fort de Saint-Malo ne devaient donc servir que pour un internement provisoire en attendant un proche convoi. Les prisonniers furent enregistrés et avertis qu’ils embarqueraient quelques jours plus tard pour l’Angleterre ; c’est alors que l’un deux, le lieutenant Thomas

Stradling, refusa son rapatriement et demanda sa mise en liberté sur le sol français.

— Impossible, dit M. Lempereur, commissaire des classes et ordonnateur pour la Marine du Roi, qui assumait les interrogatoires ! Nous n'avons que faire de bouches à nourrir et d'Anglais sur le bon sol de France ! Bon gré mal gré vous serez conduit à Plymouth.

Mais Stradling s'entêta et le Commissaire des classes finit par lui demander les raisons d'une si singulière détermination.

— Je suis parti de Kinsale, Irlande, à bord d'une vieille frégate, la *Cinque Ports Galley* pour faire la guerre de course. Ma campagne comme vous le constatez a été désastreuse et je ne rapporte rien à mes armateurs.

— C'est la fortune de mer ! répliqua M. Lempereur.

— Oui, mais… quand mes armateurs sauront que je suis devenu riche, ils me poursuivront pour me faire rendre gorge !

Et de fil en aiguille, pressé de questions et menacé de rapatriement forcé, Thomas Stradling dut lâcher le morceau et raconter l'histoire de son trésor.

Cette histoire fit grand bruit à l'époque et intéressa particulièrement M. Lempereur qui crut y trouver un moyen de faire fortune.

Stradling assurait qu'il avait enfoui plus de cent mille piastres (cinq cents millions en 1938) en une cachette qu'il était seul à connaître, dans l'île de la Plata ou île d'Argent.

M. Lempereur crut en cette histoire, et avec lui un remarquable écrivain de la mer, M. Henri Lemarquand, qui, en 1938, retrouva la documentation s'y rapportant dans les Archives de l'Arsenal de Brest et à la Bibliothèque Nationale.

M. Lempereur, s'il était un fonctionnaire consciencieux, était fort peu versé en géographie. Il rendit compte de la déposition de Stradling, faite en anglais mal interprété, à son ministre de la Marine, le comte Jérôme de Pontchartrain en situant l'île d'Argent au large de l'Uruguay dans le Rio de la Plata.

En réalité, il s'agissait de l'île de la Plata dans le Pacifique, en regard des côtes du Pérou, un peu au-dessous de la ligne équatoriale.

Le ministre ne s'y trompe pas, mais ne veut pas donner suite à cette affaire si le roi d'Espagne n'est pas mis au courant. M. Lempereur se récrie et, s'appuyant sur des Ordonnances de Colbert, certifie que le trésor est une prise de guerre ; il propose même les proportions d'un partage : un quart à l'Anglais, un quart à l'entreprise de récupération, deux quarts au ministère.

En fait, des armateurs de Saint-Malo sont prêts à commanditer une expédition, et M. Lempereur sait qu'il y trouvera son compte.

Après un stérile échange de notes, l'accord ne se fait pas et Stradling, d'autorité, est embarqué sur un vaisseau parlementaire.

D'après les manuscrits étudiés par M. Lemarquand, voici l'histoire contée par Thomas Stradling.

L'Anglais, né à Londres, avait vingt-huit ans quand il partit de Kinsale en septembre 1703, comme lieutenant de la frégate *Cinque Ports Galley* pour faire la guerre de course en mer du Sud, en compagnie du célèbre flibustier Dampier commandant de l'expédition sur le vaisseau *Saint-George* de vingt-six canons.

Après une mauvaise campagne qu'aggravait la mésentente entre Dampier et Stradling, le *Cinque Ports Galley* se sépara du *Saint-George* dans le golfe de Panama et tenta seul sa chance de course.

Nouveau désaccord quelque temps après, cette fois entre le querelleur Stradling et Alexander Selkirk son maître d'équipage qui est déposé seul avec son fusil et une livre de poudre dans l'île déserte Juan Fernandez.

Selkirk devait plus tard servir de parangon à Daniel Defoe pour camper le héros de son célèbre roman : *Robinson Crusoé*.

Le *Cinque Ports* est un mauvais bateau, rongé par les tarets et les algues, et qui aurait besoin d'un sérieux radoubage ; il lui faut faire vite une bonne prise avant de sombrer par pourriture de la coque !

Au large du cap Bianca, Stradling prend par ruse une patache espagnole de douze canons, massacre l'équipage et découvre sur le connaissement du bord (l'état de déclarations des marchandises) une fabuleuse nomenclature : sacs de peau, caissettes, coffres à scellés de cire rouge, or, argent, diamants, perles !

La patache transportait en fraude vers Acapulco au Mexique, des richesses privées qui devaient être embarquées clandestinement vers l'Espagne afin de ne pas acquitter le *quinto* du roi.

On pille le trésor, la patache est coulée avec ses survivants et l'on avise sur la route à prendre : cap Horn ou Indes orientales ? Les pirates n'ont même pas le temps de se décider que quelqu'un crie :

— On coule ! Voie d'eau !

On aveugle les déchirures avec des prélarts suiffés, mais il faut pomper sans cesse pour que la cale ne se remplisse pas d'eau… et essayer de gagner une île.

Le *Cinque Ports* navigue cahin-caha, et pour comble de malchance – à moins que ce ne fût une juste punition du ciel – le typhus se déclare à bord.

Quand ils font relâche à Albermarle, aux Galapagos, les pirates rongés, décimés par la maladie, ne sont plus que trente survivants ; puis ils ne sont plus que vingt, et il n'est pas question de mettre la coque en cale sèche. On répare plus mal que bien, la frégate reprend la mer, mais une importante voie d'eau se déclare encore !

Cette fois, les avaries sont sérieuses, irréparables pour tout dire, et les Anglais, avec leur trésor évalué à quelque cent ou deux cent mille piastres, désespèrent de revoir le cap Clear et le port de Kinsale.

Maintenant qu'ils sont riches, vont-ils s'abîmer avec leur frégate pourrie et leurs coffres de piastres et de pierreries ?

On jette les canons à la mer pour alléger, et finalement il faut chercher refuge, hommes, vivres et trésor, sur un radeau vite confectionné et sur l'unique chaloupe du bord.

Le *Cinque Ports Galley* sombre et les naufragés, poussés par les courants, parviennent après mille périls, à atterrir sur une petite île déserte qu'ils présument être l'île Plata ou de la Plata.

Le trésor est caché dans une grotte de la falaise près de la crique de débarquement, et les pirates transportent avec peine de grosses pierres pour masquer l'entrée.

De plus en plus minés par le typhus, ils essaient de subsister dans une nature hostile, sans point d'eau, sans fruits, sans gibier qu'ils seraient d'ailleurs bien incapables de poursuivre, et chaque matin voit un nouveau cadavre : un homme est mort de maladie, de faim, d'épuisement.

Quand il ne reste plus que quatre survivants, Stradling hisse le drapeau de détresse : plutôt tomber aux mains des Espagnols que de crever comme des damnés !

Ivres de fatigue et de fièvre, les Anglais sont prostrés, mais dans un dernier sursaut d'énergie Stradling, qui ne veut pas perdre son trésor, fait sauter la caverne avec deux barils de poudre et prend un point de repère : un piton rocheux à soixante pas de la cachette.

Les naufragés sont à bout de résistance quand survient fort à propos une frégate espagnole qui mouille dans la baie ; ils balbutient des mots incohérents, parlent d'un trésor, de piastres et de diamants, mais en anglais et d'ailleurs les arrivants ne semblent pas accorder crédit à leur délire verbal.

Trois des moribonds survivent quelques jours, un seul réchappe : Stradling, qui des geôles du Pérou est passé à la prison de Saint-Malo, avec son fabuleux secret et les données exactes qui permettaient de retrouver la cachette.

On pense que sitôt rapatrié, l'ex-pirate, peut-être pour se rapprocher de son trésor, prit du service à bord d'un petit vaisseau qui sombra corps et biens à Terre-Neuve.

Les cent ou deux cent mille piastres maudites de la patache espagnole demeurent donc enfouies dans les coffres sous les éboulis de pierres, dans la falaise de l'île énigmatique.

Pour ceux que tenterait l'aventure, voici le point exact de l'île d'Argent en mer du Sud : 1° 15' latitude sud et 81° 10' longitude ouest.

7

FABULEUSE AVENTURE À L'ÎLE COCOS

Dans la hiérarchie des butins de pirates, cachés et jamais mis à jour, le trésor de l'île Cocos se situe au premier rang, et à la seconde place mondiale de tous les trésors connus, immédiatement après le trésor des Incas.

La documentation se rapportant aux événements que nous allons relater est loin d'être assise sur des bases historiques solides, mais l'île Cocos a eu le privilège de recevoir la visite d'hôtes célèbres : le président Franklin Roosevelt, l'amiral Nicholson, Malcom Campbell, le capitaine Tony Mangel, et désormais ses lettres de noblesse sont patentes et irrécusables !

L'île qui appartient à la République du Costa Rica émerge en plein océan Pacifique, à l'écart de toute route fréquentée, au nord de la ligne équatoriale et au large des côtes de la Colombie. Position géographique : 5° 32' latitude nord, 87° 10' longitude ouest.

Longue d'environ 8 kilomètres et large de 4 kilomètres, elle se présente comme un plateau rocheux planté de cocotiers et qui est hérissé de trois pics volcaniques : le sommet Ouest, le Grand Sommet (850 m), le cône Sud (480 m). À l'est, dominant la mer, à pic, se dresse une barrière rocheuse haute de 60 à 180 mètres.

Elle comporte deux points d'eau douce, l'un près de la baie Wafer, l'autre dans la baie de Chatham. Deux petits ruisseaux, coulant en cascades, mais parfois à sec, se jettent au sud de l'île, l'un dans la baie de l'Espérance, l'autre à 1 km 250 plus à l'est.

L'île est déserte, infestée dit-on de serpents, mais le capitaine Tony Mangel qui la visita deux fois assure n'en avoir pas vu.

Selon des chroniques à caractère semi-historique, l'île Cocos renferme plusieurs trésors atteignant au total vingt milliards de francs.

Le principal est sans conteste celui de la *Mary Dear* qui atteindrait dix à vingt milliards de francs.

Au début du XIXe siècle, les États de l'Amérique du Sud entreprirent une série de guerres en vue de conquérir leur indépendance.

En 1820, le général San Martin, par terre, et lord Cochrane, par mer, opérant de leur base de Bolivie, convergèrent sur Lima alors tenue par les Espagnols du vice-roi Pezuela.

Les troupes du général firent une marche victorieuse que devait couronner la prise du port de Callao, où lord Cochrane mit à la raison la grosse frégate *Esmeralda* et vingt-six navires et sloops de guerre que protégeaient pourtant les trois cents canons du fort.

Pris de panique avant l'assaut final, les riches Espagnols de Lima optèrent pour la fuite, avec, bien entendu leurs richesses ou du moins ce qu'ils pouvaient emporter.

Seul le chemin de mer s'avérait encore libre, mais Callao, port de Lima, ne comportait qu'une seule unité capable d'entreprendre avec succès la traversée du Pérou à l'Espagne : la *Esmeralda* qui malheureusement avait mission impérative de défendre le port.

Un brick de bonne apparence : la *Mary Dear* du capitaine écossais Thompson, se disposait à lever l'ancre pour fuir la bataille imminente ; à prix d'or, les commerçants et le clergé de Lima louèrent le navire.

Durant deux jours on embarqua à bord tout ce que la ville renfermait de plus précieux : les capitaux privés, piastres, ducats, louis, bijoux, pierres précieuses, chandeliers en or de la cathédrale, les candélabres, ciboires et objets du culte, les vaisselles d'or et d'argent, livres, archives, objets d'art, etc.

Thompson n'était pas un pirate de fait, mais littéralement affolé par l'incalculable richesse de sa cargaison, il appareilla, avec ses passagers, assez peu décidé à les conduire à Cadix ou en quelque autre port d'Espagne.

Il mit le cap sur le nord, et une nuit, se rendant aux instances de son équipage, il se laissa entraîner dans le crime : les passagers furent égorgés, jetés par-dessus bord et la *Mary Dear* devenue navire pirate fit voile vers l'île Cocos, dont la situation isolée, hors de toute voie surveillée, attirait invinciblement depuis des siècles les flibustiers de la mer du Sud.

Le butin fut enterré dans l'île par mesure de précaution, car la *Mary Dear* signalée sur tous les océans n'avait aucune chance de rallier un port ou une nation civilisée, où immanquablement il faut rendre des comptes à coup sûr bien périlleux.

On était en plein XIXe siècle et des accords internationaux réglaient très précisément, et punissaient de mort le crime de piraterie !

Et d’ailleurs où aller ? La route du cap Horn était difficilement praticable, car il fallait longer les côtes de Colombie, du Pérou, du Chili, où les vaisseaux de l’indépendance assuraient une garde vigilante.

Traverser le Pacifique ? C’était tout aussi dangereux, et puis on ne pouvait abandonner en une île si lointaine un trésor que peu certainement auraient l’occasion de venir reprendre ! Il y avait un autre moyen : Thompson se rapprocha de l’Amérique centrale, mit le feu à son brick et entreprit de gagner la côte en chaloupes avec son équipage, dans l’intention de jouer en cas de besoin le rôle de naufragés involontaires.

Mais des cadavres de passagers assassinés avaient été repêchés et la ruse échoua totalement : des matelots habilement interrogés, avec la corde au cou et la plante des pieds rissolant doucement sur un lit de braises ardentes, révélèrent tous les détails de l’aventure, y compris les points de leurs trésors personnels, qui furent sans doute récupérés.

Hélas ! pour la morale, heureusement pour le pittoresque, le capitaine Thompson, sans doute grâce à quelques bonnes poignées de piastres, parvint à s’échapper et alla s’établir au Canada, en Nouvelle-Écosse et peut-être revint-il à l’île Cocos puiser dans son immense trésor, mais sans l’entamer sérieusement.

À son lit de mort, pour décharger sa conscience et faire profiter un ami de ses richesses, il révéla le point exact de la cachette.

Cet ami s’appelait Keating ; Thompson lui donna un plan et les coordonnées suivantes, si l’on en croit la tradition :

« Débarquer baie de l’Espérance entre deux îlots, par fond de dix yards. Marcher le long du ruisseau, 350 pas puis obliquer nord-nord-est 850 yards, pic, soleil couchant pic dessine ombre d’un aigle, ailes déployées. À la limite ombre et soleil : grotte marquée d’une croix. Là est le trésor. »

Keating se rendit à l’île Cocos et en trois voyages aurait ramené plus de cinq cents millions, sans pour autant épuiser le trésor dont il ne put déterrer les plus grosses pièces.

À son tour, il légua son secret à un quartier-maître du nom de Nicolas Fitzgerald, qui, trop pauvre, ne put jamais organiser d’expédition.

On retrouve plus tard Fitzgerald, semi-clochard à Melbourne, où sentant qu’il va mourir avec son secret inutile, il décide de le révéler par lettre au capitaine Curzon Howe qui lui avait jadis sauvé la vie.

Curzon Howe ne se rendit pas non plus à l’île Cocos.

De toutes ces aventures, des documents sont demeurés : plans, cartes, relevés, passant de main en main au cours des années, légués, donnés, volés, vendus ou troqués.

La lettre de Fitzgerald qui faisait état des notes laissées par Keating est conservée dit-on au Nautical and Traveller Club de Sydney et enregistrée sous le n° 18755.

On y relève les indications suivantes :

« À deux encablures, au sud de la dernière aiguade, sur trois pointes. La grotte est celle qui se trouve sous la deuxième pointe.

« Christie, Ned et Anton ont essayé, mais aucun des trois n'est revenu. Ned à la quatrième plongée a trouvé l'entrée à douze brasses ; à la cinquième plongée il n'est pas revenu.

« Il n'y a pas de pieuvres mais des requins.

« Il faut s'ouvrir un chemin vers la grotte, par l'ouest.

« Je crois à un éboulement à l'entrée. »

Un autre document original, trouvé au musée de Caracas, est l'inventaire laissé par Fitzgerald à Coïba et qui parvint à Howe, en 1835.

Voici cet inventaire :

« Nous avons mis par quatre pieds dans la terre rouge :

« 1 caisse : garnitures de drap d'or, avec ciboires, ostensoirs, calices, comprenant 1244 pierres.

« 1 caisse : 2 reliquaires en or pesant 120 livres, avec 654 topazes, cornalines et émeraudes, 12 diamants.

« 1 caisse : 3 reliquaires coulés pesant 160 livres, avec 860 rubis et diverses pierres, 19 diamants.

« 1 caisse : 4000 doublons d'Espagne au coin 8.

« 5000 crowns du Mexique. 124 épées. 64 dagues. 120 baudriers. 28 rondaches.

« 1 caisse : 8 coffrets cèdre et argent, avec 3840 pierres taillées, anneaux et patènes et 4265 pierres brutes.

« À 28 pieds nord-ouest, à 8 pieds dans le sable jaune :

« 7 caisses : avec 22 candélabres or et argent, pesant 250 livres, avec 164 rubis par pied.

« À 12 brasses par ouest, à 10 pieds dans la terre rouge : la Vierge de deux mètres en or, avec l'Enfant Jésus, avec sa couronne et son pectoral de 780 livres, enroulée dans sa chasuble d'or, avec dessus 1684 pierres dont 3

émeraudes de 4 pouces au pectoral et 6 topazes de 6 pouces à la couronne. Les 7 croix en diamants. »

Voilà donc en ce qui concerne le trésor de Thompson, deux documents détaillés mais qui se contredisent formellement.

Hélas ! soit que la traduction ait été défectueuse, soit que la transmission orale ait mis en défaut une mémoire débile, ceux qui connaissaient l'île Cocos sont obligés d'accueillir ces points avec beaucoup de réticence.

Si l'on prend les déclarations au pied de la lettre, la dernière aiguade de l'île est celle de la baie de Wafer, la première se situant dans la baie de Chatham où mouillent habituellement les bateaux. Il n'existe pas d'autres points d'eau potable au Cocos.

Or, « à deux encablures (370 m 40) au sud » de l'une ou l'autre aiguade, il est impossible de trouver « trois pointes » et « douze brasses de fond », pour la bien simple raison que l'on se trouve alors en pleine terre !

Mais il existe un autre mouillage au sud de l'île, dans la baie de l'Espérance, avec – à la rigueur – un point d'aiguade, puis qu'en période de pluie une cascade se déverse dans la mer.

Par rapport aux aiguades du nord, celle-ci est effectivement la « dernière ».

Par ailleurs, si l'on entend par douze brasses une profondeur de 21 m 84, on ne trouvera pas un tel fond à proximité des aiguades de Chatham et de Wafer, où les profondeurs oscillent autour de trois à quatre mètres, sur lit de sable et où l'on chercherait en vain des masses rocheuses pouvant surplomber une caverne.

Des fonds de vingt et un mètres n'existent que près de l'île Nuez (au nord des aiguades), entre cette île et la pointe Colnett, et au sud, à l'île Pain de Sucre et sur la côte en face de l'île Meule.

Mais on peut admettre que les douze brasses du document ne signifient pas 21 m 84 mais douze brasses de nageur, soit environ neuf à douze mètres.

De plus, on voit mal des plongeurs occasionnels descendre en nageant à vingt et un mètres de fond, ce qui constituerait presque un record du monde (ce record fut en 1933 l'apanage du Russe Georges Kramarenko, de Nice, avec précisément vingt et un mètres).

Pour aller à dix mètres il faut déjà être un nageur remarquable, et il est impensable que des trésors aient été immergés dans une grotte sous-marine,

où seuls des plongeurs hors classe auraient pu apporter ou reprendre les caisses contenant le butin.

Tous les techniciens de la plongée seront d'accord pour reconnaître qu'un tel travail, effectué par des pirates, n'a pu se faire qu'à une profondeur d'environ six à huit mètres… et même à moins !

Il est matériellement impossible que les choses se soient passées autrement, et l'on arrive à cette conclusion raisonnable : les caisses de Thompson et de Keating ont été immergées dans les fonds de six à neuf mètres de la baie de l'Espérance, à environ 370 mètres au sud de la « dernière aiguade » : celle de la Cascade.

À cet endroit, toutes les données et coordonnées des documents paraissent acceptables : « à deux encablures de la dernière aiguade, par fond de douze brasses » de nageur.

Là encore, on trouvera la terre rouge de l'île et le sable jaune de la baie, au nord-ouest et à l'ouest.

Cette interprétation est encore renforcée par le plan de Keating (propriété du Club des Chercheurs de Trésors) où les points ont des concordances approximatives avec ceux, très évasifs et mystérieux, de la lettre de Fitzgerald.

La description des « trois pointes » rocheuses doit alors aider à localiser la cache.

Quant à l'inventaire, il est très certainement erroné, exagéré, mais c'est là monnaie courante dans les nomenclatures habituelles de trésors !

Ces données conjecturales déterminent cependant le capitaine Tony Mangel, grand chercheur de trésors devant l'Éternel – et quelque peu pirate devant le diable – à tenter l'aventure en 1927, alors qu'à bord de son yacht, le *Perhaps I*, il courait la mer dans les parages du détroit de Bass.

— À cette époque, dit-il, visitant le Nautical and Traveller Club de Sydney, je tombai en arrêt devant des documents encadrés sous verre, et flanqués de notes explicatives : il s'agissait de la fameuse lettre de Keating, enregistrée sous le n° 18755, et d'un autre document sans provenance connue.

« J'en demandai copie et comme l'île Cocos ne se trouvait pas tellement écartée de mon chemin de retour, je décidai de faire un crochet.

« Je n'avais aucun matériel, et cette expédition, pour moi, revêtait un simple caractère de prise de contact ; je voulais voir sur place, si en

particulier je trouverais la zone où l’ombre de la tête d’aigle se trouvait projetée par le soleil couchant.

« J’ai repris la mer et débarqué baie de Wafer comme tout le monde, car c’est là que se trouvent le meilleur mouillage et le point d’eau.

« L’île est une plate-forme rocheuse qui s’abaisse au bord et au sud en pentes douces, et qui est hérissée des trois pics volcaniques bien connus.

« J’ai tout d’abord refait ma provision d’eau douce, et me suis aventuré dans la nature en direction du sud.

« Le terrain n’était pas trop difficile à pratiquer : de la pierraille et des cocotiers !

« Mon idée était de voir la fameuse ombre portée, et j’ai pensé tout de suite au Grand Sommet.

« Effectivement, dès le premier soir, je remarquai un fait : quand le soleil couchant est à son périgée, le Grand Sommet projette une ombre où l’on peut reconnaître une forme de tête de condor. Mais cela se passait en septembre, et la projection tombait en pleine terre.

« Ça ne collait pas !

« Je n’étais sûrement pas à l’époque durant laquelle Thompson avait effectué ses observations : le trésor avait été caché en septembre mais le point avait été fait en hiver, alors que le soleil se lève au sud-est, se couche au nord-ouest et projette vraisemblablement l’ombre du Grand Sommet dans la baie de l’Espérance.

« C’est ce que je compris, aussi après avoir relevé le plan de l’île et donné quelques coups de pioche par acquit de conscience, je levai l’ancre.

« Je revins à l’île Cocos en 1929.

« Cette fois j’avais préparé mon affaire, apporté des pelles, des pioches et de la dynamite ; mais par-dessus tout j’avais étudié le point de Thompson, relevé en degrés et minutes… un point que j’étais le seul à posséder ; et j’avais acquis une certitude : ce point était faux ! Tout était là !

« Et il était faux parce que nous étions au XXe siècle, que nous opérions avec un sextant, des instruments très précis, et selon la déclinaison donnée du pôle.

« Or, Thompson, lui, avait caché son trésor en 1820, mais calculé le point avec un octant, lors d’une récupération entre 1820 et 1823, et avec une montre plus ou moins précise et une boussole donnant un nord magnétique bien déterminé !

« Il fallait donc refaire les calculs de Thompson en commettant les mêmes erreurs, et selon les données des tables nautiques des années 1820 à 1823 ; et mon point rectifié en ce sens était le suivant en 1929 : 5° 30' 17" latitude nord et 87° 0' 40" longitude ouest.

« À cent mètres près le trésor était là !

« Bref, mes calculs situaient la cache au sud de la baie de l'Espérance, au nord-nord-ouest de l'île Meule.

« Là je trouvai une grotte accessible à marée basse durant une heure environ.

« J'ai failli m'y noyer, ayant commis l'imprudence d'aller seul à l'île Cocos.

« À cet endroit et ce jour-là, le courant était très violent ; j'ai ancré mon yacht et laissé filer mon canot au bout d'un filin jusqu'au fond de la grotte où subsistait un petit banc de sable émergeant. Dans la pénombre je me mis à sonder, puis à creuser à la pelle car j'avais rencontré à un mètre une résistance qui me donnait de l'espoir, mais c'était entre mer et sable sec, et la houle ramenait sans cesse le déblai dans le trou. Après une bonne demi-heure de lutte insensée je compris qu'il me serait impossible sans coffrage de déblayer jusqu'à un mètre… que dis-je : jusqu'à cinquante centimètres !

« Et pendant que je m'acharnais la mer remplissait de plus en plus le trou et la caverne ; il me fallait décamper, et dare-dare !

« C'est alors que j'eus une mauvaise surprise : mon canot qui était engagé dans la grotte avait été bloqué sous une saillie de roche de la voûte par la marée montante.

« Je m'escrimai à la dégager, mais l'eau montait toujours, et j'allais finalement me trouver emprisonné dans la grotte comme une souricière, et périr avec les prodigieux trésors que je n'avais même pas entrevus !

« Je songeai à la malédiction des chercheurs de trésors… et puis un coup de mer entra, plus fort que les autres, le ressac me tira aux jambes, en même temps que le canot s'enfonçait, et j'en profitai pour le pousser hors de la saillie…

« Ouf, je me sortais d'un joli pétrin !

« Je ne suis plus retourné à la grotte après ce coup-là, mais j'ai fait exploser de la dynamite en plusieurs endroits, sans trouver le moindre ducat ; puis j'ai regagné la France, déçu et déterminé à plaquer cette histoire qui m'avait coûté beaucoup d'argent. »

Le capitaine Tony Mangel avait tort, car il avait foulé des tonnes d'argent et d'or, et avec un peu de chance il eût pu déterrer les trésors de la *Mary Dear*.

En effet, en 1931, un Belge nommé Bergmans, sur les données de Tony Mangel, mit à jour, baie de l'Espérance, une vierge en or de 0,60 m de hauteur qu'il vendit 11 000 dollars à New York.

Les autres trésors de l'île Cocos résistèrent vaillamment à tous les assauts, sans jamais lasser la fièvre des chercheurs, toujours plus nombreux et toujours possesseurs de points qualifiés hautement authentiques !

Un plan trouvé en Indochine devint la possession du marin Louis Rebillard de Dinard, qui fit quelques confidences au Club international des Chercheurs de Trésors.

Un autre plan appartient au capitaine Tony Mangel, un troisième à un riche horticulteur de Los Angeles : James Forbes.

Forbes, qui disait posséder des lettres laissées à l'un de ses arrière-grands-pères par Thompson, croyait les trésors enterrés sous un matelas de chiffons et 0,50 m de pierrailles ; il monta, avec un matériel ultramoderne, cinq ruineuses expéditions, sans rien trouver.

Les reliquaires, les candélabres, la Vierge de deux mètres, en or massif comme son enfant Jésus, son prodigieux pectoral à diamants, émeraudes et topazes, et toutes les pierreries de belles señoras de Lima, massacrées sur la *Mary Dear*, gisent dans la terre rouge et le sable doré de l'île des pirates, veillés par le vol silencieux du condor aux ailes déployées, et seul l'oeil perçant de l'oiseau de proie voit miroiter dans les caches secrètes le merveilleux amoncellement qui hante le rêvé des chercheurs….

8

TRÉSORS DE LA RÉVOLUTION

Il y a eu la Révolution française, tous les manuels d'Histoire en font grand cas.

Pourtant, en dehors de tout souci politique, qui nous répugne vers quelque azimut qu'il puisse tendre, nous livrons à la réflexion des chroniqueurs de bien curieuses constatations.

Sur le plan trésoraire, les révolutions – ces guerres de jungle – sont prolifiques en trésors de toutes sortes, le but occulte du vainqueur étant de piller les richesses du vaincu, ce dernier essayant bien entendu de se soustraire au mauvais sort !

En 1789, et jusqu'en 1793, des centaines de milliers de Français : riches seigneurs, puissants abbés, timides bourgeois et pauvres bougres, s'enfuirent de leur patrie ou périrent massacrés, mais non sans avoir enfoui en lieu sûr leurs richesses de grande ou de modeste importance.

En Vendée, avant leur extermination, les Blancs cachèrent tout leur or en des milliers de caches, et ni le supplice du feu, ni la guillotine, ni les tortures ne vinrent à bout de leur mutisme.

Ceux qui échappèrent à la mort, châtelains notamment, revinrent plus tard en secret reprendre tout ou partie de leur bien ; beaucoup cependant moururent en exil après avoir laissé un plan de leur cachette, mais il est prouvé que dix ans après son enfouissement, il y a cinq chances sur dix pour qu'un trésor ne soit plus retrouvé, et le pourcentage monte à sept chances sur dix après vingt-cinq ans, d'autant que la configuration des lieux risque d'être profondément bouleversée.

D'où la multitude des trésors issus de la Révolution, qui sont restés sans maîtres.

Tout cela qui est bien dramatique demeure dans la norme des connaissances admises, mais les cas de Conques et de Saint-Antonin (qui ne sont pas exceptionnels) ouvrent de nouveaux horizons à notre curiosité.

Donc l'église de Conques, en 1789, possédait un trésor fait de reliquaires prestigieux que l'on peut admirer de nos jours dans la pittoresque cité

auvergnate : la « Majesté » de Sainte Foy, le reliquaire de Pépin, la lanterne de Bégon, le tout en or plaqué, en émaux et en intailles (émeraudes, cornalines, béryls, gravés pour servir de cachet) datant du Xe siècle !

Un jour de 1792, la nouvelle parvient que des délégués de la Convention se dirigent vers Conques dans l'intention évidente de faire main basse sur le trésor religieux. Aussitôt, avec une unanimité sans faille, la population réagit.

De nuit, un commando entre dans l'église, s'empare du trésor et le partage en quarante pièces distribuées à quarante familles. Quand les révolutionnaires arrivent, les habitants feignent la surprise et l'indignation : on a volé le trésor de Conques, des romanichels pour sûr !

Enquête, recherches, les reliquaires sont introuvables et les envoyés de la Convention retournent à Paris, bredouilles !

Pas un seul habitant n'a vendu la mèche, pas un seul sur des milliers ! À croire qu'il n'y avait pas un seul républicain à Conques en 1792 !

Dès la tourmente écartée, les quarante pièces intactes retournent à l'église.

Même comédie à Saint-Antonin (Tarn-et-Garonne) peut-être avec les mêmes révolutionnaires, mais cette fois il s'agit de cacher les cloches de l'église que l'on veut fondre.

Pour faire entrer les plus grosses dans les caves de la Grand-Rue, on éventre une maison, ailleurs on creuse, on mure des cryptes. En un jour et une nuit, les cloches sont cachées et il ne se trouve pas, là encore, un seul traître pour souffler mot : parties… envolées !

Elles ont été cachées avec un tel soin, que quatre demeurent toujours à découvrir et constituent le « trésor de bronze et d'argent de Saint-Antonin » !

Un mémoire, daté de 1825, donne cependant des précisions fort nettes :

Les cloches de l'ancienne église de Saint-Antonin sont chez Mme Alliez, veuve, dans un caveau souterrain qui est sous la rue de la Place, où l'on entre par la cave.

Il n'y a pas de porte, mais dans les fondements de la muraille qui donne sur la rue, il y a deux belles pierres joignantes qui sortent facilement et par cette ouverture, on entre dans le dit caveau où sont les deux cloches sur des poutres.

Il y a deux autres cloches dans la cave de M. Bardon dans un caveau souterrain qui est de même sous la Grand-Rue, dans lequel on entre par la

cave.

Les révolutionnaires de 1789, si friands de trésors cachés, en délaissèrent un cependant qui s'offrait à eux avec une grande insistance : le trésor de la du Barry !

Voici comment le très républicain *Grand Dictionnaire Larousse* en dix-sept volumes explique les choses :

C'est sur les instances réitérées de la Municipalité et de la Société populaire de Luciennes que le Comité de Sûreté générale finit par autoriser l'arrestation [de Mme du Barry].

Or, les principaux membres de ces autorités locales étaient des domestiques de la comtesse [notamment Zamore] qui tous connaissaient les endroits du château où elle avait caché le reste de ses trésors. Sans compter tout ce qui a pu être enlevé par ces patriotes de la livrée.

Plus loin :

Elle révéla une à une toutes les cachettes où elle avait enfoui le reste de ses bijoux et de ses richesses car il y en avait toujours, et peut-être même n'a-t-on pas trouvé tout.

Cela lui fit gagner une nuit d'existence…

Non, la du Barry ne révéla pas toutes les cachettes : la plus importante, elle la tint secrète jusqu'au bout, essayant de la négocier contre sa vie, mais les Sans-Culottes dédaignèrent le marché, – peut-être parce qu'ils pensaient avoir tout pris, ou parce que, davantage que l'or, il leur plaisait de voir rouler sur l'échafaud la tête encore ravissante de la favorite du ci-devant roi.

La tradition, rapportée par Henri de Rochefort, veut que les plus beaux bijoux de la comtesse et une cassette de pièces d'or soient enfouis dans le parc de Sceaux.

Henri Camille de Colmont, hobereau du Châlonnais, subit un sort identique à celui de la du Barry, et pour les mêmes raisons.

Ce capitaine, ex-prétendant en 1762 de Marie Corneille, pupille de Voltaire, se maria en 1779 avec une riche héritière de Villefranche (Rhône).

Quand gronda la Révolution, il était parvenu à force d'ingéniosité, à mettre de côté cinq ou six cents louis d'or que dès les premiers troubles il enfouit dans l'un des parterres de son jardin.

Peu aimé alentours, dénoncé comme aristocrate et faussement comme émigré, il fut arrêté, relâché, emprisonné de nouveau et après un jugement inique, exécuté avec sa femme par les révolutionnaires qui voulaient s'approprier son trésor.

Colmont mourut sans révéler le point de la cachette et les révolutionnaires fouillèrent en vain le jardin.

Son procès avait été si odieusement partial que ses assassins furent jugés à leur tour et guillotinés.

Le trésor se situerait soit dans l'ancienne propriété de la famille Jacquet de La Colonge, à Villefranche, soit au château de La Cruzille, paroisse de Chatenoy-le-Royal.

Fort heureusement, nombre de persécutés échappèrent à la fureur aveugle des masses non contrôlées ; fort heureusement aussi pour la cause des chercheurs modernes, ils eurent le bon esprit de laisser leurs trésors sans maître, soit qu'ils mourussent en exil, soit qu'ils n'osassent pas revenir en France.

Ce fut le cas de M. de Lamboulas, riche ci-devant de la région de Moissac ; ne pouvant emporter dans sa fuite en Espagne la totalité de sa fortune, il enfouit dans son domaine un « plein cuir de boeuf » de pièces d'or et d'argent. Avant de mourir en exil, il confia au fidèle serviteur qui l'avait accompagné le secret et l'emplacement de la cachette : « dans le remblai du ruisseau qui passe à proximité du château, au pied d'un grand saule ».

Quelques années plus tard, étant revenu en France, le confident se mit en quête du trésor dans la plaine de Luc, mais trop de temps s'était écoulé : la plaine était devenue très marécageuse et boisée d'une multitude de saules, les recherches furent vaines.

Et comme son maître, à l'heure de la mort, le fidèle serviteur transmit le secret aux membres de la Confrérie de Saint-Mathias de l'église Saint-Pierre-de-Moissac.

Le secret est, en 1962, la propriété de la famille Baret, maraîchers à Moissac.

À Bois-Charmant (Charente-Maritime), un autre trésor abandonné par un ci-devant gîte au pied d'un arbre plus accommodant que le saule de Luc, puisque cet arbre se reconnaît « à ce qu'il est toujours vert » ! Sans doute s'agit-il d'un pin ou d'un sapin.

À Bois-Charruau, non loin de La Romagne (Maine-et-Loire) un trésor de 1789 peut être trouvé grâce à ces indications… à vrai dire sibyllines ;

Cent pas en avant.

Cent pas en arrière,

Une barrique d'or et une barrique d'argent

Deux épées en croix marquent l'emplacement.

Toujours issus de la même époque, on peut noter : des jarres d'or enterrées dans le château de Bourdeilles (Dordogne) ; 1 500 000 livres d'or « dans l'hôtel du marquis de Chambray, rue du Regard à Paris » ; le trésor des seigneurs de Beaulon dans leur château en Allier, mais quiconque fouillera le sol sera piqué par les cinq vipères rouges qui défendent la cachette ; le trésor de l'abbaye de Jumièges auprès de l'if du cloître ; deux milliards enterrés dans le Louvre par Louis XVI en 1789 ; l'émeraude grosse comme un coeur humain du château de Malicorne (Sarthe) ; une pleine peau de vache des pièces d'or des châtelains de Mirandol (Lot) dans leur château hanté.

Et puis il y a les trésors de souterrains : or et cloches de bronze dans ceux de l'abbaye de Saint-Acheul (Pas-de-Calais), reliquaires, joyaux, cassettes de louis d'or dans ceux de presque tous les châteaux en ruines.

Les moines de l'abbaye de Faize (Gironde) partirent à la Révolution avec leurs reliques et leur trésor, en passant par un souterrain débouchant à Lussac. Mais quand ils arrivèrent au jour, ils avaient les mains vides et le souterrain se remplissait d'eau.

Depuis il est toujours demeuré inondé.

C'est dans un souterrain – le fait est prouvé – que dort le très historique trésor du Mans, qui a ses lettres de créance et fut authentifié par de nombreux chroniqueurs dont l'érudit André Bouton, archéologue de la cité et historien éminent.

Le 3 vendémiaire de l'an 1er de la République française, Une, Indivisible et Première (24 septembre 1792), le riche, l'opulent couvent des Ursulines du Mans vivait dans les transes de la Terreur. Après trois années de sursis, les religieuses étaient menacées d'expulsion, et – du moins le croyaient-elles – des pires représailles républicaines.

En vérité, il n'était question que de transformer le couvent en prison, dont il y avait pénurie dans toute la France, et de convertir dans les Hôtels des Monnaies, en pièces de trente et de quinze sols, l'argenterie ecclésiastique dont la Convention avait le plus grand besoin.

Bien entendu, les religieuses et leur supérieure, dame Louise Desportes, mirent tout en oeuvre pour sauver les biens de la communauté. C'est ainsi que fut créé le trésor des Ursulines du Mans.

Des prêtres de Saint-Julien venus à la petite nuit avaient averti dame Louise Desportes que la visite des officiers municipaux, E. Chevereau, L.

Franchet et Toussaint Gargant se ferait le lendemain matin à neuf heures.

Aussi, avant même le point du jour, la supérieure prit-elle ses précautions : sur la grande table du réfectoire, cinq coffres de bois étaient béants et quelques religieuses de confiance s'affairaient à y déposer les principales richesses du couvent.

Approximativement la nomenclature du trésor était la suivante :

— ciboires, calices, coupes, burettes, couverts d'argent ;

— une custode, des chandeliers d'argent, un crucifix en or ;

— deux bénitiers, deux encensoirs, des reliquaires ;

— des documents et des parchemins ;

— des rouleaux de pièces d'or et d'écus de six livres.

Et dit-on aussi : trois petites cloches de la chapelle, l'une en vermeil, les autres respectivement en argent et en acier.

Les coffres étaient tout juste remplis quand la soeur tourière vint annoncer « un homme à figure horrible… qu'un municipal enfin » demandait à pénétrer dans le couvent.

— Faites-le entrer, dit Louise Desportes.

La soeur tourière jeta un regard désespéré vers les coffres à richesses, mais la supérieure réitéra son ordre.

Le municipal, coiffé d'un ample chapeau à cornes et à panache, un long sabre pendant à sa ceinture, portait en outre un grand sac, « dont la vue fit pâlir les religieuses » [2].

Les Ursulines se retirèrent alors, et la supérieure, demeurée seule avec l'homme, l'interpella familièrement :

— Jean, dit-elle, j'ai besoin de vous et il me faut compter sur votre discrétion absolue.

Le présumé « municipal », un maçon du nom de Dorizon, s'inclina avec respect.

— Point de serment avec moi, Madame, répliqua-t-il ! Vous avez rendu de tels services à ma famille que je vous serai dévoué jusqu'à la mort.

— Fort bien ! En ce cas mettons-nous immédiatement au travail. Il faut transporter ces richesses dans un souterrain, les murer soigneusement et vite. Prenez un coffre et suivez-moi.

Elle alluma une bougie, ferma les volets du réfectoire et souleva une trappe dans le dallage. Puis, suivie du maçon, elle s'engagea dans un escalier menant au Clos de Gazonfière selon une version, au clos voisin des Ursulines selon une autre chronique.

Le maçon et la religieuse marchèrent longtemps ; mais peut-être s'agissait-il d'une manoeuvre pour dérouter Jean Dorizon.

Enfin l'abbesse s'arrêta.

— C'est ici, dit-elle, qu'il faut creuser. J'ai compté les pas et relevé l'emplacement.

Le maçon fit ainsi cinq voyages pour transporter les coffres et à l'aide du pic, à la faible clarté d'une bougie, attaqua vigoureusement le côté droit de la voûte.

Il pratiqua une grande excavation, enfouit les coffres et reboucha la muraille en scellant les pierres de façon si adroite que toute trace de travail devint à peu près invisible.

Quand ce fut fait, l'abbesse marqua l'emplacement du trésor avec une croix et fit faire au maçon un grand circuit avant de regagner la sortie.

Ils approchaient de la trappe quand un grand tumulte éclata au-dessus d'eux, et les cris des religieuses les avertirent que les municipaux – les vrais ! – venaient d'investir le couvent.

Dans sa hâte à remonter, et dans son trouble, l'abbesse laissa tomber la bougie qui s'éteignit, et il leur fallut grimper l'escalier dans l'obscurité.

Voilà à peu près tout ce que l'on sait de relativement historique sur le trésor du Mans, et qui fut rapporté par les chroniqueurs.

Le couvent fut démoli au XIXe siècle et remplacé par les jardins de Tascher. Il n'y eut plus d'église, de salles, de souterrain, tout changea d'aspect.

Jean Dorizon vécut longtemps, mais sa discrétion fut absolue et il ne révéla rien de l'aventure.

L'abbesse se retira à Vire, en Normandie, et quand le comte Tascher, parent de Joséphine de Beauharnais et chercheur de trésors la retrouva, Louise Desportes était devenue sourde, aveugle et si affaiblie par l'âge qu'on ne put tirer d'elle que peu de renseignements utiles.

Elle assura néanmoins que la bougie avait été perdue très près de la cachette. Donc, comme on sait que l'abbesse était alors non loin de la sortie du souterrain, on peut en déduire que le trésor fut caché à faible distance du réfectoire.

Quant aux longues marches dans la galerie, elles furent effectuées dans le dessein de brouiller les pistes, à moins que, et c'est ce que nous croyons, elles furent inventées de toutes pièces. En effet, il est incroyable que Louise Desportes ait voulu abuser un maçon manifestement familier des lieux, et

qui devait beaucoup mieux qu'elle-même connaître les coins et les recoins du couvent.

Bien plus, cette histoire de « longs » souterrains donne à croire que le trajet fut au contraire très court, dans un tunnel de petite longueur.

M. de Tascher entreprit des fouilles importantes et onéreuses, essaya vainement le pouvoir équivoque des rhabdomanciens et dépensa 100 000 écus en 1882 pour dénicher le trésor évalué à 4 ou 5 millions-or.

Détail notable : la bougie fut retrouvée au cours de fouilles municipales.

Le secret de la cachette n'était cependant pas perdu, et l'on certifie qu'une personnalité du Mans au siècle dernier savait très exactement où gisaient les cinq coffres. De nos jours, une descendante de cette personne serait l'héritière des plans révélateurs. Dans ces conditions on se demande pourquoi le trésor ne fut pas récupéré !

Peut-être parce que durant une époque, le propriétaire du terrain – l'État ? Le sieur Gargant ? – n'offraient pas les garanties suffisantes pour qu'en cas de trouvaille le dépôt revint à coup sûr à l'autorité religieuse.

Peut-être parce que maintenant la cachette est inaccessible ?

Ou parce que le trésor a été volé ?

On raconte que vers 1875 un étranger loua une maison de la rue Champgarreau (Albert Maignan), fit des fouilles dans sa cave et disparut en grand mystère. Ce chercheur trouva-t-il les coffres ? C'est assez peu probable.

Le Club des Chercheurs de Trésors, et particulièrement MM. Lejeune et Boudet du Mans, ont minutieusement étudié la tradition en la confrontant avec l'état actuel des lieux.

Il semble que le trésor ait été enfoui dans l'ancien passage souterrain reliant le couvent au Grand Enclos quasi attenant, passage que l'on appelait voûte des Arènes ou voûtes des Ursules.

Il mesurait 4 m 52 de largeur, environ 30 mètres de longueur, 3 m 50 de hauteur voûtée, était pavé et permettait le passage des plus gros charrois. Une forte grille le fermait.

Ce passage ou tunnel se situe de nos jours sous la place de l'Étoile entre la rue des Arènes et la rue des Ursulines, et doit exister encore, partiellement bouché, puisqu'il fut découvert en 1906 lors de la pose des conduites d'eau. On retrouve sa trace dans la cave de la Banque de France et sous les rues Albert Maignan, Gougeard et des Ursulines.

Le trésor est là… peut-être dans une galerie effondrée, peut-être dans une cave des maisons bordant la place de l'Étoile.

Ces trésors de la Révolution existent par milliers dans la terre de France, et il n'est guère de châteaux, d'abbayes ou de vieilles demeures qui n'aient leur tradition ou leurs parchemins faisant état de richesses enfouies.

Le trésor de Louis XVI est un des plus célèbres – encore que problématique – et on le situe en maints endroits et même hors de France.

On parle de deux milliards que le roi aurait enterrés dans le Louvre, mais le trésor du *Télémaque* est davantage accrédité.

Le brick *Télémaque*, camouflé en navire marchand, coula par accident le 3 janvier 1790 en aval de Quilleboeuf (Eure) ; long de 26 mètres, jaugeant 130 tonneaux, il était commandé par le capitaine Adrien Quemin (ou Cumming) et allait de Rouen à Londres par la Seine, avec un fret de goudron et de bois de construction.

Il se mit à l'ancre à Quilleboeuf pour laisser passer la marée, mais la nuit, brisant ses amarres il alla couler à la pointe de la ville, devant le phare.

Le *Télémaque* était escorté par une goélette, qui, arraisonnée par les révolutionnaires, livra l'argenterie de la famille royale.

Dans le brick, on dit qu'étaient cachés le trésor personnel de Louis XVI et les diamants de Marie-Antoinette.

Le détail des richesses serait le suivant :

— deux millions et demi de livres en or, appartenant au roi ;

— le collier de diamants de Marie-Antoinette : un million et demi de livres ;

— orfèvrerie ;

— objets en argent et objets du culte de l'abbaye de Jumièges et de Saint-Martin-de-Boscheville ;

— cinq cent mille francs en louis d'or ;

— les fortunes de cinq abbés et de trente émigrés « de haute distinction ».

Le confesseur de Louis XVI et un moine de l'abbaye de Jumièges auraient confirmé l'existence de la plupart de ces trésors.

L'épave du *Télémaque* a été repérée dans la vase à dix-sept mètres de fond ; entre 1830 et 1850 on le releva, mais des filins se rompirent et elle redescendit au fond de l'eau.

Des recherches entreprises en 1939 n'amenèrent que la trouvaille, d'ailleurs controversée, de cinq flambeaux en cuivre, et de boucles

d’escarpins. De plus il n’y a aucune certitude qu’il s’agissait bien de l’épave du *Télémaque*.

L’authenticité du trésor est cependant attestée par de nombreux rapports et par les confidences recueillies, de la bouche d’un descendant du valet de chambre de Louis XVI.

Selon d’autres documents – douteux –, une partie des bijoux de la Couronne a été enterrée sur les côtes de la Nouvelle-Écosse, dans l’île au Chêne (Oak Island), en 1795.

Depuis 1800, le trésor fut maintes fois recherché, toujours en vain ; en 1909, Franklin Roosevelt, chercheur décidément malheureux, prit part à une expédition qui essuya un échec total.

À Verdun, dans la terre sacrée, pilonnée de fer, abreuvée de sang et confidente muette des derniers murmures des petits gars de 1914-1918, sont enfouis selon une tradition les trésors des « Vierges de Verdun ».

C’était en 1794, douze jeunes filles de la ville, coupables d’avoir (paraît-il) offert une corbeille de dragées au duc de Brunswick, furent guillotinées par les républicains.

Lamartine a écrit sur ce thème :

Amenées à Paris et traduites au Tribunal, leur âge, leur beauté et l’ancienneté de l’injure, les triomphes vengeurs de la République ne furent pas comptés pour excuse.

Elles furent envoyées à la mort pour les crimes de leurs pères (qui avait émigré). La plus âgée avait 18 ans. Elles étaient toutes vêtues de robes blanches. La charrette qui les portait ressemblait à une corbeille de lis dont les têtes flottent au mouvement des bras.

Bref, onze jeunes filles ou jeunes femmes eurent la tête tranchée et parmi les victimes figuraient : les soeurs Watrin, Anne, 25 ans, Henriette, 23 ans et Hélène, 22 ans, filles de l’ancien président du bailliage de Verdun et nièces de la jolie baronne de la Lance qui fut elle aussi exécutée ; il y avait également les soeurs Henry, Suzanne, 26 ans et Gabrielle, 25 ans.

On dit qu’Anne Watrin, avant d’être arrêtée, avait enterré les dix mille livres de sa dot, sans doute dans les écuries de sa demeure.

Suzanne et Gabrielle Henry auraient de leur côté caché un trésor de cinq cent mille écus dans leur jardin et il y serait encore.

Enfin, il y a les innombrables trésors de Vendée !

L’historien local Jean Lagniau, de Beaurepaire, mieux que quiconque en connaît les mille secrets et les anecdotes dramatiques.

Authentique chouan – au sens noble du mot – patriote fier du blason vendéen aux deux coeurs entrelacés sous la couronne et la croix chrétienne, M. Lagniau aime conter le soir à la veillée les belles histoires de trésors du Bocage et du Marais.

Sous la cendre, les châtaignes craquellent et éclatent, le cidre et le vin doux rafraîchissent au bon endroit et, dans cette atmosphère quiète, les guérillas de l'ancien temps resurgissent plus vivantes et cruelles.

« Tous ceux qui possédaient quelque bien le mirent hors d'atteinte des Bleus, en le cachant souvent sous les pierres du foyer, sous le seuil des portes, au pied des arbres, car les maisons étant généralement incendiées, il n'était pas prudent d'utiliser les cachettes de planchers ou de charpentes.

« Les républicains tuèrent 300 000 personnes ; des familles entières, père, mère, enfants, furent massacrées, si bien que parfois nul membre ne demeura vivant pour aller reprendre le trésor.

« À Soullans, dans le Marais, la famille Pivoin s'enfuit à l'étranger, à l'exception de Paul le père qui demeura dans sa maison du bourg pour essayer de sauvegarder sa fortune.

« Sa qualité de bourgeois aisé le fit vite regarder comme suspect et le Comité révolutionnaire vint lui rendre visite.

« – Tu es riche, dit un sans-culotte, et nous sommes pauvres. Nous devrions te tuer, pourtant on te laissera la vie sauve si tu nous dis où est ton argent.

« – Ma famille a tout emporté dans sa fuite, répondit le chouan.

« – Quand on fuit, c'est qu'on a mauvaise conscience… »

« Les révolutionnaires fouillèrent en vain chaque pièce de la maison, et furieux ils passèrent aux grands moyens.

« Paul Pivoin fut ligoté, déchaussé, et on lui mit les pieds nus sur les charbons ardents garnissant l'âtre de l'imposante cheminée qui existe encore. Aussi têtu que ses tortionnaires étaient acharnés, il ne desserra pas les dents ; alors, jugeant qu'on ne pouvait laisser derrière soi un témoin avec les pieds brûlés, un sans-culotte lui fit sauter la cervelle d'une balle de pistolet.

« Le trésor ne fut jamais trouvé ; certains prétendent qu'il était caché sous les pierres de la cheminée qui vit la torture de Pivoin, et qu'il y est encore. »

M. Lagniau fait état d'une autre tradition du bourg de Fontaines près de Fontenay-le-Comte.

« À la gentilhommière du Logis, les propriétaires en 1793 cachèrent leurs pièces d'or et d'argent près de la vieille fuie.

« La gentilhommière fut incendiée par les Colonnes infernales et le trésor jamais trouvé. »

Oui, vous avez bien compris : les « Colonnes infernales » pour les anciens chouans et les vieux Vendéens de nos temps sont les révolutionnaires !

Nous laissons aux récits de notre informateur tout leur sel de terroir et de parti pris sympathique et inoffensif !

« Quiconque veut retrouver la porte en or massif ciselé, du tabernacle de l'église des Épesses doit la chercher dans le sol de l'église ou de la crypte.

« À moins qu'elle ait été volée par le notaire du bourg qui durant la guerre de Vendée réalisa une fortune énorme. »

Le magnifique et lourd Christ en or massif du châtelain Girard de Beaurepaire est toujours caché dans le souterrain reliant le château à l'église de la paroisse.

« Les descendants d'une domestique du château de la Boucherie près des Landes-Génusson racontent, pour l'avoir appris de leurs anciens, que cette domestique nommée Testaud travailla avec ses maîtres à cacher leur trésor en 1793.

« Bourses et coffrets pleins d'or et d'argent, coupes précieuses, argenterie de table, etc., tout fut soigneusement enfermé dans une grande barrique bardée de fer que l'on transporta nuitamment et avec mille précautions dans un endroit aujourd'hui inconnu, entre le château de la Boucherie et le moulin des Landes.

« Et la barrique pleine d'or et d'argent ne fut jamais découverte.

« Dans la nuit qui suivit la prise d'armes à la Gaubretière, le 10 mars 1793, les Vendéens se concentrèrent pour préparer l'assaut du gros bourg des Herbiers.

« Dans la nuit du 10 au 11, messire Pierre Prosper de Boisy, chevalier, marquis de Landebaudière, pressentant que la bataille serait meurtrière, mit dans un gros coffre tout bardé de fer, ses valeurs en or, argent, argenterie, bijoux, puis aidé de son domestique et régisseur Saint-Paul il chargea le coffre sur une charrette et alla le cacher dans une de ses métairies.

« Au début de janvier 1794, le marquis et son serviteur furent fusillés par les Infernaux sur la place de Noirmoutier. »

Le trésor est toujours intact ; le château de Landebaudière et ses métairies ont été vendus mais l'acte prévoit qu'en cas de découverte, la propriété du trésor revienne aux héritiers du seigneur de Boisy.

Charette, appelé par Lenôtre « le Roi de la Vendée » et qui durant la guerre commanda les armées royales dans le secteur de Nantes aux Sables d'Olonne, disposa d'un fort trésor de guerre alimenté en partie par les Anglais.

Charette, en 1794, chercha refuge dans les forêts de la Chaize et de Gralas ; dans une clairière de cette dernière, coupée par un ruisseau et appelée encore « Le Refuge » s'élevait alors une véritable ville.

« Des branches appuyées sur des troncs d'arbres et supportées par de forts piquets formaient la charpente de chaque habitation ; d'autres branches entrelacées et tapissées de mottes de gazon servaient de murs.

« Ces cabanes alignées sur plusieurs rangs présentaient l'aspect de rues d'herbe courte et drue…

« Deux puits alimentaient la petite ville en eau potable, deux puits maçonnés qui existent encore aujourd'hui, emplis de boue, et qui joueront un rôle de premier plan dans l'histoire des trésors de Charette. »

En juillet 1795, le général Hoche, peu désireux de se frotter aux chefs vendéens qui jusque-là lui avaient infligé de sanglants revers, écrit au général Delage : « Charette a six mille louis en or, promettez-les à quiconque l'amènera mort ou vif… »

Avec une grande dignité, Travot et Delage répondent : « Nous prendrons Charette, mais si nous trouvons ses louis d'or, nous les partagerons de concert si vous le voulez bien, entre les hôpitaux d'Angers, de Nantes et des Sables. L'or anglais paiera les drogues pour guérir les blessures de nos soldats !»

Trois mois après, grand branle-bas dans la forêt de Gralas : les Bleus attaquent puissamment et les Blancs submergés se replient en désordre. Charette donne l'ordre de hisser sur des chevaux des sacs liés deux à deux et remplis de vivres, de munitions, de documents ; mais les bagages comportent aussi deux grandes malles de diligence, solides, bardées de ferrures : elles contiennent le trésor de Charette, et l'officier trésorier de l'armée demande des instructions à leur sujet.

— L'or ne pourrit pas, répond Charette !

Et une malle est jetée depuis un puits, l'autre étant emmenée à dos de cheval.

Malgré l’héroïsme des Vendéens et des mercenaires allemands, Charette fait battre en retraite et se déleste au maximum ; aussi en passant à l’Andrière près de Saint-Denis-la-Chevasse, la dernière malle d’or est à son tour jetée dans le puits du village.

— Nous reviendrons chercher notre trésor, dit le chef à quelques confidents.

Mais nul d’entre eux n’échappa à la tuerie et le trésor serait demeuré dans l’eau si un mari bafoué par Charette ne s’en était emparé… du moins à ce que l’on prétend !

Mais il se peut fort bien que les malles d’or du chef vendéen soient encore au fond des puits du Refuge et de l’Andrière, car en fait s’il est historique que les trésors y furent jetés, il n’y a aucune preuve qu’ils en aient été retirés.

Nombre de trésors furent trouvés :

« Le trésor de M. Jousbert du Landreau échappa aux Colonnes infernales et fut récupéré ; il est caché dans le fond de la cheminée de la ferme de la Méancière près du mont des Alouettes, derrière une plaque de fonte.

« Toujours dans cette région du Haut-Bocage, vers 1900, un fermier du village de la Seigneurerie, le père Rondeau, travaillant dans un de ses champs en bordure de la route de la Gaubretière à Bazoches en Paillers, vit s’arrêter une belle voiture de maître d’où descendirent deux messieurs habillés avec recherche.

« Les inconnus demandèrent où se trouvait le champ de la Croix et si la croix qui s’y trouvait n’avait pas été déplacée.

« M. Rondeau les mena au lieu dit et leur montra ce qui restait de l’ancienne croix en granit, aux bras très courts, reposant sur un gros fût de maçonnerie, comme on en voit aux croisées des chemins.

« Les inconnus remercièrent et repartirent, mais quelques jours plus tard, en retournant au champ de la Croix, M. Rondeau fut surpris de voir que le socle avait été démoli, laissant apparaître une cachette maçonnée, vide de son contenu. »

L’antique trésor avait été repris une nuit, sans doute par des descendants du propriétaire émigré.

À Nieul-le-Dolent subsistent les vestiges du château du chevalier Joseph Robert, seigneur de Chaon la Moricière, Vildor et autres lieux.

En 1660, le chevalier se battit en duel avec son voisin le seigneur de la Burcerie, et de si furieuse façon qu’ils s’entre-tuèrent.

On ne trouva jamais les trésors de messire de Chaon et la tradition assure que le puits de la ferme de Vildor recèle « un jeu de quille en or » que le puissant seigneur avait fait fondre.

En 1950, le fermier descendit dans ce puits, sous le prétexte de le nettoyer, mais surtout par curiosité.

« Il vit à 2 m 70 du sol, dans la paroi, d'énormes madriers de chêne entre lesquels il enfonça un aiguillon sans trouver ni fond ni résistance.

« Le jeu de quilles en or est peut-être caché là, ou bien sous les dalles de l'étang ou dans le souterrain aujourd'hui bouché qui se trouve près des bâtiments. »

Quoi qu'il en soit, on raconte qu'un des prédécesseurs de ce fermier ayant trouvé dans la terre une « barre de fer » de fort vilain aspect la porta chez le forgeron de Nieul pour en faire une courte charrue.

Quelle fut la surprise de l'artisan quand en la martelant, il s'aperçut que la fameuse barre de fer… était en or !

On dit aussi que des vagabonds, qui couchèrent dans la grange de Vildor trouvèrent des plaques de métal dont ils se servirent pour ferrer leurs sabots.

Et ces plaques étaient en or !

La chronique fait état de la même naïveté avec une autre histoire du trésor de Charette, qui, poursuivi par les Bleus avant le désastre de la forêt de Gralas, avait fait placer de grandes richesses dans un fort sac suspendu à deux perches entrecroisées reposant sur les bâts de quatre chevaux.

Dans ce sac, il y avait non seulement des pièces de monnaie, mais aussi des bijoux dont plusieurs colliers faits de plaques d'or.

En passant près d'une mare, Charette talonné de près coupa les courroies et le sac tomba dans l'eau.

Un valet de ferme au service de la famille Lindreau trouva les plaques d'or des colliers et s'en servit pour ferrer ses sabots !

Son maître plus matois reconnut l'or et eut le front d'échanger les plaques contre de bonnes ferrures en fer forgé, marché qu'accepta le domestique.

Ayant appris où les plaques avaient été trouvées, Lindreau vola le trésor de Charette.

Il mourut peu après, et l'on raconte que les veilleurs de la nuit funèbre virent sortir de la chambre du fermier un immense oiseau noir.

Le corps de Lindreau avait disparu, et l'on mit des bûches dans son cercueil pour camoufler cette diablerie !

On dit… on dit… évidemment bien des légendes ou des histoires falsifiées, mais n’est-ce pas normal, que la Vendée, et plus précisément Soulans, Beaurepaire, les Épesses, Nieul-le-Dolent et Vildor au nom prédestiné, suggèrent des coffres à louis d’or, parfois piquetés du sang bleu des aristocrates, que des siècles républicains ont transmué en rouille pourprée ?

9

LES TRÉSORS DU CULTE

En France, il semble que les trésors du culte soient directement issus de la révolution de 1789, comme en découlèrent les trésors de Vendée et ceux des aristocrates guillotinés ou contraints à un voyage sans retour.

En Amérique du Sud, la révolution de la « Independencia » fut également une bonne pourvoyeuse de richesses enterrées, et il n'est pas rare de retrouver des ciboires, des crucifix, des statues sacrées dans les nomenclatures de trésors.

À ces causes majeures s'ajoutent des cas d'espèce : persécutions réciproques des partis religieux, trésors des Cathares, des Jésuites et même des Templiers !

Fait extraordinaire à signaler, on ne connaît guère de trésors culte en catholique Espagne, qui ayant bénéficié – très parfaitement soutenable – de l'Inquisition, a échappé jusqu'en 1936 aux catastrophiques guerres de religion et aux fureurs des libérations populaires.

À vrai dire, les grands trésors tels ceux des Cathares, des Jésuites et des Templiers n'ont pas une existence prouvée, et on pourrait juger étonnant que nul survivant d'une grande collectivité ne soit demeuré pour divulguer le lieu des caches !

Quoi qu'il en soit, pour beaucoup d'historiens, les Cathares possédaient de grandes richesses qu'ils réussirent à soustraire à la convoitise de leurs ennemis.

En 1243, le sénéchal de Carcassonne assiégea les derniers Albigeois – ou Cathares – dans le château de Montségur, situé dans l'Ariège au sud de Lavelanet, sur un roc escarpé de 1207 mètres.

En 1244, les catholiques réussissant une téméraire escalade purent investir une aile de la forteresse. Se jugeant perdus, des Cathares fanatiques, après avoir reçu le sacrement du Consolament, se jetèrent dans les flammes d'un grand bûcher qu'ils avaient allumé ; d'autres en grand nombre furent brûlés vifs par les assaillants.

Les Cathares albigeois passaient pour posséder de grandes richesses dont ils faisaient fi, et qui selon une relation historique, auraient été évacuées avant la capitulation de la forteresse.

D'après Armand Roger de Mirepoix qui vécut ces heures tragiques, le trésor serait demeuré dans le château jusqu'en février 1244, puis par une nuit sombre, trois hérétiques du nom d'Amiel, Aicart et Hugo furent descendus par de longues cordes au bas de l'escarpement avec mission de transporter en lieu sûr les richesses de la secte.

Mais n'ayant pu traverser les lignes des assiégeants, les trois hommes auraient enterré le dépôt dans les forêts de Serrelongue ou dans la grotte de Lombrive près d'Ornolac, au-dessus des bains d'Ussat.

C'est dans cette grotte aux multiples ramifications, longues de plusieurs kilomètres, que les Cathares avaient installé leur église secrète. Des centaines d'entre eux y furent emmurés avec leur évêque et s'y laissèrent mourir de faim plutôt que d'abjurer.

D'autres traditions cependant ont cours dans la région : les trésors auraient été jetés au fond d'un puits naturel dans le château de Montségur, puits qui fut ensuite comblé, ou bien ils auraient été cachés dans les vastes souterrains de la forteresse.

M. Napoléon Peyrat, historien peut-être trop crédule, se fiant à des récits de bergers, a écrit que les flancs de la montagne renfermaient une cité souterraine sillonnée par de longues galeries. Un escalier en spirale descendrait du château au village, et même jusqu'à la rivière Hers, ce qui est invraisemblable.

En bas de l'escalier existeraient des hypogées et des grottes spacieuses où serait conservé le Saint-Graal !

Un chercheur de trésor, M. Arnaud de Bordeaux, effectua des fouilles à une trentaine de mètres sous le château dans l'espoir de rencontrer le miraculeux escalier ou une galerie de la cité souterraine, mais il dut abandonner ce travail gigantesque qui s'avéra inutile.

Il semble cependant probable que le trésor des Cathares soit caché quelque part autour de Montségur, ou encore à Rennes-le-Château (Aude).

Issu d'autres guerres de religions et tout aussi historique est le trésor de Crain, où déjà la légende a brodé un feston merveilleux avec protection occulte déterminée par un louable souci de sauvegarde contre des entreprises impies.

Une dame blanche veille sur le trésor, mais, pense-t-on, elle favoriserait des recherches inspirées par un mobile louable !

L'histoire remonte à la nuit tragique du 27 septembre 1567, quand les huguenots s'emparèrent d'Auxerre, tuant les catholiques et saccageant les églises dans leur fureur démentielle.

Bien entendu, le brigandage se mêla à l'action militaire, au sectarisme religieux, et parmi les plus acharnés au pillage, Jacques de Loron, seigneur de la Maison-Blanche de Crain se fit remarquer.

Dans son *Histoire de la prise d'Auxerre*, M. l'abbé Leboeuf donne une relation du sac de la ville et le détail des reliquaires, vases et ornements figurant à l'inventaire de la cathédrale.

« Au Grand Trésor : une croix, un joyau, une chapelle en miniature renfermant une parcelle de la mâchoire de saint Laurent, un reliquaire représentant Marie et Salomé, un crucifix avec du bois de la vraie Croix, un autre reliquaire… tous ces objets d'un prix inestimable, en argent doré ; des statues de saint Pierre et de saint Jean l'évangéliste, recouvertes d'argent doré.

« Au Petit Trésor : les clefs de saint Amâtre évêque, de saint Just enfant (?), enchâssées en argent doré ; des boîtes, des reliquaires, des services de table, des croix, chandeliers, encensoirs, calices, chasubles, dalmatiques, chapes, etc. »

Tout cela fut brisé, volé ou jeté à la rue avec des escarboucles, des grenats, des saphirs, des améthystes et autres pierres précieuses provenant des dons faits par tous les évêques qui s'étaient succédé jusque-là sur le siège épiscopal d'Auxerre, ou par des princes de passage ou par les rois de France.

Les cloches furent fondues, les sépulcres ouverts pour en voler le cuivre ; les plombs des colonnes, les bronzes des chandeliers et des bénitiers furent convertis en balles et en canons.

Les chroniques attestent que le sire Loron de Crain chargea « sur onze ou dix charrettes » aussitôt dirigées vers son repaire de la Maison-Blanche, un butin principalement prélevé dans l'abbaye de Saint-Germain.

Nous sommes renseignés de façon précise sur ce qui devait constituer le trésor de Crain par le témoignage de Claudine Ravier, servante au château, qui, le 15 décembre 1610, fit une déposition officielle par-devant Jean Lasne, lieutenant au bailliage particulier de Donziois.

Le sire de Loron, en 1567, habitait le château de Crain avec sa femme, ses trois enfants, deux garçons, une fille, et une domesticité assez nombreuse, dont faisait partie Claudine Ravier alors âgée de onze ans.

Claudine vit donc arriver à la Maison-Blanche, escortée par une centaine de soldats, les « onze ou dix » charrettes pleines d'objets précieux, de croix, de ciboires, de chandeliers et la châsse en or de saint Germain.

Les objets en métal précieux furent déchargés et triés sans doute par ordre d'importance et il est probable qu'une partie fut distribuée aux « bandits de grand chemin et aux pieds nus des environs » qui avaient aidé à la razzia.

Le sire de Loron se réserva évidemment les meilleurs lots de la châsse en or qu'il voulut faire briser et fondre par un orfèvre d'Auxerre. Mais la tâche s'avérant difficile, le châtelain décida de l'enfouir dans le jardin, selon Claudine Ravier, dans les souterrains selon d'autres sources.

La jeune servante assure que ce fut dans le jardin et qu'à cet effet on requit l'aide d'un maître maçon de Clamecy, nommé Denis, qui se chargea du travail de terrassement moyennant vingt écus.

Il faisait nuit quand le « crot » (fosse) fut jugé suffisamment profond. Claudine tenait un flambeau à la main pour éclairer le travail ; le sire de Loron, sa femme et Denis portaient la châsse dans l'intention de la déposer dans le crot.

C'est alors que la servante eut une vision qu'elle fut sans doute seule à enregistrer : une dame blanche apparut magiquement et essaya de toutes ses forces d'empêcher l'ensevelissement du coffre sacré.

Il fallut tous les efforts des trois impies pour qu'ils mènent à bien leur besogne et quand Denis voulut combler le crot, la dame blanche se mit à rejeter la terre avec frénésie.

La fillette épouvantée, sidérée, contemplait la scène ; finalement l'apparition vaincue s'enfuit en jetant un grand cri de désespérance.

La fosse étant comblée et la châsse bien enterrée, les acteurs du drame retournèrent au château et se mirent à table pour dîner. Le maçon se trouva assis près d'un arquebusier de ses relations, qui le repas terminé, l'accompagna sur le chemin du retour jusqu'à deux cents pas de la Maison-Blanche.

On entendit alors un coup de feu, et Claudine mal remise de ses émotions s'écria inconsidérément :

— Hélas ! Voilà les papistes !

— Tais-toi, répliqua Loron avec brutalité, sinon il t’en arrivera autant qu’à celui qui vient de tomber !

Le lendemain, on retrouva le cadavre détroussé du maçon et Claudine eut confirmation du crime qu’elle avait pressenti : Loron inquiet avait supprimé ce témoin de ses agissements, et Claudine, peu sûre à ses yeux, ne dut la vie qu’aux supplications de sa maîtresse.

Mais soit férocité naturelle, soit à titre d’avertissement pour une éventuelle délation, le vilain sire tira la langue de la fillette et la taillada à coups de couteau.

De longtemps, Claudine ne put parler, ni manger d’aliments solides, mais les blessures guérirent cependant et la jeune servante fut finalement toute heureuse de regagner la maison de son père Jules Ravier à Arcy-sur-Cure, où elle habita jusqu’à son mariage.

Six ans plus tard Loron fut pendu par les catholiques, après avoir, dit-on, déterré et enfoui la châsse et quelques trésors dans les souterrains du château.

Claudine voulait, pour décharger sa conscience de sa complicité involontaire, conter aux deux fils de Loron la scène dont elle avait été témoin en 1567, mais les descendants mâles du sire étant morts prématurément, c’est au sieur de Domecy qui avait épousé la fille qu’elle fit ses premières déclarations.

Elle les renouvela à son mari, le sieur Claude Villain, pionnier, domicilié à Saint-Martin-du-Pré-lès-Donzy dans le Nivernais, qui la décida à en informer la justice.

Toutefois, elle ne put se rappeler l’endroit exact du jardin où avait été enterrée la châsse, ce qui est tout à fait normal, étant donné son état d’esprit lors de l’action, et le manque de points de repère sur un terrain bouleversé au cours des quarante-trois années écoulées depuis l’enfouissement.

Il est cependant probable que la châsse en or de saint Germain est encore enterrée à la Maison-Blanche et, l’imagination aidant, les habitants de Crain assurent que d’autres trésors sont emmurés ou cachés dans les souterrains. Il est aussi question d’une poule et de douze poussins en or massif qui gîteraient dans les parois du puits du château.

La légende, une fois de plus n’a pas tardé à renchérir sur la vérité historique ou paraissant l’être !

Vers 1900, une descendante du sire de Loron : Henriette, Marie, Cécile Rabé, pour racheter le sacrilège de son aïeul, fit opérer des fouilles qui ne

donnèrent aucun résultat.

Des radiesthésistes et des voyants localisèrent maintes fois le gisement de la châsse et des autres trésors, mais de vaines recherches démontrèrent le mal-fondé de leurs prétentions.

Henriette Rabé mourut en 1940, léguant son château de la Maison-Blanche à l'Hospice de Coulanges.

En 1957, une radiesthésiste et voyante, Mme Ozanne de Paris, acheta la vieille demeure après avoir fait un rêve prémonitoire curieux.

Mme Ozanne conte l'aventure en ces termes :

« Dans la nuit du 6 avril 1957, étant déprimée je demandai un rêve consolant à Notre Dame de Syracuse pour qui j'ai une particulière dévotion.

« Comme un film, une série d'images se déroula dans mon songe et je partis dans l'Yonne en quête de vérification.

« Je rencontrai à Crain une femme qui étendait du linge, ce qui correspondait à la première image de mon rêve ; cette femme m'apprit que le château de la Maison-Blanche était à vendre, et qu'il y avait un trésor caché dans les murs ou le jardin… bref, tout concordait avec ce que je venais chercher.

« J'ai vendu tous mes biens, réalisé tout mon avoir et maintenant le château m'appartient !

« Je voudrais trouver la châsse pour la rendre à l'église et je crois savoir où elle se trouve : pas loin d'une fenêtre de la façade. Au pendule j'ai détecté l'endroit et j'espère que la dame blanche voudra bien me venir en aide.

« Mais les temps ne sont peut-être pas venus ; quand l'heure sonnera, la dame me fera signe et un rosier fleurira sur l'emplacement du trésor. »

Anxieusement, Mme Ozanne attend le miracle et guette à chaque printemps la floraison de son parc…

***

Les Chartreux de France, soumis à la règle de saint Bruno, qui vivaient retirés à Paris, à Grenoble, à Marseille, à Villeneuve-lès-Avignon, durent fuir leurs monastères après la Révolution.

Les bâtiments convertis en biens nationaux furent démolis pour la plupart ou vendus en parcelles, ce qui advint à la très belle chartreuse de Villeneuve-lès-Avignon, que les républiques du XXe siècle, contrairement à

celle de 1790, s’efforcent de sauver de la ruine en récupérant les vestiges encore grandioses.

Et dans ces lieux désaffectés, remaniés, parfois reconstruits, où depuis près de deux siècles se sont installées des familles, est née une tradition de trésor précieusement recueillie par un érudit local : l’historien Laurent Commune.

En fait, cette tradition repose sur des bases historiques sérieuses et sur certains documents encore tenus secrets mais qui un jour permettront de retrouver des richesses en pièces d’or que l’on peut évaluer à un demi-milliard de francs.

La Convention, en 1792, avait besoin d’or pour battre monnaie, d’argent pour entretenir ses armées menacées par l’Europe entière, et de bronze pour fondre ses canons.

Elle dépêcha des émissaires dans toute la France avec mission de rafler les richesses des monastères, des églises et de tous les sanctuaires religieux.

Mais la collecte des révolutionnaires ne fut pas et de loin aussi grasse que prévue : partout en province, le peuple inquiet, incompréhensif peut-être, hostile à coup sûr, réserva le plus mauvais accueil aux envoyés.

Que ces Parisiens, ces Marseillais s’amusent à faire la Révolution, passe encore, mais venir vider les tabernacles de leurs ciboires, les cryptes de leurs chandeliers, les clochers de leurs cloches, le bon peuple de France ne l’entendait pas de cette oreille !

On pense que les conventionnels qui firent chou blanc sur les reliques cachées à Conques et sur les cloches enterrées à Saint-Antonin furent ceux qui passèrent à la fin de 1792 dans la bonne ville de Villeneuve-lès-Avignon que venaient de fuir les Chartreux.

Nos émissaires étaient furieux – on le comprend ! – et bien décidés cette fois à ne pas se laisser berner. Ils le furent pourtant si l’on en croit l’inventaire des richesses de la chartreuse qu’ils parvinrent à s’approprier :

En deux armoires de 27 tiroirs chacune, écrivirent-ils, nous avons trouvé :

— 120 pièces d’or ; 935 pièces d’argent, 2188 pièces de cuivre.

À quoi il faut ajouter :

— des cloches ;

— des tableaux de maîtres, à sçavoir : Le Guide, Mignard, Guerchin, *etc., répartis entre la Collégiale et l’Hospice* ;

— 9200 volumes (vendus et dispersés en 1812 et comprenant des bibles rarissimes et un inestimable talmud).

Mais il semble que voilà des richesses bien maigres pour une puissante chartreuse qui jouissait des revenus de nombreux domaines, prieurés, granges, étangs asséchés de Rochefort et de Pujaut, et aussi des dons et des legs dont s'étaient plu à la combler les prélats de la Cour quand le Pape résidait en Avignon.

Qu'étaient aussi devenus les calices, les croix, les ciboires, les candélabres, la chasuble d'Innocent VI et les autres reliques ?

Eh bien, tout cela avait été caché avec prudence extrême et des soins si minutieux que désormais (comme les cloches de Saint-Antonin) il devenait quasi impossible de retrouver les trésors !

Pourtant plusieurs personnes savent – à quelques mètres près – où sont enfouis les millions en louis d'or, et on possède même un plan de la cachette.

En 1790, le prieur de la chartreuse vint trouver un honorable Villeneuvois qui habitait la ferme de la Chabrelle : David dit « de la Meynargue ».

— Mon ami, dit l'ecclésiastique, nous nous connaissons depuis longtemps et je sais que je puis te charger d'une mission de confiance. En remerciement, je t'échangerai la ferme de la Grand'Bastide contre un couple de boeufs, ce qui valorisera le marché.

— Non, non, dit David ! D'avance et de grand coeur j'accepte de rendre le service, mais je refuse l'échange. Le Ciel pourvoira à ma récompense.

— Voilà qui est d'un bon chrétien mais tu as tort de refuser cette ferme qui comme toutes les autres sera bientôt cédée à vil prix, et Dieu seul sait à qui ! La mission que je vais te confier est mystérieuse et très secrète ; ne cherche pas à la comprendre mais sache qu'elle est pour l'honneur et la gloire du Très-Haut…

Et David de la Meynargue apprit alors qu'il aurait à surveiller avec la plus grande attention certaines bornes en pierre, gravées aux armes de la chartreuse, récemment implantées dans le terroir avoisinant.

Sous aucun prétexte ces bornes ne devaient être déplacées, mais si par force elles l'étaient, il fallait noter les écarts et effectuer un relevé précis de leur nouvelle situation.

Un an après cet entretien les Chartreux quittaient leur monastère, sauf frère Louis qui était trop âgé pour partir, à moins qu'il ne fût chargé comme David d'une mission secrète !

Frère Louis trouva un refuge dans la grotte de Cabrion où il vécut deux années, ravitaillé chaque jour en cachette par les enfants de David.

Au moment de mourir, assisté par ses sauveteurs, il ne put prononcer que ces mots : « Aux Quatre-Chemins. »

Exilés à Saragosse, les Chartreux y virent arriver en 1807 les soldats français de Napoléon, et l'ancien prieur eut la surprise de reconnaître en un jeune chevau-léger le Villeneuvois Pascal surnommé Boufigue, qu'il avait bien connu jadis et savait acquis à ses idées.

Il invita le soldat à sa table et rompit en cette occasion, pour ressusciter les heures fastes du passé, la règle de silence habituelle à l'Ordre.

Il y eut échange de sympathies, vivifiées par un double exil, et à la fin du repas le prieur se laissa aller à quelques confidences :

— Pascal, à ton retour en Avignon, va trouver David de la Meynargue et recommande-lui de continuer sans défaillance la mission qui lui a été confiée.

Et comme le chevau-léger avait émis des craintes sur le sort de la célèbre chartreuse, le prieur ajouta :

— Rassure-toi mon ami sur l'avenir de notre cher monastère ! Même s'il devait être complètement rasé, il y resterait encore assez d'or pour le rebâtir trois fois.

Revenu au pays, Pascal s'acquitta de sa mission. Les bornes demeurèrent d'ailleurs longtemps en place, sauf une qui arrachée servit de pilier au portail de la propriété de M. Thomas David.

Bien entendu l'ancien et le nouvel emplacement furent repérés avec précision.

Que conclure de ces faits, énigmatiques certes, mais qui semblent pourtant laisser filtrer une quasi-certitude : l'emplacement du trésor est lié à la situation des bornes, et d'aucuns ne manquent pas de dire qu'elles situent par triangulation un endroit déterminé d'un souterrain partant de la chartreuse en direction des Quatre-Chemins, endroit repérable en surface au cas où les galeries seraient accidentellement éboulées.

Il est curieux de signaler que semblables précautions furent prises – en 1790 également – par les moines de l'abbaye de Faize en Gironde et que plusieurs fois au cours des siècles, de mystérieux personnages, à Faize comme à Villeneuve vinrent sur les lieux soit pour effectuer des prélèvements sur le trésor, ou des recherches ; soit pour vérifier si les points de repère existaient toujours.

Car l’aventure du trésor de la chartreuse de Villeneuve-lès-Avignon s’est poursuivie au fil des ans, et de nos jours encore, une surveillance occulte mais attentive s’exerce aux alentours des « Quatre-Chemins ».

David de la Meynargue transmit fidèlement à sa descendance les consignes du prieur, et actuellement, un de ses petits-fils M. Canonge, personnalité bien connue des Villeneuvois assure le relais et détient sans doute le secret du trésor !

Quoi qu’il en soit, en 1850, alors qu’il venait de rentrer son troupeau, un berger de la Chabrelle se trouva soudain, en pleine nuit, devant un Chartreux qui lui apparut comme par magie.

— Berger, dit le fantôme, fais-moi dire une messe sans tarder, car il y va du salut de mon âme !

Le Chartreux disparut comme il était venu, et le berger, un instant stupéfait, haussa les épaules et crut qu’il avait été le jouet d’une hallucination.

Il ne donna nulle suite à l’incident, s’abstenant même d’en souffler mot, mais le lendemain soir l’apparition revint, plus pressante encore et suppliante, si bien que dès le lever du jour le berger s’en vint à Avignon, fit dire une messe et ne fut plus jamais importuné par le fantôme.

Vers 1920, M. Vallat gardien de la chartreuse de Villeneuve, avant d’être affecté au château de Vieille où il demeura jusqu’à sa mort, reçut la visite d’un inconnu qui se présenta seulement comme parent du dernier Père Supérieur.

Il demanda courtoisement à se faire conduire à la « Maison du Prieur » et le gardien le mena dans la pièce principale où il nota avec étonnement l’étrange comportement du visiteur.

L’homme s’orientant par rapport à la fenêtre fit quelques pas jusqu’à une sorte de placard dont il sonda le fond, puis il demanda au gardien de le laisser seul toute la journée.

M. Vallat refusa. L’inconnu qui avait paru hésiter devant le placard, comme s’il cherchait un indice, partit et ne revint plus.

M. Canonge venait souvent le soir faire un brin de causette avec le gardien qui lui rapporta la mystérieuse visite.

Intrigué, M. Canonge examina le placard et constata qu’il avait été rapidement édifié avec des matériaux légers, comme pour masquer à la hâte quelque chose qu’il convenait de cacher aux regards.

Avec une pioche il eut tôt fait de jeter bas la cloison qui laissa apparaître sur le vrai mur un plan gravé dans la pierre, plan relevé en décembre 1957 et qui porte une inscription d'angle.

Cette inscription et celles gravées sur les bornes donnent vraisemblablement la direction des souterrains et leur point de départ du monastère.

Mais il faut les interpréter, les situer dans le plan et dans la triangulation des bornes.

Voilà à peu près tout ce que l'on sait sur le trésor de Villeneuve-lès-Avignon… ou du moins tout ce qu'il est permis de dire, car en réalité les données sont notablement plus précises.

Le prieur ayant assuré que le trésor « en or », donc probablement en louis, pouvait permettre de rebâtir trois fois le monastère, on peut estimer sa valeur à quelque cinq cents millions, soit une tonne d'or !

Une tonne d'or qui gît sous une faible épaisseur de terre, puisque le gisement peut être atteint de la surface aussi bien que par le souterrain.

Il n'en faut pas davantage pour exciter l'imagination !

Des Villeneuvois ont maintes fois cherché l'entrée du souterrain dans les caves, et des galeries furent découvertes menant, dit-on, à la crypte de la chapelle.

D'autres ramifications aboutiraient aux cuisines de l'hôtellerie, aux « enfers » du moulin à huile et dans les palais voisins…

Les empiriques y usent leurs baguettes et tous les chercheurs leur matière grise. En réalité, l'accès du souterrain n'est peut-être pas bien difficile à trouver, surtout pour ceux qui sont un peu au courant des principes élémentaires de construction des cryptes [3].

Mais la voie risque d'être obstruée ! Alors, reste le plan, les bornes, les signes gravés, les Quatre-Chemins : un merveilleux mystère qui fascine les Villeneuvois !

***

Comme les Templiers sous Philippe le Bel, les Jésuites au XVIIIe siècle constituaient un État dans les États, un pouvoir souverain jouissant de tous les privilèges des nations organisées, avec une flotte de commerce, une armée, des écoles et un trésor bien plus considérable que celui des rois européens.

Leur orgueilleuse puissance, leurs richesses aussi les rendirent indésirables sur l'ancien continent, et les Jésuites chassés d'Angleterre, de Russie, d'Espagne, de France et d'Italie allèrent s'établir principalement en Amérique du Sud.

Mais leurs ennemis ne lâchèrent pas prise et par la Bulle *Dominus ac redemptor noster* en date du 21 juillet 1773, le pape Clément XIV prononça la suppression de l'Ordre.

Les Jésuites entrèrent alors en rébellion ouverte contre le Saint-Siège et les gouvernements.

En 1778, ceux de Bolivie étaient en guerre contre le roi d'Espagne qui venait de leur enlever l'administration des mines d'or, d'argent et des champs diamantifères de l'Amérique du Sud.

Prévoyant leur disgrâce, de 1767 à 1778, ils avaient stocké la presque totalité des revenus des mines, ce qui motiva d'ailleurs en partie la décision du roi d'Espagne.

On raconte qu'ils cachèrent cet immense trésor dans des galeries souterraines, taillées dans le roc par six cent cinquante Indiens, qui y travaillèrent pendant plus de deux ans.

Quand les troupes royales prirent possession de Plazuela, place forte des Jésuites, les soldats ne trouvèrent plus rien et torturèrent en vain des indigènes soupçonnés d'avoir travaillé à l'aménagement de la cache.

Pourtant, en collectant les indiscrétions, on apprit que les trésors évalués à douze milliards de francs-or étaient amoncelés dans des grottes auxquelles on accédait par une galerie principale de 188 mètres de longueur, large de 39 mètres par endroits.

On sut aussi que pour déjouer les chercheurs, les galeries formaient un vaste dédale de faux couloirs, d'impasses, de retours en labyrinthe, barrés par des murailles épaisses, et qu'un inextricable réseau secondaire de passages savamment entremêlés était tissé sous la haute colline qui abritait la cache.

En 1903, un ingénieur anglais, C. H. Prodgers, rencontra à Jura en Bolivie, Dona Corina San Roman, nièce du Révérend Père San Roman, qui, avant de mourir, avait transmis un document sur le trésor des Jésuites à son frère, alors préfet de Callao.

Ce document disait en substance :

« Si vous trouvez une colline abrupte, fortement boisée et dont le sommet plat est recouvert par de hautes herbes, et si de ce sommet vous pouvez voir

la rivière Sacambaya des trois côtés, alors cherchez dans les herbes une grande ovoïde, si lourde qu'il a fallu la force de cinq cents Indiens pour la placer là.

« Si vous creusez en dessous sur cinq yards, vous trouverez la voûte d'une immense caverne que cinq cents Indiens creusèrent en deux ans et demi.

« La voûte a soixante-dix yards ; il y a deux portes et un long et étroit passage menant de la chambre de l'est à l'entrée majeure qui se trouve à une distance de deux cents yards.

« Quand vous aurez atteint la porte, vous devrez faire très attention en l'ouvrant ; c'est une grande porte de fer, et sitôt que vous l'aurez franchie, vous trouverez une statue d'or pur de trois pieds de haut dont les yeux sont deux magnifiques diamants.

« Cette statue a été placée là pour le bonheur de l'humanité.

« Si vous continuez le long du passage, vous trouverez dans la première chambre, trente-cinq grandes vasques d'or et un monceau d'ornements et de bijoux d'or et d'argent rehaussés de pierres précieuses.

« Entrant dans la seconde chambre vous trouverez dans l'angle droit, un grand coffre où il y a 90 000 dollars d'argent (piastres d'argent à 910/1000e d'argent pur).

« Les plus grandes précautions doivent être prises en entrant dans ces chambres, car du poison a été répandu alentour en assez grande quantité pour tuer un régiment.

« Répartis dans les cavités, de chaque côté du tunnel et dans les deux chambres, sont disposées cent soixante-trois vasques d'or, dont la valeur est bien de 60 millions de dollars.

« Les murs des deux chambres ont été renforcés par de gros blocs de granit ; de la voûte au sol on peut mesurer cinq yards.

« Le sommet de la voûte est formé de trois terrasses distinctes qui furent recouvertes avec soin de cinq yards de terre compacte et de rocs entassés.

« Quand vous arriverez à un endroit de vingt pieds de hauteur où se trouve une voie si large que deux hommes y puissent chevaucher de front, traversez la rivière et vous arriverez à l'église, au monastère et aux autres bâtiments. » *(Fin du document)*

Il est bien évident que la teneur de ce document est volontairement ou non très sibylline, à moins que des retranscriptions et des traductions successives en aient altéré le sens original.

Le trésor suscita de nombreuses et vaines recherches en 1903, et jusqu’à 1930.

Sa situation est la suivante : sous une colline appelée El Caballo Cuneo, près de Plazuela, au croisement des rivières Kato et Sacambaya.

Valeur approximative : douze milliards.

10

DE L’OR, DE LA VOLUPTÉ, DE LA FOLIE

L’Amérique est le continent le plus étonnant du globe, parce que cette terre neuve, inhabitée pense-t-on durant de longs millénaires, a vu éclore des hommes et des civilisations exotiques qui ne voulaient et ne pouvaient pas évoluer au rythme rationnel.

L’Amérique du Nord, avec l’apport anglais, français, italien, allemand a exsudé son expression matérialiste avec, pourrait-on dire non sans quelque amertume, une histoire lugubrement prosaïque.

Par contre, l’Amérique Centrale et l’Amérique du Sud, avec les greffes de moelle espagnole, ont vécu une anarchie fébrile et colorée, riche d’aventure, de misère et de grandeur, d’amour et de cruauté inhumaine.

Alors, l’épopée trésoraire, en ce nouveau monde disparate s’étirant d’un pôle à l’autre, a choisi sa terre de prédilection et ses moments de pleine lune… elle a choisi le centre et le sud, le Mexique des Mayas, le Pérou des Incas, l’Argentine et le Venezuela des révolutionnaires du XIXe siècle.

Au fur et à mesure que dans les forêts et les pampas se défrichait le devenir, l’aventure se faisait moins sauvage et grandiose, mais ils avaient encore grande allure les héros à trésors de la fin du siècle dernier.

L’un d’eux, Juan Facundo Quiroga, fut successivement manoeuvre, soldat, brigand, gouverneur de province, avant de devenir président de la république d’Argentine… dans les temps troublés, il est vrai, des guerres d’indépendance.

En tant que brigand, Quiroga écumait la province de Rioja, vers 1829.

Entre chaque expédition, il enfouissait dans des caches de la région de Rioja, des fusils, de la poudre et une poignée d’or, le tout constituant une sorte de réserve de guerre.

Chaque cache, assure-t-on, comptait trois à quatre cents piastres, provenant de pillage, que le brigand comptait reprendre, la paix instaurée.

Il mourut assassiné par un gaucho, en 1835, et les caches ont gardé leur secret.

À la fin de la guerre qui mit aux prises, d’une part, le Paraguay, d’autre part, le Brésil, l’Argentine et l’Uruguay, le général François Solano Lopez, ex-président de la république du Paraguay – encore un ! – dut après une héroïque résistance, fuir vers le sud avec quelques partisans.

En 1870, il trouva la mort en combattant contre le général Camara.

La tradition veut qu’il ait emporté à Posadas, en Argentine – à la frontière du Paraguay – son trésor de guerre composé de quarante tonnes d’or fin, réparti sur quarante charrettes (!).

Un saut de l’ange dans un vitrail, un plongeon dans l’occulte, voilà ce que nous propose l’insolite histoire du trésor de Catamarca qui date de l’époque où Quiroga et ses bandes de hors-la-loi marchaient sur la ville de Cordoba en république Argentine.

La cité paraissait mal défendue par les troupes d’unitaire de José Paz, aussi craignant le pire, l’évêque don Balboa prit le parti de fuir en emportant les précieux trésors de la cathédrale.

Cette détermination insensée plongea la cité dans l’étonnement, mais nul n’osa s’y opposer et une nuit, après une solennelle messe d’adieu, Balboa accompagné d’une petite troupe de fidèles prit la route du nord-ouest, s’enfonçant vers la Sierra et les Salinas Grandes sauvages.

Une caravane de mulets transportait les trésors, exhumés de leur sûre cachette située dans un souterrain débouchant sous le maître-autel de la cathédrale ; trésors infiniment précieux selon la chronique :

— 13 candélabres en or massif.

— Plusieurs châsses à reliques serties de pierres précieuses.

— Des calices, des ciboires en or, des burettes ciselées.

— Des étoles et des chasubles tissées d’or.

— Les bijoux épiscopaux.

— Des coffres renfermant en monnaies la fortune du prélat et de sa suite.

— Un grand crucifix byzantin en or, pourvu à sa base d’une pique en fer pour le ficher en terre.

Ce crucifix, disait-on, avait été apporté en Amérique par Pizarre et Almagro ; il précédait la marche des armées, et les conquérants la nuit dormaient sous sa divine protection.

Détail inquiétant dans cette équipée déjà suffisamment extravagante : le guide était un aventurier mulâtre ; magicien et avorteur notoire, que ses cheveux roux avaient fait surmonter « Colorado ».

Les fugitifs avaient dépassé San Pedro et atteignaient le village d'Ambargasta quand un messager vint les avertir que contre toute attente, les troupes de José Paz avaient écrasé les gauchos fédéralistes de Quiroga.

Il eût été sage d'abandonner la marche vers l'arrière-pays, par des vallées quasi impraticables aboutissant de toute manière à la chaîne infranchissable de la Cordillère dont déjà des sommets de 6000 mètres s'estompaient à l'horizon.

L'évêque tint un conseil mais se rallia à l'avis du guide qui prétendit que la nouvelle de la victoire de Paz n'était qu'un piège destiné à briser leur avance, et le Colorado assura qu'il connaissait un chemin menant à la côte du Pacifique.

Don Balboa ordonna d'avancer en direction de l'ouest et des Salinas Grandes, sans que l'on pût démêler ses intentions définitives.

Certains pensent qu'il était devenu fou, ou bien qu'il se livrait à des pratiques de sorcellerie.

Après des jours de marche incohérente, l'évêque n'accordant des pauses que pour célébrer les messes rituelles, la caravane atteignit les montagnes de Catamarca en un endroit en forme de cirque pittoresque, où jadis les Indiens avaient édifié un temple au Dieu Soleil.

Au nord du cirque, la pente était aménagée en gigantesque escalier de roche, et donnait accès à une plateforme où s'érigeaient des ruines pyramidales.

De là, on se perd en conjectures sur le destin des fugitifs que nul ne revit jamais. Des voyageurs ont raconté qu'ils aperçurent peu après les treize candélabres d'or disposés bien en ordre dans le cirque, le crucifix fiché en terre, au centre, et surmonté d'une tête humaine, mais la relation est douteuse.

On croit que Balboa et ses fidèles furent sciemment conduits en ce lieu par le Colorado, massacrés par des Indiens, et que les trésors de la cathédrale de Cordoba furent cachés dans un souterrain de la montagne, sous le temple, non loin du village de Huayamaca.

Les trésors, tant en objets du culte, qu'en pierres précieuses et monnaies d'or, représenteraient une valeur de près d'un milliard de francs.

Le point approximatif du temple est de 29° latitude sud et 69° longitude ouest.

L'occulte et la folie demeurent dans l'extraordinaire aventure du trésor de la Cerrita Colorado, mêlé aux cassettes à joyaux et à l'or vivant et

voluptueux d’une belle fille insatiable.

Cette belle fille, on la connaît par le grand poète que fut Maurice Magre, et pourtant sans doute eût-on mis toute l’histoire en doute si elle n’avait motivé en 1826 une enquête policière à Maracaïbo.

De plus, un ami du Club des Chercheurs de Trésors, M. Jean Legrand, voyageant en Amérique Centrale, a pu collecter des relations qui recoupaient assez exactement celles du poète, encore que l’héroïne ait changé de nom : Maurice Magre l’appelait Wanda, mais au Venezuela on a retenu le prénom plus vraisemblable de Rosita.

« Interdite aux moins de 16 ans », tel pourrait être le titre de cette histoire de trésor où l’on trouve auprès d’une belle fille toujours nue, un prêtre manifestement vaincu par des enchantements diaboliques.

Mais venons-en aux faits !

Au nord de Maracaïbo (Venezuela) à quelques milles du cap San Roman est la petite île d’Aruba, quasi inaccessible sauf par une passe étroite et dangereuse donnant accès à une baie que borde une colline escarpée de rocher rouge : la Cerrita Colorado.

C’est dans cette colline que le prêtre défroqué devenu pirate Domingo Mugnoz abritait ses richesses et ses amours passionnées.

Mugnoz commença sa vie aventureuse comme curé à Quito dans l’actuel Équateur, alors placé sous la domination espagnole.

C’était un prêtre plein de zèle et qui eut sans doute consacré sa vie à sa mission, si parmi ses ouailles ne se fut trouvée une jolie señora, Rosita, qui était mariée à un individu assez peu recommandable dont la plus claire occupation était de boire outre mesure.

Ardente, frivole, la jeune femme ne se gênait guère pour tromper son mari, mais catholique pratiquante, elle ne manquait jamais après ses incartades d’aller se confesser au padre Mugnoz qui selon l’enseignement de son église, mais au grand péril de sa conscience, la déchargeait de ses fautes.

Rosita était belle et son invraisemblable chevelure blonde descendait presque à ses pieds, ce qui n’était pas un de ses moindres charmes auprès de ses amants.

Au début, le prêtre confesseur tempêta contre sa pénitente dévorée par le démon de la chair, et puis peu à peu sa mansuétude se teinta de sentiments plus troubles, encore tenus secrets.

Un jour, après une dispute, Rosita s’enfuit de sa maison, toute nue, courant dans les rues de la ville en cachant tant bien que mal ses formes ravissantes dans le flot de ses cheveux d’or.

Son mari la poursuivait, armé d’un poignard et titubant, mais la jeune femme put trouver un refuge à la cure où Domingo Mugnoz l’accueillit avec embarras et ravissement.

Jamais encore le prêtre n’avait vu une femme blanche toute nue et celle-là, qui laissait jaillir sa poitrine et ses jambes délicatement ciselées hors de sa chevelure, éveilla son désir.

— Rosita, dit-il, il faut que tu t’habilles, et tu retourneras chez toi.

Cette scène se déroulait en 1820, alors que des troubles politiques secouaient le pays, et ne constitua qu’un petit scandale local, tant les Espagnols avaient fort à faire pour mater les rébellions éclatant dans toutes les villes du gouvernement de Quito.

Domingo Mugnoz se fit le médiateur entre la pécheresse et son mari, si bien que tout rentra dans un ordre relatif.

Hélas ! quelque temps après, le diable suscita un nouvel incident – un drame cette fois – et le prêtre succomba à l’épreuve.

Une nuit, Rosita vint de nouveau frapper à la cure ; Domingo ouvrit la porte et la belle fit irruption dans l’antichambre : elle était toute nue encore et palpitante d’émoi.

— Padre, s’écria-t-elle, j’ai tué mon mari. C’était pour me défendre.

Le mouvement d’indépendance était alors à son point crucial ; l’Équateur et la Nouvelle-Grenade venaient de se constituer en fédération et les Espagnols harcelés par les révolutionnaires se battaient sur tous les fronts.

Déjà des citadins fuyaient vers les ports dans le dessein de regagner l’Espagne et l’anarchie régnait dans toute la province.

Mugnoz lui-même avait préparé ses bagages et justement attendait une occasion propice pour échapper à la fureur des insurgés.

Cette occasion, la jolie fille la lui apportait, le diable aidant !

— C’est bien ! dit-il. Nous allons partir ; désormais Quito est impossible aussi bien pour toi que pour moi !

Dans la nuit, suivi de Rosita la Blonde qui n’avait pu ou n’avait pas voulu s’habiller, ils gagnèrent les faubourgs de la ville, se glissant par les ruelles et évitant les escarmouches qui opposaient les républicains aux Espagnols loyalistes.

Peut-être même Mugnoz fut-il obligé de faire le coup de feu, car les chemins étaient peu sûrs et infestés d'éléments douteux qui n'hésitaient pas à piller et à tuer sans discrimination de partis.

Pour qui pouvait le voir, le spectacle de ce prêtre habillé de noir et de la femme toute blanche et nue, cheveux au vent, ne devait pas manquer de caractère !

La chronique se tait sur le destin du couple durant deux années, puis on les retrouve au sud de la mer des Antilles, sur les côtes du Venezuela, mais alors un tournant décisif les a précipités dans la voie du péché ou plus exactement, sur les chemins interdits par les lois de tous les continents.

Mugnoz est devenu pirate, chef de bande, et Rosita la Blonde, marquée sans doute par une prédestination inéluctable à la gymnosophie, est sa compagne et sa complice, toujours blonde, toujours belle et guère plus habillée que lors de sa fuite de Quito.

Ceux qui l'aperçurent au cours des années qui suivirent, sont unanimes à déclarer qu'elle n'avait pour tout vêtement qu'une robe courte, largement échancrée sur la poitrine et laissant saillir les hanches, les jambes merveilleuses, et deviner sinon apercevoir ses charmes qui eussent dû être les plus intimes.

Souvent d'ailleurs elle se mettait nue, les bras chargés de bracelets, des torques aux chevilles et des bagues scintillantes rehaussant la beauté de ses pieds.

Mugnoz courait la mer sur un brick et commandait une vingtaine de forbans rompus à toutes les mauvaises besognes. Parfois, ils arraisonnaient un riche vaisseau marchand, pillaient la cargaison, massacraient l'équipage et tentaient d'effacer leurs forfaits en brûlant leur prise délestée de son précieux contenu.

Parfois aussi, quand la guerre de course donnait mal, ils opéraient une razzia sur les côtes du Venezuela, mais quel que fût leur mode de brigandage, il ne manquait jamais de ramener leur butin en leur repaire, situé dans une caverne de la Cerrita Colorado.

Là, invulnérables, ne craignant aucune attaque par terre, ni par la passe difficile commandant la montagne, ils allumaient de grands feux pour célébrer leurs bonnes fortunes et se livraient à des orgies dont on a la relation par un serviteur nègre de Mugnoz, nommé Congo, qui, fait prisonnier plus tard, donna les seules indications que l'on put collecter sur les pirates de la Colline Rouge.

Mugnoz, peut-être par un restant de croyance, plus probablement par esprit démoniaque, avait aménagé une sorte de chapelle dans une grotte et y avait disposé autour d'un autel de pierre, des objets du culte dérobés dans les églises.

Les orgies des forbans débutaient invariablement par un plantureux banquet où ne manquaient ni la bonne chère, ni les vins rares, ni la vaisselle de luxe.

Rosita présidait, toute nue et parée de joyaux rutilants. Assise sur un siège de bois sculpté, elle recevait les hommages des forbans et les dons de toutes natures que chacun avait coutume de lui faire, soit par bon vouloir, soit pour complaire au chef.

D'ailleurs, Mugnoz était le premier à déposer aux pieds nus de sa maîtresse, les bijoux les plus rares, et il est hors de doute qu'un amour bizarre, anormal mais sincère, qu'une grande passion même, l'habitait et régissait tout son comportement.

Le banquet terminé, les convives se rendaient à la chapelle, sauf, ce qui arrivait de temps à autre, ceux qui demeuraient cloués au sol avec une dague en pleine poitrine, car les rixes étaient spectacle courant et fort prisé.

Dans la chapelle, Mugnoz officiait, mais on ne sait pas au juste quel genre de messe il chantait en latin. À Satan selon toute vraisemblance, à moins que ce fût à Rosita, qui couchée sur l'autel, figurait à la fois la divinité et l'hostie.

Les hommes venaient l'adorer à genoux et le prêtre défroqué, au comble de l'hystérie et du sacrilège, la donnait en pâture aux brutes surexcitées.

C'est du moins ce que raconta Congo, et il ne devait pas mentir.

Rosita prenait-elle goût à ces orgies ? Était-elle la maîtresse toute-puissante ou l'esclave adorée ? Sans doute les deux à la fois.

Des marins ont dit l'avoir vue sur le brick pirate, à demi vêtue et attachée au grand mât par une chaîne de fer, rivée à un large anneau d'or qui emprisonnait une cheville.

Elle était toujours belle, ses longs cheveux d'or cascadant sur ses reins, mais son regard était vide et comme privé de conscience. Peut-être était-elle déjà devenue folle ?

Mugnoz, pour sa part, ne tarda pas à sombrer dans une farouche misanthropie. Il abandonna la piraterie et se cloîtra avec sa compagne dans la retraite de la Colline Rouge.

C’est sur ces entrefaites – la bande étant dissociée – que Congo livré à lui-même, et ayant dilapidé sa part du butin, fut arrêté par la police fédérale et jeté en prison.

Ses dépositions permirent de reconstituer les derniers chapitres de ce roman d’amour et de brigandage, et d’avoir la certitude de l’existence d’un trésor caché.

— Quand le maître prenait la mer, dit le prisonnier, il me donnait la señora en garde et je ne devais pas la quitter. Si le maître n’était pas revenu d’une expédition, j’avais ordre de déterrer les trésors pour les donner à la señora, mais c’est elle seule qui savait où se trouvaient les cachettes.

Quand Congo vit Rosita pour la dernière fois, elle était debout, immobile comme une statue à l’entrée du repaire.

Toute nue, mais parée des orteils aux cheveux d’une profusion de bijoux d’or et de pierres précieuses, elle semblait une idole païenne, pétrifiée à l’heure de l’adoration.

Ses étranges yeux émeraude étaient démesurément ouverts et fixaient comme en extase l’horizon de ciel et de mer.

Autour de la statue de chair blonde, l’or cascadant de sa longue chevelure étincelante comme une coulée incandescente.

Congo employait des expressions maladroites pour exprimer son trouble, son étonnement et son effroi devant cette image irréelle qui le hantait encore dans sa cellule.

— Rosita n’était plus en vie, dit-il exactement. C’était son fantôme qui se dressait devant la caverne.

Les autorités policières de Maracaïbo, sur ces déclarations, cernèrent, en 1826, tout le massif d’Aruba. Ils ne trouvèrent personne dans le repaire, mais un feu encore chaud attestait une présence humaine récente.

L’église souterraine était intacte, des fleurs ornaient son autel de pierre, entouré de candélabres en argent et des objets du culte dont la plupart étaient en or.

Mais pas de trace de Mugnoz, pas de trace de Rosita, ni des trésors qui furent pourtant longuement recherchés dans toutes les grottes et dans les galeries creusées dans la colline.

Tout le butin de quatre années de brigandage et de piraterie et les bijoux offerts à la belle esclave blonde sont à qui saura les trouver.

Mugnoz et Rosita furent aperçus dans la forêt de Paraguana où, assurent les autochtones, ils moururent fous à la fin des années 1826, sans avoir

essayé de récupérer les trésors de la Cerrita Colorado.

11

TRÉSORS DE GUERRE (1) : UNE ARMÉE ET CINQ CENTS TONNES D'OR COULENT À PIC

À bien réfléchir ; tous les trésors – ou presque – ont la guerre pour cause ou pour raison : c'est la guerre qui motive l'enfouissement, provoque le naufrage, c'est pour la guerre que le trésor est constitué.

Répondent à ces impératifs : les trésors Templiers, du culte, de la Révolution, des pirates… bref et de prime abord, on ne voit pas très bien quel trésor important ferait exception à la règle !

Aussi, par « trésors de guerre » entendons-nous de façon arbitraire ceux qui furent constitués lors de conflits récents ou dont la destination évidente est de subvenir à des conflits futurs.

En ce sens, et revenant délibérément dans le passé, le plus important dépôt caché – connu mais strictement gardé secret – est le trésor des Incas, dont on pense qu'une parcelle servit en 1915 à fomenter des troubles au Pérou.

Quand les temps seront venus, l'or d'Atahualpa sortira-t-il des cryptes de la Cordillère pour armer les autochtones en rébellion ? Il n'est pas déraisonnable de le conjecturer.

C'est en pleine guerre, en peine retraite que, selon les Russes, aurait été enterré à Kaunas, en Lituanie, le trésor de la Grande Armée.

Paul Krüger, président de la République sud-africaine, aurait caché en 1900, entre Pretoria et Petersburg, quinze millions en or. Le plan de la cachette est entre les mains des fils du général de Wet, héros de la guerre des Boers, décédé en 1922.

Cinq millions de francs en barres d'argent ont été enterrés près de Témosachic (État de Chihuahua), en 1920, par le célèbre Pancho Villa.

En 1917, durant la Grande Guerre, le colonel russe Ikatouroff a enfoui en Arménie, près de la frontière persane, un trésor évalué à quatre-vingts millions-or de l'époque.

En 1933, une expédition anglaise rechercha en vain ce trésor.

M. de Gaalon, de Cannes, prépara à son tour un voyage de récupération en 1939, en compagnie du fils du commandant Tcherniawsky, mais la guerre arrêta son projet.

Nous tenons de M. de Gaalon les précisions suivantes sur l'inventaire du dépôt :

« Un vase en or massif attribué à l'époque de Salomon. Il est à huit faces, chacune portant incrusté un énorme diamant de 80 carats. À la partie inférieure est suspendue une émeraude de 70 à 80 carats (sur chaque face). Une seule manque.

« 70 kilos d'or (à la casse).

« 2 kilos de platine.

« 50 000 livres sterling.

« 2 000 000 de livres turques.

« Un gros sachet de cuir contenant des pierres de couleur : diamants, rubis, saphirs et émeraudes.

« Ce trésor, provenant du pillage de monastères par les Turcs, fut récupéré par un détachement de cosaques blancs sous les ordres du colonel Ikatouroff.

« Encerclés par les troupes turques, les Cosaques furent décimés, le colonel tué, et le commandant Tcherniawsky pour sauver le trésor en fit deux colis qu'il empaqueta dans deux sacs de soldats et les enfouit dans la montagne. »

Issu de la révolution, le trésor des Tsars en Russie s'entoure d'un secret quasi total auquel pourtant compte s'attaquer bientôt le gouvernement d'URSS.

Le 13 novembre 1919, l'amiral russe Alexis Vassilievich Koltchak partit d'Omsk en Sibérie à la tête de populations prises de panique. Ce fut un véritable exode de 1 250 000 pauvres hères que les exactions des révolutionnaires terrifiaient davantage que la folie d'une fuite en plein hiver à travers 3000 kilomètres de steppes et de toundras.

La caravane comprenait, outre les civils, 500 000 hommes de troupe – l'armée en retraite de l'amiral – qui avait mission d'escorter un train blindé de vingt-huit wagons transportant les cinq cents tonnes d'or du trésor impérial.

Il était matériellement impossible que les fugitifs pussent subsister durant les quatre à cinq mois que durerait l'exode, en dépit des tonnes de ravitaillement que le train emportait.

L’amiral avait d’ailleurs prévenu les 750 000 civils qui l’accompagnaient qu’il refusait de les prendre en charge et n’entendait assurer que la subsistance de ses hommes de troupe.

Mais les récits des massacres survenus dans les villes de l’ouest acquises aux Bolcheviks terrorisaient les populations au point de leur faire choisir l’exode de la mort plutôt que les tueries de la guerre civile.

L’hiver 1919-1920 fut d’une rigueur exceptionnelle et le thermomètre en Sibérie descendit plusieurs fois au-dessous de -60°.

À chaque étape, des centaines, puis des milliers de fuyards mouraient de faim, d’épuisement ou de froid, et la lamentable cohorte s’étirait sur plus de cent kilomètres, jalonnant son parcours de petits monticules de cadavres entassés où les loups se disputaient leur pitance.

La route de l’exode suivait la voie du Transsibérien, et le train ne parcourait guère en moyenne que trente kilomètres par jour car les rails étaient déboulonnés en maints endroits par des révolutionnaires locaux qui cependant n’osaient pas s’attaquer au gros de l’armée.

Après trois mois de calvaire indicible, de souffrances surhumaines, presque tous les civils avaient péri et les loups repus ne suivaient même plus les survivants ; enfin, les 250 000 fantômes qui avaient encore la force de marcher arrivèrent devant le lac Baïkal.

Un million de malheureux – de bienheureux devrait-on dire tant la vie terrestre dans la toundra était devenue un enfer – dormaient de leur dernier sommeil dans la neige du plus grand cimetière du monde.

Pour les 250 000 rescapés, le lac Baïkal représentait l’ultime étape avant la Terre promise : sitôt la traversée menée à bien il ne resterait plus qu’à gagner la frontière accueillante de la Mandchourie, et ce serait la fin de l’épouvantable cauchemar.

Les rives du lac sont partout escarpées, et le Transsibérien les longe vers le sud en décrivant une boucle d’Irkoutsk à Mysovala qui allonge le trajet de cent cinquante kilomètres.

Or, la voie ferrée ayant été sabotée à Irkoutsk, l’amiral Koltchak décida de traverser le lac en traîneaux, ce qui – outre le raccourci – était une pratique courante l’hiver, l’épaisseur de la glace sur les eaux étant de deux à quatre mètres.

Les cinq cents tonnes d’or furent déchargées et les fugitifs s’aventurèrent sur les quatre-vingts kilomètres de largeur du lac.

La neige tombait à gros flocons dans une fantasia que réglaient les rafales de vent, le froid devenait de plus en plus intense et dans le déluge ouatiné, l'amiral se guidait à la boussole pour tenir le cap. Sous l'immense piste de glace, par un phénomène bien connu mais toujours impressionnant, on entendit mugir une tempête sous-marine qui paraissait vouloir défoncer la calotte glaciaire.

Les traîneaux lourdement chargés avançaient lentement et il fallait à chaque instant déblayer la route ou creuser des tranchées dans des dunes de neige qui s'amoncelaient en rideaux successifs. Jamais encore la caravane n'avait eu à lutter contre des éléments déchaînés avec tant de satanique furie.

Aveuglés, les paupières et le nez gelés, transis jusqu'à la moelle, les survivants n'avançaient plus qu'à travers une immense torpeur voisine de la mort. Et puis peu à peu, la colonne, qui se figeait, s'agglutina autour de l'avant-garde pétrifiée, et tous dans un dramatique silence humain arrêtèrent leur cadence de vie, comme s'arrêteraient au signal d'un magicien les 250 000 balanciers de 250 000 horloges.

L'armée de Koltchak, massée autour de son trésor, était devenue en image, un diorama dantesque et immobile que devait regarder l'oeil impitoyable de la Providence.

Il n'y eut sans doute pas un cri, pas un souffle… comme une mécanique à bout de ressort, 250 000 hommes étaient morts de froid et entraient au paradis douillet du néant.

Le vent leur fit un linceul commun d'une montagne de neige et il n'y eut plus que l'hiver soufflant sa rage victorieuse sur la banquise.

Vers le début du mois de mai, le lac Baïkal subit les affres du dégel, et d'un seul bloc, l'armée de l'amiral Koltchak, debout, soudée à la glace comme des soldats de plomb sur leur socle, dut sombrer avec sa cargaison d'or.

Voilà ce que dit une tradition quasi historique, mais certainement fausse sur plusieurs points.

D'abord, il y eut des rescapés de l'atroce tragédie, bien peu certes, mais pour le moins l'amiral lui-même qui mourut en 1921 fusillé par les Bolcheviks, et un certain capitaine Slava Bogdanov qui en 1938 résidait aux États-Unis.

Or, Bogdanov conta l'étonnante et peut-être véridique histoire suivante :

— Le trésor des Tsars n'est pas au fond du lac de Baïkal.

« À l’insu de l’amiral – qui feignit plutôt d’ignorer l’affaire – il fut décidé de cacher sur terre, bien avant Irkoutsk les cinq cent mille kilos d’or en lingots qui entravaient la marche de la caravane.

« Déjà, il devenait évident que les chances d’atteindre la Mandchourie étaient quasi inexistantes ; alors à quoi bon s’embarrasser de tonnes de métal qui manifestement ne pouvaient arriver à destination ? À tous points de vue il était préférable d’enterrer le trésor.

« Je fus chargé de diriger l’opération avec un autre officier du nom de Drankovich. Le trésor fut enfoui dans la crypte d’une chapelle en ruines par quarante-cinq soldats que nous emmenâmes ensuite dans une carrière où, aidé de Drankovich, je procédai à leur extermination à la mitrailleuse : nous ne pouvions vraiment pas laisser à la merci de quarante-cinq langues, le prodigieux secret du trésor des Tsars !

« Au retour de l’expédition, je vis que Drankovich avait le dessein de me supprimer, alors, plus rapide que lui, je tirai le premier et le tuai. La disparition de tous ces hommes passa complètement inaperçue ; plus de cent personnes mouraient chaque jour, alors quarante-six de plus ou de moins, vous pensez !…

« Je demeurai donc seul détenteur du secret. »

En 1959, Slava Bogdanov, qui, profitant d’une amnistie, était retourné en Russie, rencontra à Magnitogorsk un ingénieur américain qu’il avait connu en Californie.

Il lui proposa de fuir l’URSS en emportant ce qu’ils pourraient prendre des cinq cents tonnes d’or enterrées en 1920.

Accompagnés d’une jeune fille prénommée Tania, ils partirent en jeep et découvrirent le trésor intact dans la crypte située à trois kilomètres du Transsibérien, quelque part entre Tomsk et Iéniséïsk. Ils prirent cent cinquante kilos d’or dans un tas de lingots soigneusement rangés de 6 mètres de long sur 3 mètres de large.

« Il y en a sur 2 m 50 d’épaisseur », précisa Bogdanov !

Ils essayèrent ensuite de quitter la Russie en passant par la Géorgie, forcèrent un barrage avec la jeep et Bogdanov fut tué d’une rafale de mitraillette ; l’Américain et Tania purent s’enfuir les mains vides, mais la vie sauve, laissant la voiture et l’or au pouvoir des soldats du poste-frontière.

L’Américain dont on ignore le nom et qui se cache sous le pseudonyme de John Smith serait donc maintenant seul avec Tania à connaître le secret

du trésor.

Reste à savoir si la dernière partie, assez rocambolesque, de cette histoire trésoraire n’a pas été forgée de toutes pièces par l’imaginatif et trop mystérieux John Smith, et si les cinq cents tonnes d’or n’ont pas été englouties – ce qui est le plus probable – dans les eaux claires mais glaciales du lac Baïkal, par au moins cent mètres de fond…

***

Un autre trésor où il est question aussi de tonnes d’or, et qui fut recherché par des centaines de milliers de personnes – dont le ministre français M. Jules Moch – puis enfin par la Club des Chercheurs de Trésors, est le trésor des Républicains espagnols qui gît dans le sable d’une plage, quelque part vers Argelès.

Un gros, très gros trésor, primitivement destiné à entretenir un maquis communiste et dont huit personnes connaissaient l’existence et le point de gisement.

Et puis il y eut la guerre 1939-1945 : plusieurs détenteurs du secret furent tués et ceux qui revinrent ne purent jamais retrouver l’emplacement de la cachette.

Incroyable pensez-vous ?

Non point ! Car l’arrière-pays, à partir de la plage, n’est que sable gagné sur la mer, planté d’une maigre végétation où les arbres et les repaires sont rares.

Ajoutez à cette hostilité naturelle le fait que deux fois l’an en moyenne des raz de marée et des inondations dévastent le village voisin, balaient le bord de mer, et vous réaliserez enfin que lorsqu’ils revinrent en 1946 sur les lieux de leur internement et vers la cachette à or et à bijoux, les Espagnols se trouvèrent impuissants à situer le point de cache !

Tout avait changé ! Là où se trouvaient des baraquements et des arbres on avait installé un terrain de sport, les vieilles maisons qui dataient presque du Moyen Âge et dont on s’était servi pour la triangulation de la plage avaient fait place à des villas modernes, là où se situait un jardin il y avait maintenant une place publique.

La fortune personnelle de ces Espagnols était perdue avec le trésor de leur groupement politique.

À jamais ? Peut-être pas car l’or gîte à deux mètres de profondeur environ, et un jour en creusant des fondations, des terrassiers tomberont sur le plus sensationnel magot jamais trouvé en ce siècle.

Des trésors de guerre, il en existe des centaines et sans doute des milliers dans les caves de Paris, abandonnés en 1940 par des Israélites ou en 1945 par des collaborateurs avant de partir, les uns pour les camps de mort, les autres pour un voyage sans retour.

À Saint-Chéron (Seine-et-Oise), dans une villa de la route de Dourdan, les miliciens Massuy et Bassompierre auraient enterré le 15 août 1944 un trésor évalué à deux cents millions de francs.

La cassette de louis d’or et de dollars de l’homme politique Marcel Déat est par vingt mètres de profondeur dans la baie d’Eze.

Toute cette période troublée de 1940 à 1945 fut extraordinairement fertile en trésors cachés et perdus, surtout en Europe occidentale.

Un *junker 81* transportant cent soixante-six millions de francs-or, tombé sur un glacier au nord de Saint-Moritz, n’a jamais été retrouvé.

Les glaces, un jour, dans la vallée, restitueront le précieux dépôt au grand ébahissement des découvreurs !

Dans la montagne d’Ora, dans l’Adige (Italie), le commandant d’une colonne allemande prise à parti par l’aviation américaine a caché le trésor dont il assurait le transport : cinq grands bidons de fer contenant chacun « un quintal d’or ».

Mais le dépôt est protégé par une ceinture de grenades placée autour de chaque récipient.

L’existence du trésor, qui est enfermé dans une caverne obstruée, a été révélée avant sa mort par l’officier allemand au prisonnier de droit commun, Luigi Lorenzi, qui partageait sa cellule.

« Avant sa mort » voilà une expression qui revient bien souvent dans nos histoires !

Certes, mais il faut bien admettre que tant qu’il lui reste une chance de vivre et de s’approprier un trésor, celui qui a connaissance de la cachette se tait farouchement.

Un autre détenu, de la prison de Florence, conta qu’avant d’être tué par les antifascistes, le ministre, Buffarino Guidi, lui avait révélé que le trésor de son ministère avait été immergé près des rochers de Calafuria par quarante mètres de fond.

L’officiel trésor de Mussolini, connu sous le nom du trésor de Dongo, ne présente guère de mystère : il fut pillé par les partisans d’extrême gauche ainsi qu’on le prouva au cours d’un procès dont on a pu écrire qu’il fut une sinistre mascarade.

Ce qui peut rester dans le lac de Côme, à Dongo, ne doit pas avoir une très grande valeur, ce qui n’est peut-être pas l’avis du chancelier allemand Adenauer, sympathique chercheur de trésor si l’on en croit la logique ! En effet, M. Adenauer, comme par hasard, prend toujours ses vacances en des hauts lieux de l’aventure trésoraire : au château du domaine Saint-Martin, à Vence (Alpes-Maritimes), où les propriétaires cherchent un trésor Templier, et près du lac de Côme où sont engloutis des coffres bourrés d’or italien !

S’il existe vraiment, le trésor de l’*U-435*, dans une des îles Marquises, fournit le thème d’un drame cornélien où l’héroïsme le dispute à l’amour.

Mais en ayant pris une fois pour toutes le parti de ne pas discuter l’authenticité de la plupart des belles histoires de trésor, nous présentons l’affaire du sous-marin *U-435* telle que la conta le radiotélégraphiste allemand Wolfgang.

En mai 1943, le Suisse Max Stadler, qui travaillait à Paris pour les troupes d’occupation, se lia d’amitié avec l’Allemand puis la guerre finie, retourna chez lui à Zurich.

En 1947, il eut la surprise de voir Wolfgang venir lui demander asile.

En échange de l’hospitalité qu’il reçut, et se sentant miné par une cruelle maladie, l’ex-radiotélégraphiste confia à son ami le secret d’un trésor enfoui dans une île de l’archipel des Marquises, dans l’océan Pacifique.

— En 1945, dit-il, je fis partie d’un groupe d’Allemands qui, à bord du sous-marin *U-435*, quitta le port de Hambourg à destination du Japon.

« Le commandant de l’*U-435* était le capitaine Helmut et nous avions embarqué quelques passagers civils dont Mme Helmut et quatre autres femmes. Afin de constituer un trésor de guerre et de sauver une parcelle du patrimoine national, des bijoux, de l’or et trois toiles du peintre Van Dyck provenant du musée de Brême furent mises en sûreté à bord.

« Tout cela enclos dans trois caisses représentait une valeur d’un demi-milliard.

« Le sous-marin navigua vers l’Argentine, doubla le cap Horn et s’engagea dans l’océan Pacifique.

« Un vif incident éclata quand Mme Helmut, à la suite d’une dispute, révéla à son mari qu’elle était enceinte, ce qui ne pouvait être des oeuvres

du commandant, en campagne depuis de longs mois.

« Sommée de parler, elle révéla que j'étais son amant. Un drame passionnel fut évité de justesse par la reddition subite du Japon, ce qui me sauva en mettant le commandant dans un embarras extrême.

« L'*U-435* continua sa route vers le nord-est jusqu'à ce que Helmut, patriote et hitlérien convaincu, eût décidé de le saborder.

« Nous nous trouvions alors dans l'archipel des Marquises, et c'est là que le commandant prouva à la fois sa grandeur d'âme et son héroïsme de marin.

« Il fit débarquer tous ceux qui choisirent la vie, et avec quelques hitlériens fidèles, se laissa ensevelir avec son bâtiment.

« Auparavant, il se passa une scène dramatique vraisemblablement unique par son intensité, son caractère insolite et la complexité des sentiments en jeu.

« Helmut qui avait mûrement réfléchi et pesé sa détermination me fit appeler dans le poste des officiers et là, sans témoin me tint un étrange langage : « Wolfgang, vous êtes un salaud et je devrais vous loger une balle dans la tête. Mais je suis un soldat du Führer et aussi le mari d'une femme que j'aime toujours. En tant que commandant de bord je coulerai avec mon bâtiment ; en tant que mari je pardonne à Martha et je veux que l'innocent qui va naître ait des chances de vivre.

« Je ne vous tuerai donc pas. Vous devrez vivre, cacher le trésor de bord et le restituer si faire se peut au gouvernement allemand. Toutefois dans ce trésor figure une somme de deux millions de Reichmarks qui m'appartiennent et que vous pourrez prélever pour subvenir au besoin de l'enfant à naître.

« Vous devrez donc racheter votre crime en vous comportant en bon Allemand et en bon père. J'exige que vous juriez de respecter cette conduite. »

« Je jurai, demandai pardon à Helmut et descendis à terre avec Martha, le trésor et une grande partie de l'équipage.

« À l'insu de tous j'enverrai les trois caisses en un endroit facilement repérable, et puis nous nous débrouillâmes pour subsister. »

Wolfgang donna le point exact de la cachette à Max Stadler, et quelques jours plus tard il décédait à l'hôpital de Zurich.

De cette aventure il paraît ressortir que les rescapés de l'*U-435* vécurent quelques mois chez les naturels de l'île où Mme Helmut mit au monde une

petite fille.

La mère mourut ; les Allemands faits prisonniers par les Français furent rapatriés, mais la petite fille demeura à la garde d'une femme indigène de l'île Fatou-Hiva (île Madeleine).

Wolfgang en confiant son secret demanda instamment que son ami entreprenne des recherches pour retrouver la petite fille qui s'appelle Martha comme sa mère, et que les deux millions de Reichmarks lui soient remis en cas de découverte du trésor.

Le 9 avril 1957, en compagnie de l'Américain John R. Moses et du Français Édouard Desenfants, le Suisse partit d'Italie à bord du yacht *Yanutha* dans le dessein de trouver le trésor et Martha, mais les explorateurs ne donnèrent jamais de leurs nouvelles.

12

TRÉSORS DE GUERRE (2) : SUR DES HAUTS LIEUX GÎTE L'OR DE L'ALLEMAGNE

Quel que soit l'intérêt qu'ils portent à la science et au progrès social, les hommes ne peuvent pas évoquer sans appréhension la fin du XXe siècle.

Il nous paraît donc difficile de s'étonner de la grande peur que l'an 1000 suscita au Moyen Âge alors que celle de l'an 2000 déferle déjà sur le monde crispé par les guerres froides.

Car déjà, des esprits lucides en Asie étudient l'anéantissement de l'Europe, pour y déverser le trop-plein de la population jaune.

D'autres esprits lucides, en Europe et en Amérique, préparent les grandes guerres d'extermination raciale : tuer un milliard de Jaunes pour que vivent les Blancs !

Auront-ils le temps de cacher leur magot, les millions ou milliards d'hommes promis au sacrifice ? Les collectivités anéanties en totalité, les gouvernements rayés délibérément de l'Histoire pourront-ils, en leurs dernières minutes de survie, constituer le trésor de guerre destiné à financer une éventuelle revanche ?

Dans la grande débâcle de 1945, alors que l'Allemagne d'Adolf Hitler, ayant manqué de quelques mois sa guerre éclair de destruction totale, croulait sous les forces conjuguées des Russo-Américains et des Anglo-Français, des hommes pour qui le monde n'avait plus de signification valable – les hitlériens – songeaient à mettre en sûreté le dernier potentiel de leur pays, les ultimes richesses de leur gouvernement.

Pour la première fois dans l'histoire de l'Europe, une nation vaincue cachait son trésor.

Deux trésors plus exactement ; l'un parfaitement authentique, prouvé, quasi contrôlable : le trésor du Grand Reich ; l'autre plus conjectural : le trésor de la Tanière aux Loups.

Des dizaines d'hommes ont déjà payé de leur vie, non seulement la témérité d'une recherche, mais aussi le seul fait d'avoir quelques minimes

connaissances des caches.

Dans cette aventure où se mêlent étroitement la politique, la mort et même l'occultisme, le hasard nous a permis de découvrir des liens étonnants qui relient l'or de Pologne et d'Autriche à des activités ultra-secrètes, certainement dangereuses à connaître.

L'armée américaine et le FBI recherchent toujours dans le lac Toplitz, en Autriche, un trésor, dont une partie fut récupérée ; en juillet 1959, des techniciens allemands, dotés de sondeurs à ultrasons et de caméras de télévision sous-marine, localisèrent seize caisses dans le lac par soixante-dix à quatre-vingts mètres de fond.

Plusieurs furent retirées où l'on trouva des fausses livres sterling parfaitement imitées, pour une valeur de dix milliards de francs. Cette fausse monnaie fabriquée de main de maître dans le camp de Sachsenhausen, par des faux-monnayeurs extraits des prisons allemandes, constituait l'atout majeur de « l'opération Bernhardt » destinée à perturber l'économie alliée.

Mais comme le certifie le résistant autrichien Albrecht Gaiswinkler, qui opérait dans la région durant la guerre, de vrais lingots voisinent dans le lac avec la fausse monnaie.

Pourtant le vrai trésor est ailleurs, il bouge de place, est sévèrement gardé, et il ne semble guère probable que les non-initiés puissent se l'approprier.

Les caches, renfermant environ cinq cents milliards de francs-or, se situent autour de la petite ville d'Ausse qui se trouve géographiquement à environ soixante kilomètres à vol d'oiseau de Salzbourg, et à la pointe sud-ouest de deux lacs de montagne longs de dix kilomètres que traverse une petite rivière, affluent de la Traun.

Ausse fut un des derniers réduits de la résistance allemande lors de la guerre, et au premier plan d'un projet qu'Hitler avait conçu en fin d'année 1944. Le Führer aurait déclaré à ses intimes cinq mois avant la reddition de l'Allemagne :

« Nous serons finalement vaincus. L'Angleterre refuse l'armistice. Churchill sera le grand responsable devant les générations futures de l'écrasement de l'Occident. La prochaine guerre verra l'extermination de l'Europe en un jour ; si notre peuple en réchappait, il lui faudrait reprendre le flambeau de la civilisation et regrouper l'élite occidentale. Je veux constituer un trésor pour l'avènement du futur Grand Reich. »

Ces paroles nous ont été rapportées en Espagne en 1947 par des collaborateurs français condamnés à mort qui les tenaient d'une haute personnalité, laquelle les avait entendues d'Hitler lui-même.

C'est ainsi que quelques jours avant la débâcle, toutes les richesses encore récupérables dans le Reich convergèrent vers Ausse sous le vocable de « biens nationaux ».

En avril 1945, on dénombra près de mille camions qui assuraient le transport des valeurs de la Banque d'Allemagne, évaluées alors à trois cent cinquante milliards de francs, auxquels il faut ajouter : une grande quantité de bijoux, de lingots, de pierres précieuses, les fortunes personnelles des dirigeants nazis, des trésors du culte, des richesses provenant de biens juifs en Italie, en Yougoslavie, en Grèce et en Tchécoslovaquie, et de très importants trésors artistiques, tels que les toiles de grands maîtres, statues, livres, le tout évalué à sept cents milliards de francs.

Une partie de ces trésors fut récupérée : principalement en mai 1945, dans la très importante cache de Alt Ausse, au fond d'une mine de sel (cent milliards) ; puis le trésor de Kaltenbrunner, chef des services secrets, dans le jardin de la villa Kerry, à Ausse (un milliard) ; le trésor du baron Helmut von Himmel, lieutenant de Martin Bormann, dans les caves du Palais de l'archevêché à Salzbourg, en 1946.

Découvertes qui vinrent s'ajouter à celle effectuée dans les caves cimentées du château de Veldenstein, près de Nuremberg, où le maréchal Goering avait enfoui sa fortune personnelle : trente-six chandeliers d'or massif, une baignoire en argent, des tableaux de grands peintres, du cognac rarissime, etc.

Lors du procès de Nuremberg, on évalua à plus de deux cents millions de marks (dix-sept milliards et demi) les richesses cachées dans la région d'Ausse.

Un jour, en 1946, un ex-lieutenant, Franz Gottlich, qui avait participé aux opérations, révéla qu'un trésor considérable était enterré près de Lend.

« Je le sais, ajouta-t-il imprudemment, parce que j'y étais !

« Il y avait trente caisses que des prisonniers russes ont enfouies. Mais ils ne parleront pas, et pour cause !»

Gottlich ne devait pas parler bien longtemps de ce trésor, lui non plus, car il disparaissait mystérieusement quelques jours après.

Son frère qui enquêtait sur sa disparition reçut un mystérieux conseil lui enjoignant de ne pas poursuivre l'affaire.

La même année, deux chercheurs de trésors, Helmut Mayr et Ludwig Pichler, en possession de plans précis, partaient dans la montagne autrichienne. On les retrouva assassinés.

Le coeur, les poumons et l'estomac de Mayr étaient enfoncés dans ses poches, comme si les meurtriers avaient voulu récupérer et détruire un document avalé, du moins le pensa-t-on.

Non loin des cadavres, des caches béantes et vides indiquaient que les trésors cherchés avaient été, par mesure de prudence, enlevés pour être enfouis ailleurs.

En 1952, le professeur français de géographie, Jean Le Sauce, dont la famille habite La Flèche, trouva sans doute un trésor et fut assassiné.

Dans la montagne de Rifflekopf, un cadavre et huit caches trouvées vides, en mai 1953, accréditaient une hypothèse semblable.

En août 1952, deux sportifs amateurs de canoë eurent la singulière idée – qui n'était qu'un prétexte – de naviguer sur le lac Toplitz. L'un d'eux, Gert Gerens se tua en tombant dans un gouffre, ce qui parut fort bizarre aux autorités chargées de l'enquête, d'autant que son compagnon, Hans Keller, ex-soldat SS ayant participé à l'opération Bernhardt, quitta la région sans laisser de trace.

Emmanuel Werba, un employé de banque de Lend, essaya de tenter sa chance sur les trésors de la montagne de Gastein où l'on retrouva son corps décapité.

Pas de trace de Joseph Matteis dont on ne retrouva que le matériel de camping abandonné dans la montagne de Rifflekopf toujours en cette terrible année 1952.

Et que dire de ces faux botanistes, qui, en 1950, récupérèrent dix caisses dans le lac Toplitz après avoir ligoté un garde forestier qui pouvait gêner leur travail, mais sans lui faire d'autre mal ?

Ces meurtres et accidents étranges indiquent clairement que les trésors des Alpes autrichiennes sont farouchement contrôlés et gardés par des commandos occultes.

Trésors considérables, puisque sur un Allemand suspect arrêté par les Américains, on trouva la nomenclature suivante, dûment apostillée et signée par le général SS Fröhlich :

166 250 000 francs suisses,
299 018 300 en billets américains,

31 351 250 000 en barres d’or,
2 949 100 en diamants,
93 450 000 en timbres de collection et objets d’art,
5 425 000 000 en stupéfiants.

Ces milliards et ces millions sont-ils chiffrés en marks, en livres, en dollars, ou en francs ? On ne sait pas.

Dix-neuf milliards de francs ont été enterrés dans les alpages de Blaa Alm par Adolphe Eichmann, condamné à mort à Nuremberg, fait prisonnier par Israël en 1960.

On pense que dans le lac Toplitz, à 2000 mètres d’altitude, où existait encore en 1945 une base d’étude d’armes secrètes, ont été immergées plus de vingt caisses étanches renfermant, outre les fausses livres déjà trouvées, des plans de prototypes et des caissettes de bijoux, d’or et de diamants synthétiques.

Les caches principales sont disséminées dans la montagne, notamment vers Gastein, Salzbourg, Salzkammergut.

Deux grandes malles furent enterrées en 1945 sous le contrôle du chef SS Sawad, dans une grange de Faistenau, petit village avoisinant le château de Fuschi. Un abattoir au sol bétonné recouvre aujourd’hui la cachette, d’or de devises et de joyaux, de l’ancien ministère des affaires étrangères.

Ainsi éparpillés et surveillés, les cinq cents milliards du Grand Reich défieront-ils les ans et les chercheurs ?

Le gouvernement fédéral de l’Allemagne de l’Ouest et celui de l’Autriche se préoccupent actuellement de récupérer ces trésors que guettent également les services secrets de France, d’Angleterre, de Russie, d’Israël.

Car, juridiquement, on peut se demander à qui ils appartiennent ?

Tel est le trésor du Grand Reich, le premier des deux grands trésors allemands ; le second, celui de la Tanière aux Loups, nous entraîne dans une aventure qui va se développer en rebondissements extraordinaires et laisse percevoir des résurgences affolantes et quasi incroyables.

En Pologne – dans l’ancienne Prusse orientale – sur la rivière Gruber qui prend sa source non loin du lac Mauer, est la petite ville de Ketrzyn, ex-Rastenbourg.

Position approximative : – 54° 5' latitude nord, 19° 1' longitude ouest, méridien de Paris.

En 1938, Adolphe Hitler avait fait construire en ce lieu un formidable repaire souterrain qui devait par la suite servir de quartier général : le Wolfsschanze ou Tanière aux Loups.

Le repaire, véritable cité en béton, est enterré à plus de vingt mètres sous terre, défendu par quatre-vingts fortins et un inextricable réseau truffé de mines et de pièges explosifs.

Durant des années, la région de Rastenbourg fut zone interdite et actuellement les autorités polonaises la contrôlent strictement.

C'est que, de 1939 à 1944, le Wolfsschanze fut le Berchtesgaden militaire d'Hitler, la cité secrète où s'élaboraient les plans d'offensive et sans doute aussi les tactiques sociales qui devaient être expérimentées sur la nation Europe.

Les habitants du pays passent pour en connaître long sur le Wolfsschanze, mais, Allemands de coeur, ils taisent, dit-on, des secrets les plus étranges, et sans doute les moins fondés.

Pourtant, on sait que la Tanière fut construite par dix mille ouvriers de l'organisation Todt ; selon certaines rumeurs et afin que soit préservé le secret, ces dix mille ouvriers auraient été massacrés sitôt le travail terminé, et les ingénieurs et les architectes du projet expédiés vers l'Allemagne occidentale dans un avion qui explosa mystérieusement – et fort à propos – quelques instants après le décollage.

Bien entendu, ces allégations sont forgées de toutes pièces, et il est permis de se demander jusqu'à quel point la fiction dans ce récit se mêle à la réalité.

Pourtant, il est certain qu'il existe un « mystère Wolfsschanze ». Il est avéré aussi que le repaire comprenait d'immenses aménagements, parfois à cinquante mètres sous terre : bureaux, appartements, bibliothèques, salles d'archives, dortoirs, casernes, réfectoires, salles de jeux et de gymnastique, piscines, une centrale électrique chargée de l'éclairage, du chauffage et du conditionnement d'air, une gare dont le réseau ferré était relié à la ligne Koenigsberg-Lyk, un terrain d'atterrissage souterrain, un hôpital, une *autostrade*.

Il est moins certain par contre, et pourtant c'est ce qui nous intéresse au premier chef, que le Wolfsschanze abritait un hôtel des monnaies (où auraient été frappés les faux dollars et les fausses livres repêchées dans le lac Toplitz), et une banque où les nazis entreposaient un trésor considérable en or, argent et richesses diverses.

Trésor qui serait toujours enfoui et gardé, pour servir à des fins politico-occultes quand l'heure du Grand Reich allemand sonnera dans la dernière moitié du XXe siècle, pensent des hitlériens optimistes.

Car l'occultisme semble se mêler étroitement à cette histoire de trésor protégé et réservé ; occultisme politique, bien dans l'esprit du Führer, et qui devait en quelque sorte servir de catalyseur pour fondre la légende à l'histoire du national-socialisme.

Dans ce but, Adolf Hitler aurait ressuscité l'ordre teutonique avec centres d'entraînements et écoles d'initiation à Koenigsberg en Prusse, à Salzbourg en Autriche dans les *burgs* du Rhin et dans des châteaux à l'étranger.

À l'appui de cette thèse, nous pouvons avancer un indice curieux sinon troublant : en 1949, à titre de reporter et bien que n'appartenant ni de près ni de loin à un parti politique, nous fûmes autorisés, sous certaines conditions, à assister à la célébration du solstice d'été sur un haut lieu de France.

Nous avions appris que les hitlériens français (ou 3e Force noire), peu nombreux à vrai dire, avaient coutume de sacrifier au culte de la Saint-Jean germano-païenne.

À cet effet, ils se réunissaient secrètement sur une colline ou sur une montagne et allumaient de grands feux qui célébraient à la fois le Dieu Soleil et la nouvelle mythique hitlérienne que l'on rattachait étroitement au culte des chevaliers Teutoniques.

Donc, dans la nuit du vendredi 24 juin 1949, nous veillions par devoir professionnel près d'un feu allumé dans une prairie d'Ozoir-la-Ferrière en Seine-et-Marne. Auprès de nous, des jeunes gens – filles et garçons – chantaient des chansons : *Monsieur de Charette a dit, J'ai tué mon capitaine. Nous irons jusqu'à l'Oural*, ou récitaient des extraits du *Maître de Santiago* de Montherlant et de l'*Antigone* d'Anouilh.

Quelques-uns montaient une garde d'honneur autour du feu, armés de bâtons, jambes écartées, dans la position habituelle aux sentinelles allemandes.

Le garçon qui nous avait patronnés en ce lieu bavardait dans un petit groupe et la conversation vint sur le devenir politique de l'Europe.

C'est alors que nous entendîmes une remarque qui a peut-être une importance considérable.

L'un des manifestants dit en effet (nous citons de mémoire et non mot à mot) :

— Les ordres partiront de Salzbourg et de Koenigsberg ! Aussitôt, un autre fit un mouvement lent mais autoritaire de la main, en même temps que ses lèvres laissaient échapper un sifflement incitant à la discrétion.

Nous fûmes frappés du silence qui suivit – oh ! quelques secondes seulement – et il y eut une gêne et comme l'impression qu'un grand secret venait de transpirer et qu'une sourde menace planait sur l'auteur de l'indiscrétion.

Dans la relation que nous donnâmes à la presse de la veillée culturelle hitlérienne (*France Dimanche*, n° 149, du 10 juillet 1949, première page) nous ne fîmes pas mention de l'incident, mais le gardâmes précieusement en mémoire [4].

Sans vouloir conjecturer dangereusement, nous tenons toutefois à signaler la très étrange coïncidence suivante :

Salzbourg est à soixante kilomètres du repaire secret et du trésor d'Ausse, situé en montagne, près d'un lac et réservé aux générations du futur Grand Reich, selon l'ordre exprès d'Adolf Hitler. Koenigsberg est à quatre-vingt-dix kilomètres du repaire secret et du trésor du Wolfsschanze.

Tout cela, qui semble assez extravagant, le paraît moins si l'on veut bien admettre qu'il est prouvé que le trésor d'Ausse est gardé et que des hitlériens habitent la forteresse alpine.

Or, le trésor (s'il existe) de la Tanière aux Loups est également gardé par des hitlériens qui habitent la cité secrète !

En effet, il est arrivé plusieurs fois, et plus de dix ans après la fin de la guerre, que la centrale électrique ait fonctionné et fourni du courant à certaines installations extérieures encore branchées sur le réseau du repaire.

Or, ni les Russes ni les Polonais n'ont réussi à pénétrer dans les salles souterraines tant les accès sont défendus par des éboulements, des pièges mortels et des champs de mines absolument infranchissables.

On est donc réduit à la seule supposition possible : le Wolfsschanze est encore habité !

Et par qui, sinon par les Allemands parfaitement au courant du système défensif et de l'architecture interne des lieux ?

La tradition – déjà – veut que d'énormes stocks de vivres aient été entreposés dans les caves et les installations frigorifiques.

Mais il est beaucoup plus plausible de penser qu'il existe des passages secrets dont les sorties peuvent se situer à vingt kilomètres et davantage de la cité souterraine.

Version d’autant plus logique que les Polonais n’ont pu déblayer jusqu’à présent qu’un long couloir de quinze kilomètres à travers une zone extérieure d’où l’on a déterré près de trente mille mines.

Le Wolfsschanze garde donc encore tout son mystère et rien ne laisse entrevoir qu’il puisse être bientôt éventé, tant la tâche pour y parvenir demande – outre des travaux gigantesques – des risques que nul ne se soucie d’affronter.

Mais il semble bien que les passages secrets soient connus d’un noyau d’initiés dont certains sont peut-être Français, Belges, Autrichiens, et Espagnols [5].

Quelque considérable qu’il puisse être, le trésor de Tanière aux Loups n’a jamais été inventorié, et c’est à tout hasard qu’on l’évalue (s’il existe) à plusieurs millards-or.

13

TRÉSORS DE LÉGENDE (1) : INVENTIONS ET BAGUETTES DIVINATOIRES

Les histoires de trésors ont bouleversé beaucoup de vies, nourri bien des rêves et troublé maints esprits, car rien n'est aussi facile que de susciter la convoitise ou de faire croire aux chimères.

Les responsables de la plupart des légendes, sur tous les continents, sont les rhabdomanciens, sorciers et autres occultistes habités par des images hallucinatoires jamais soumises au crible de la raison.

Parfois aussi, un écrivain, un journaliste ou un conteur lance dans le cycle éternel du mythe, une belle histoire à joyaux, à ducats enterrés, souvent gardés par des dragons, des diables et une défense magique : un trésor nouveau est né, à jamais, car rien ni personne ne pourra plus en détruire la croyance.

Il suffit même d'une simple boutade ; un jour, un plaisantin dit : un trésor est caché dans les ruines du vieux château. Car les ruines, les souterrains et les antiques demeures sont le séjour par excellence des richesses cachées.

Dans l'entourage du conteur, on sait qu'il s'agit d'une plaisanterie, mais le temps en use la trame et si plus tard quelqu'un reprend le sujet ou répète les paroles, alors déjà le doute s'infiltre !

Une oreille non prévenue recueille le propos, lequel, sans fondement, devient désormais chose acquise, la genèse du trésor se perdant de plus en plus dans les brumes du passé.

Mais de nos jours, les grands inventeurs de trésors sans fondement sont les radiesthésistes ; il suffit de présenter un plan à certains maniaques du pendule pour qu'ils découvrent un, deux, voir dix points où l'or et l'argent « donnent des radiations ».

Il ne sera même pas besoin de faire pression pour obtenir une localisation précise, le poids du dépôt, sa profondeur sous terre et la date précise de l'enfouissement !

Des milliers de gens naïfs, enfiévrés par des déclarations frauduleuses et la perspective d'une fabuleuse fortune, ont remué des tonnes de terre, défoncé des murs, creusé des puits, dépensé jusqu'à leur dernier sou pour trouver en fin de compte ruine et désespoir.

La marquise de B., propriétaire du magnifique château historique de Sully-sur-Loire, a perdu dix-huit millions en 1952, en jouant à ce jeu dangereux sur les instances d'un radiesthésiste, et sans que ce cuisant échec ait ébranlé sa certitude en un trésor caché dans les murs de sa demeure.

À La Dimeresse près de Messy, en Seine-et-Marne, le commandant L, C., sur ses propres données radiesthésiques, et sur celles de quarante pendulisants notoires, a fait creuser des trous où dix autobus pourraient être ensevelis.

Le résultat, qui se solda par des frais énormes, fut négatif sans entamer la belle assurance du propriétaire des lieux.

En 1953, et toujours selon des dires d'un fervent du pendule, la municipalité de Lusignan (Vienne) faillit entreprendre la recherche du trésor de la fée Mélusine !

On pourrait citer des centaines d'histoires de cette veine, toutes nées des oscillations d'un pendule et des cogitations d'un cerveau d'empirique, toutes vouées à l'échec, toutes sans intérêt et sans pittoresque car ne reposant que sur du vent.

Mais il est symptomatique de noter que ces trois fables : Sully-sur-Loire, La Dimeresse, Lusignan, enfantées en un laps de temps inférieur à quatre années, sont écrites en lettres indélébiles, et jusqu'à la fin du monde ces trésors inexistants trouveront créance dans le rêve des hommes, et sans doute aussi dans l'esprit de maintes personnes de bon sens.

Parfois encore, la légende éclôt du besoin inné d'un merveilleux où se complaisent les pessimistes, les réactionnaires de la vie, et ceux qui vivent mal à l'aise dans une situation sociale difficile.

Plus souvent encore, la légende naît de mensonges très raisonnables à l'origine et qui dégénèrent en traditions dont on perd le fil. Par exemple : une ruine aux murs branlants, un gouffre, un lac profond, un puits abandonné constituent pour les enfants autant de périls que les mères apeurées essaient de conjurer en inventant des croque-mitaines : il y a une grande couleuvre dans les ruines… une sorcière très méchante entraîne dans le gouffre et dans le lac les imprudents qui s'aventurent près des bords… dans le puits habite une terrible licorne…

Et tout naturellement, à plus ou moins brève échéance, de joyeux lurons, des conteurs de veillées ou de naïves grands-mères ajoutent le trésor caché au merveilleux de l'affabulation !

À vrai dire, la crédulité humaine est telle, que point n'est besoin pour eux de finasser, et quand il s'agit d'occultisme et de trésors, un mensonge gros comme une locomotive ne risque guère d'être éventé !

Tel celui de *La Confiance*.

On raconte en Vendée, que le soir de Noël 1821, le bateau *La Confiance*, ayant à son bord la capitaine Dupré, trois matelots et la propriétaire, la jolie Mme Charrier, mouilla quelque part à l'île de Ré.

Le bateau, qui venait sans doute d'Amérique, se dirigeant sur Bordeaux, ses occupants descendirent à terre pour aller à la messe de minuit à Saint-Martin-de-Ré. La mer était mauvaise, et rompant ses amarres *La Confiance* partit à la dérive et vint s'échouer entre la pointe d'Arçay et la Faute-sur-Mer, puis coula sur des fonds vaseux.

Il est possible qu'un trésor ait été englouti dans le naufrage – s'il a eu lieu – mais on ne peut vraiment pas croire la tradition qui parle d'un tonneau plein d'or arrimé au pied du mât… tonneau laissé sans surveillance durant toute la nuit de Noël !

La terre gagnant sur la mer, on dit que maintenant l'épave gît dans la presqu'île même, et une radiesthésiste, Germaine B., l'a détectée dans la vigne de Mme Mady, à trente mètres de profondeur.

La baguette indiquait, de plus, des tonnes d'or !

On creusa en 1953 et en 1957, et bien entendu, on ne trouva rien !

Ainsi, étant avéré que les épaves ne s'enfoncent pas sensiblement dans les fonds de mer, on pourrait déduire de tout cela que les côtes de Vendée s'élèvent de vingt-cinq mètres par siècle, qu'elles formeront une chaîne de montagnes de 2500 mètres d'altitude vers 2960, et qu'à cette époque on ira à pied sec de La Rochelle à New York.

Par contre, il arrive que l'incroyable soit parfois l'expression même du vrai !

Tel ce trésor du marquis de Carabas qui pourrait bien exister en bonnes espèces sonnantes et trébuchantes !

Claude Gouffier, grand écuyer de François Ier en 1546, et qui portait le titre de comte de Caravas, servit, dit-on, de modèle à Perrault pour son conte *Le Chat botté*.

Le comte de Caravas devenu en littérature marquis de Carabas, mourut en laissant une énorme fortune que l'on ne retrouva pas.

Elle doit être enfouie dans son château d'Oiron près d'Airvault (Deux-Sèvres).

Par contre, le très historique trésor de Christophe, roi d'Haïti, pourrait bien n'être qu'une légende.

Ancien esclave, le noir Henri Christophe se proclama roi d'Haïti en 1811 sous le nom d'Henri Ier.

Il fit construire un somptueux palais durant son règne – qui ne fut ni pire ni meilleur qu'un autre – et il ennoblit ses compagnons de révolution et les grands dignitaires du royaume en leur octroyant des titres officiels qui illustrent l'Histoire de façon drolatique ; c'est ainsi qu'il créa le duc de la Marmelade, le baron de la Seringue, le comte de la Limonade, etc.

En 1820 une insurrection renversa Henri Ier qui se suicida d'un coup de pistolet, laissant, dit-on, un trésor enterré dans son palais de Sans-Souci à Port-au-Prince.

Ce qui n'est pas sûr du tout, mais l'Histoire ne doit-elle pas payer son tribut à la légende qui est son ancêtre direct, et souvent encore son visage le plus perceptible.

La légende à caractère historique s'est toujours plu à rattacher un trésor à tout personnage célèbre : héros, duc ou roi.

Il y a une vingtaine de trésors du roi Salomon, deux ou trois de la reine de Saba, de Charlemagne, de Louis XVI, de Napoléon, mais le trésor de la reine Berthe, à Paris – trésor mythique s'il en est ! – est un chef-d'oeuvre du genre.

Robert, fils de Hugues Capet, qui devait succéder à son père sur le trône de France, se maria en 995 avec la belle Berthe de Bourgogne, fille de Conrad le Pacifique, veuve d'Eudes comte de Chartres.

Mais quand il devint roi, sous le nom de Robert II le Pieux, l'Église ne voulut pas entériner son mariage sous prétexte que Berthe était sa cousine au quatrième degré.

Pourtant, Robert II aimait tendrement sa jeune femme et bien que fort pieux et habituellement soumis aux ordres de l'Église, il s'indigna, s'insurgea et refusa de répudier la jolie Berthe.

Le pape Grégoire V l'excommunia, ce qui était alors une sanction majeure, à telle enseigne que la Cour abandonna son souverain, et le coeur meurtri Robert finit par céder.

Ceci est l'histoire.

La légende y ajoute et veut que pour mieux convaincre le roi, on substitua lors de sa naissance, un monstre au vrai fils de la reine ; ce qui de toute évidence, au Xe siècle devait donner la preuve que Berthe avait forniqué avec le Diable.

Quand elle fut répudiée, elle constitua un important trésor qui fut enterré sur le mont Cétard, qui quelques siècles plus tard devint le pittoresque quartier Mouffetard.

Le vrai fils de la reine et de Robert le Pieux fut élevé sur le mont et l'on assure que sa descendance existe encore dans cet établissement où l'occultisme est tout-puissant.

Le trésor serait toujours intact et caché en un lieu connu des « Anciens de la Mouff », sorte de Grand Conseil composé de vieillards âgés de plusieurs centaines d'années, dont la longévité serait assurée par les horloges que fabrique, rue des Grand-Degrés, un horloger occultiste.

Ces horloges dont les aiguilles tournent contrairement au sens habituel, c'est-à-dire qu'elles vont de droite à gauche, furent inventées par le maître horloger Biber au XIVe siècle.

Biber était le comte de Saint-Germain, et le comte de Saint-Germain serait Cyril M…, le maître horloger qui officie de nos jours rue des Grands-Degrés [6].

Ce personnage étonnant et le Conseil des Anciens de la Mouff seraient donc les dépositaires du trésor de la reine Berthe.

***

L'histoire du trésor de l'illustre Samuel Champlain, fondateur du Québec et gouverneur de la Nouvelle-France, transmise par tradition orale, ne cadre pas davantage que les aventures de la reine Berthe, avec les faits historiques et pourtant certains Canadiens assurent qu'elle est authentique.

Donc, d'après la tradition, Samuel Champlain, pour se procurer de l'argent que ne lui envoyait pas le roi de France, aurait secrètement armé un navire pour la course, peut-être contre les Espagnols, plus sûrement contre les Anglais.

Il aurait ainsi amassé un trésor de trois cents millions « en or massif ».

Quand une escadre anglaise vint faire le siège de Québec en 1627, Champlain suivit de quelques soldats de confiance alla enterrer son trésor

sur la côte déserte du Nouveau-Brunswick, dans la crique du Moulin (Mill Cowe maintenant).

On creusa une fosse et l'on y plaça les coffres de chêne renfermant l'or ; on commençait à combler quand soudain surgit une femme qui croyant avoir affaire à des malandrins et à des assassins leur jeta les pires malédictions.

Un soldat, furieux, décapita la malheureuse à coups de sabre avant que Champlain ait eu le temps d'intervenir.

On reconnut alors, dans la femme, une jeune religieuse de la communauté de Québec dont le corps fut enseveli avec le coffre après les prières rituelles.

Champlain aurait alors exprimé son désespoir de l'accident et chargé l'innocente victime de veiller sur le trésor.

En 1628, les Anglais obtinrent la capitulation héroïque de Québec, et Champlain partit pour la France.

Après le retour du Canada à sa patrie, il revint à Québec (en 1633) mais ne voulut jamais récupérer le trésor maudit. Il mourut en 1635 et pour honorer sa mémoire, ni les Indiens ni les soldats ne revirent à la crique du Moulin.

Les siècles passèrent et récemment, des fermiers de Newcastle au courant de l'histoire vinrent creuser à l'endroit où gisait le coffre.

C'est alors que l'homme qui bêchait vit foncer sur lui un navire de feu et il en perdit la raison. Deux Américains chercheurs du trésor moururent l'un d'une chute, l'autre noyé.

Le secret, disent les Canadiens, tue ceux qui le connaissent et la malédiction de la Religieuse sans Tête préserve les trois cents millions d'or sans contre-maléfice possible.

Parfois, la découverte d'un trésor caché est liée à un rite accrédité dont il sied de suivre scrupuleusement le processus.

Le trésor est en général gardé par des fées, des lutins, des diables ou des chiens noirs, ou des « chevaliers à la lourde épée » ; le rocher, la pierre ou le dolmen qui le recouvre se soulèvent certains jours, surtout durant la messe de Minuit à Noël au moment de l'élévation.

Il faut agir vite durant les quelques secondes que dure la cérémonie sacrée ; parfois il faut parcourir une certaine distance dans ce laps de temps, sans souffler mot… sinon la pierre retombe ensevelissant l'imprudent ou le chercheur trop lent ou trop cupide.

Ainsi, à Montauban, le trésor du château ne peut être récupéré qu'à Noël au moment précis où le prêtre élève l'hostie au-dessus du calice !

À Champey (Haute-Saône), au nord du village et dans un massif forestier est une énorme pierre en grès dite « La Pierre qui Vire ».

Selon la légende cette pierre fait un tour sur elle-même tous les cent ans dans la nuit de la Nativité, et celui qui a la chance de la voir tourner peut ramasser sous elle – en faisant vite – une faucille sacrée en or et aussi le trésor des druides !

Merveilleuse imagerie des trésors de légende !

14

TRÉSORS DE LÉGENDE (2) : BÊTES MERVEILLEUSES ET DAMES BLANCHES

Le trésor type de légende emprunte à un arsenal éprouvé et à un bestiaire rituel : quilles d'or, apôtres en or, chaudières, pipes, barriques pleines d'or, vasques, peau de vaches bourrées de monnaies, veaux et chèvres d'or, poules et poussins de même métal, le tout gardé par des dames blanches, des dragons ou autres bêtes d'Apocalypse !

Le premier gardien animal des trésors de légende et des trésors vrais dut pourtant être le chien que l'on immolait et momifiait en Égypte comme l'ont prouvé les fouilles d'Abydos et de Thèbes.

Et par-delà la mort, nos fidèles, nos admirables amis devaient protéger le sommeil de leurs maîtres et veiller sur les richesses accumulées dans leurs tombeaux. Parfois même, on leur adjoignait des momies de serpents venimeux (à Kom Ombo) toujours dans un but de défense renforcée et non pour des raisons culturelles.

En Chine, dans les îles de l'océan Indien, en Amérique et en France, on a déterré plusieurs fois auprès de trésors enfouis, des squelettes de chiens dont le rôle occulte était évident.

Le serpent, qui plus que tout autre animal inspire la terreur aux hommes, est le prototype des fabuleuses bêtes de légende : le basilic, le dragon, le griffon, la tarasque, la vouivre, la mélusine, voire même la sirène et la licorne.

Tout compte fait, le chien est un animal fidèle, vigilant mais qui n'a rien de terrible, puisque dès l'époque préhistorique la plus reculée il fut le premier ami de l'homme, avant même le renne.

D'où l'idée de remplacer sa faction auprès de trésors, par celle d'une bête formidable, horrible et venimeuse : le serpent.

Le plus terrifiant était certainement le basilic, né d'un oeuf de coq couvé par un crapaud. Serpent gigantesque, il avait des crochets venimeux, bien

moins redoutables pourtant que son regard qui faisait mourir et le tuait lui-même si on lui présentait un miroir.

Un autre excellent gardien était le griffon à corps de lion, à ailes et tête d'aigle et à dard de serpent.

Ce monstre extraordinaire, que la plupart des historiens de l'Antiquité assurent avoir vu, avait un amour prononcé pour l'or qu'il savait découvrir et défendre contre les hommes.

Au Moyen Âge, le dragon, sorte de vipère ailée, vomissant des flammes et empestant l'air de son haleine, avait plus grande renommée encore ! Le dragon était le gardien tutélaire des trésors, le seul que nul ne pouvait circonvenir tant sa vigilance était grande (dragon vient du sanscrit, *drkkarna* = celui dont l'oeil est oreille).

Sous le nom de Grangoule à Poitiers, de Gargouille à Rouen, de Lézarde à Provins, de Tarasque à Tarascon, de Dragon à Magné (Deux-Sèvres), et à Sommières-du-Clain (Vienne), il garde les trésors cachés.

Dans le Jura, le dragon a donné naissance à la vouivre (ou guivre) sorte de grande couleuvre fantastique qui découvre et garde les trésors dans les ruines de châteaux.

Parfois la vouivre a un buste de femme, mais toujours, femme ou serpent, elle porte sur le front une escarboucle rouge ou un rubis qu'il sied de lui dérober si l'on veut accéder aux trésors qu'elle veille. Mais malheur à l'imprudent qui manque son coup : la vouivre se venge férocement !

Son escarboucle est si resplendissante de lumière que parfois elle trahit le lieu de sa retraite qui est aussi la crypte aux joyaux.

Bien qu'à tête de cerf et à corps de cheval, la licorne peut avoir une queue de serpent et même un buste de femme, outre la fameuse corne multicolore et enchantée qu'elle porte rituellement au milieu du front.

Quand elle est serpent, la licorne s'appelle la « Bigorne » en Poitou et habite au fond des puits. Elle passe pour garder des trésors et se confond souvent dans la tradition populaire avec la Mélusine de Lusignan.

Outre les monstres fabuleux, nombre d'animaux réels participent à l'histoire trésoraire ; et d'abord les veaux d'or chers aux juifs de l'Antiquité, que l'on signale un peu partout, cachés dans les ruines ; les chèvres d'or, fort nombreuses également, et dont on distingue mal les raisons d'existence.

Toutefois, il est à noter que durant la Terreur en France (1793), beaucoup de ci-devant cachèrent leur fortune enclose dans des peaux de vache, de

veau ou de chèvre, avant de fuir la guillotine.

Tels sont les trésors de Cabriès (Bouches-du-Rhône), de Lamboulas (Tarn-et-Garonne), de Mirandol (Dordogne), etc.

Il existe aussi des agneaux d'or sous les ruines et dans des souterrains, issus certainement des monnaies frappées sous saint Louis, et qui s'appelaient « agnels » ou « moutons », une de leurs faces reproduisant l'agneau pascal.

À Crain (Yonne), dans le château de Mme Ozanne, la chronique écrite fait état d'« une poule avec ses douze poussins », le tout en or massif.

Le trésor des seigneurs de Beaulon (Allier) est caché dans les vestiges de leur château, mais quiconque fouille pour les trouver risque d'être mordu par les cinq vipères rouges gardiennes tutélaires.

La vouivre veille que les trésors des châteaux de Vaugrenans, de Valempoulière, d'Arlay, de la Tour-du-Meix, de Dramlay, etc., dans le Jura.

Au Château Saint-Paul (Bas-Rhin) le jour du Vendredi saint à midi, celui qui a la chance peut voir un chien noir couché près d'une source.

Le chien tient dans sa gueule la clef qui ouvre une petite porte dissimulée dans les rochers d'alentour. Celui qui a le courage de prendre la clef ne risque rien s'il ne dit mot, et il peut pénétrer jusqu'à la crypte de la montagne.

De nouveau, il trouve le chien noir, gardant le coffre aux richesses et tenant entre ses crocs menaçant la clef d'or commandant la serrure.

Celui qui est courageux, dont l'âme est pure et les mains vierges de sang, peut prendre la clef, ouvrir le coffre et puiser autant d'or et de pierreries qu'il pourra en porter.

À la Chebba, à soixante-cinq kilomètres au nord-est de Sfax (Tunisie) un trésor est gardé par un chien noir qu'il faut appeler trois fois : Douleb… Douleb… Douleb.

Dans la Babylone des Égyptiens (Le Caire), les perles, les émeraudes et de grandes richesses enfouies dans un puits ne peuvent être découvertes que si l'on sacrifie au rite suivant :

« D'abord écrivez les noms magiques ci-après… [en arabe] sur un morceau de poterie crue. Fumigez le fragment avec du mastic mâle et de l'*assa-foetida* et jetez-le dans le puits pour que l'eau se retire aussitôt.

« Quand vous trouverez le trésor vous ne pourrez vous en emparer que si vous immolez un cynocéphale. »

***

Hors légende, nos bêtes amies ou ennemies ont joué un rôle éminent dans d'authentiques histoires de trésors.

À Rennes-le-Château, au XVIe siècle, c'est une chèvre qui, s'égarant dans une caverne, révèle au berger Pâris le fabuleux trésor que redécouvrira en 1897 l'abbé Béranger Saunières.

Mais le serpent de nouveau en lice : en Afrique du Sud dans le gouffre de Hadje Aibeep, vers Pella et le fleuve Orange existe un trésor de diamants qui fut pillé à plusieurs reprises sans être pour autant épuisé.

En 1925, un certain Gerte en le cherchant fut mordu par une vipère et abandonna son entreprise ; en 1958, les explorateurs Jan Holland, Peter Campion et Arthur Ruste moururent tous trois mordus par les serpents qui grouillent dans le gouffre.

Des murènes, de façon fort naturelle, puisqu'elles aiment habiter les épaves, constituent pour les chercheurs de trésors sous-marins un péril non négligeable.

Une épave célèbre, celle du galion *San Fernando* gîtant au large de l'île Sainte-Lucie, passe pour être protégée par un « monstre à chevelure d'ébène ».

Et voici l'auxiliaire précieux des trésors sous-marins : le poulpe !

Notre ami Florent Ramaugé, du Club des Chercheurs de Trésors, grand plongeur devant l'Éternel, et qui depuis des années s'acharne sur les galions engloutis à Vigo en 1702, pêche le poulpe et le rejette aussitôt à l'eau.

Pour lui, il s'agit de savoir si le poulpe n'a pas une pièce d'or collée à une ventouse, ce qui arrive parfois, la bête se saisissant de tout objet brillant trouvé au fond de la mer, donc des pièces d'or issues des galions éventrés ! Ce qui aiderait puissamment à localiser une épave.

Mais si le poulpe doit s'inscrire dans la réalité admissible, les dames blanches, par contre, exigent beaucoup de bonne volonté.

Mais pourquoi ne pas croire aux fées, à Viviane, à Huon de Bordeaux, à Arthur à la Table ronde, à Mélusine ? Et aux légendes de chevalerie, aux contes à diables et à voeux magiques, bons à raconter en veillées devant une grande cheminée où brûle le chêne de la forêt de Brocéliande ?

Pourquoi ne pas croire aux belles et douces dames blanches ?

À Koëpfle, dans le Bas-Rhin, nombre de braves gens ont vu, à l'heure de midi, une dame blanche tenant un trousseau de clefs d'or descendre le

coteau de la vallée.

Elle sourit à ceux qu'elle rencontre et va jusqu'aux rives de l'Ill près du moulin de Biszmühl. Là, elle lave son visage, ses cheveux et ses beaux pieds nus, et on l'entend se plaindre et pleurer.

Elle retourne ensuite à la colline et disparaît magiquement à un endroit où courent, la nuit, assurent les paysans, de longues flammes bleutées.

La colline passe pour receler un trésor qui fut souvent cherché, mais en vain.

À l'emplacement du moulin de Biszmühl existait jadis un château, incendié en 1452 par les Mulhousiens. Il est possible qu'un souterrain relie encore le moulin à la colline.

Dans le Jura, la légende veut que la dame blanche de Montbarrey danse la nuit sur l'emplacement d'un trésor en or, vaisselles et pièces de monnaie.

Le gracieux fantôme danse, un flambeau allumé à la main et jusqu'à deux heures après minuit. Celui qui aura la chance de le voir devra regarder sans bouger et bien remarquer l'endroit où ses pieds nus traceront un cercle. Le trésor sera là et il sera permis de fouiller quand la danseuse aura disparu magiquement.

***

Il y a de cela bien longtemps, la dame de Montbron était une châtelaine d'une grande beauté, mais pleine de morgue et de cruauté.

Elle détestait les enfants, et Dieu, pour la punir, la rendit mère de six bambins en une seule fois.

Une nuit, la méchante châtelaine mit les innocents dans une corbeille en osier et alla les noyer dans une profonde fontaine.

Bientôt, en proie à un dévorant repentir, elle déchira ses habits, retira ses bijoux, son or, ses colliers et jeta le tout au creux de la fontaine tragique ; puis elle se retira du monde et mourut damnée.

Plusieurs habitants de Montbron essayèrent jadis de récupérer le trésor en épuisant la source, mais à chaque tentative s'élève un orage et le mauvais sort s'abat sur les sacrilèges.

La source se situerait entre Montbron et Rouzède (Charente.)

***

Tous les sept ans à Illzach dans la banlieue nord de Mulhouse, au lieu-dit « L'Étang », au pied et à l'ouest du coteau de Rain, une jeune fille blonde d'une grande beauté apparaît dans les prés.

À son cou et sur sa poitrine étincellent des colliers d'or, dans la main gauche elle tient un trousseau de clés et de l'autre main elle fait un geste invitant ceux qu'elle rencontre à la suivre.

L'homme qui aura la bonne fortune de la rencontrer devra l'accompagner jusqu'au feu de charbon ardent dans lequel la dame s'évanouira en fumée. Il faudra éteindre le feu en le recouvrant d'un grand drap, et creuser à l'emplacement pour dégager le passage d'un souterrain menant à une salle voûtée.

C'est là que la dame blonde d'Illzach, entre un démon noir et un diable à corps de crapaud, attend le héros qui rompra son enchantement. Celui-là pourra emporter deux grands coffres de richesses, mais bien se garder de prononcer une seule parole pendant toute l'aventure.

Voilà une chose bonne à savoir : il faut tenir sa langue si l'on veut trouver des trésors, et celui du Trou Carré, près de Guebviller dans le Haut-Rhin en est la preuve… si l'on peut dire !

Or donc, deux bûcherons, qui revenaient de la forêt, aperçurent un soir un coffre en or massif contenant toutes les richesses du monde. Ce coffre, d'habitude, – nous citons la légende – était gardé par un dragon de feu, mais ce soir-là, il émergeait à fleur de terre, s'enfonçant tout doucement pour disparaître dans les entrailles du sol.

Les bûcherons creusèrent et après avoir déterré une pierre énorme et un sabre aiguisé (trésor protégé !) ils parvinrent à dégager le meuble en or.

Ils étaient si émus que l'un des chercheurs rompit le silence et dit à son compagnon :

— Par Dieu, tu es pâle comme un mort !

Il n'avait pas plutôt prononcé ces paroles que le coffre s'enfonçait dans la terre et disparut à jamais.

On ne doit jamais parler durant un enchantement !

***

Le mystère de la Cave Enchantée est sans doute une des plus extraordinaires légendes vraies qui puissent exister.

En 1951, publiant dans l'hebdomadaire *Ici Paris* une enquête titrée « La Chasse aux Trésors », nous reçûmes plusieurs lettres de Mme Van E. de Boissy-le-Châtel, en Seine-et-Marne, relatives à un mystère qui hantait sa cave et l'esprit de sa famille.

Cette histoire ne saurait être mieux exposée que par la relation *in extenso* des lettres de Mme Van E.

Première lettre. 25 mai 1951

… Je vous dirai tout d'abord que je ne suis pas superstitieuse, que je ne crois pas aux revenants, ni à la magie, ni à la sorcellerie. Voici les faits ; il y a trente ans environ, mes parents achetaient une maison dans la petite ville de Rebais (près de Coulommiers). Cette maison est très ancienne et les titres que possèdent mes parents font remonter ses premiers propriétaires au siècle de Louis XI. La maison est beaucoup plus vieille encore, et la cave encore plus… et c'est de la cave qu'il s'agit. Lorsque pour la première fois je descendis dans cette cave, sitôt la porte franchie je reçus comme un choc, et je vis devant mes yeux un trésor !

Je n'en dis rien à ma mère, croyant à une hallucination.

La deuxième et la troisième fois, même choc, même vision… un trésor dont je vois toutes les pièces pêle-mêle… trésor qui a dû être caché (si trésor il y a) avec précipitation.

Aussitôt que je sors de cette cave, il me semble que j'ai le cerveau vide (l'espace d'une minute) et je ne pense plus à rien.

Ne trouvez-vous pas cela étrange ? Y a-t-il vraiment un trésor ? Est-ce un envoûtement incompréhensible ?

Je vous fais ici le plan de la cave…

Deuxième lettre. 8 juin 1951

… La cave à vision appartient à ma mère qui ne demande pas mieux que ce mystérieux envoûtement dont je suis affligée se trouve éclairci.

Cette cave se trouve à Rebais à sept kilomètres de Fontenelle…

Troisième lettre. 20 avril 1953

J'ai bien reçu vos deux lettres, mais ayant pris mes congés, je ne les ai trouvées qu'à mon retour.

La cave en question appartient à ma mère et se trouve à Rebais (…) mais nous n'avons rien trouvé, car nous n'avons rien cherché. Par suite de faits invraisemblables, ma mère a condamné sa cave tant qu'elle sera en vie. Bien que ce que je vous écris soit assez troublant, je pense que seul le hasard en est la cause… à moins que, si trésor il y a, il soit protégé par les forces que l'on dit occultes.

Personne d'autre que ma mère et moi n'était au courant.

Ma mère, quelques jours avant que je vous fixe rendez-vous, demanda à la femme qui fait ses courses de bien vouloir descendre à la cave pour enlever les toiles d'araignées. Cette femme prit le balai, descendit les vieilles marches de pierre puis refusa net d'entrer dans la cave.

Comme elle est simple d'esprit, ma mère sur l'instant n'y fit pas attention.

À quelques jours de là, un de mes frères, qui avait laissé une petite caisse dans la cave, descendit vers neuf heures du soir pour la chercher.

À sa stupéfaction, il voit au fond de la cave une tête ovale d'environ quarante centimètres ; phosphorescente, avec un oeil à chaque extrémité qui le regarde en clignotant. Il remonte en vitesse. (Sic.)

Quand il fut en haut, il se dit : « Voyons Albert, tu es un homme, tu ne vas tout de même pas te mettre à avoir des visions !» Et, bravement, il redescend… mais cette fois, la tête s'avance sur lui, menaçante. Il s'est sauvé et le lendemain au jour, il redescendit, pas trop rassuré. Mais il ne vit qu'un os.

Il eut soin de ne pas nous raconter cela aussitôt, de peur que nous n'osions plus descendre.

Je vous écrivis donc une lettre pour vous donner rendez-vous le samedi suivant, mais n'ayant pas de timbre sous la main, j'emmenai cette lettre avec moi à l'usine, avec l'intention de la mettre à la poste en quittant mon travail.

Il y avait une heure à peine que je travaillais quand un plancher à papier pesant soixante-cinq kilos me tomba sur la tête. J'ai été trois mois à me remettre… et la lettre n'est pas partie.

Ma mère, étant tombée malade dans les mêmes moments, en a conclu que sa cave était hantée et en a fait condamner la porte. Voilà, monsieur, la cause de mon silence.

Je n'ai pas osé vous écrire ces choses, car peut-être que… c'était écrit !

Je vous prie, Monsieur, d'agréer…

Voici donc les lettres que nous reçûmes sans leur donner de suite conformément au désir exprimé par Mme Van E., mais il est regrettable qu'une détection électronique n'ait pas donné une solution au mystère de la Cave Enchantée !

Quoi qu'il en soit, cette histoire est bien étrange, et bien insolites les concours de circonstances qui semblaient vouloir interdire la détection du trésor.

Et il faut avouer que notre rationalisme n'est pas exempt de perplexité !

15

TRÉSORS OCCULTES, INCANTATIONS… HOMMES VOLANTS… FANTÔMES

Chez les peuples primitifs, et particulièrement sous les latitudes tropicales, l'imagination et la fièvre de l'or se sont conjuguées pour engendrer de fantastiques histoires de trésors où la magie joue le rôle principal.

Épris de merveilleux, les Arabes sont persuadés que les roumis qui occupaient jadis l'Afrique du Nord, avant la conquête musulmane, ont enfoui dans la terre tous leurs trésors après avoir écrit dans des livres magiques les secrets permettant de les retrouver.

Léon l'Africain, géographe et historien, rapporte qu'à Fez il existait au XVIe siècle des chercheurs de trésors appelés : El-Kannazîn.

Les El-Kannazîn assuraient que les Romains avaient enchanté les richesses enterrées, mais qu'il leur était possible par invocations et conjurations magiques, de rompre les charmes.

Selon les Arabes, la méthode rationnelle de récupération eût été de consulter le *Livre de la science des thrésors* où étaient expliqués les rites efficients pour trouver les cachettes et chasser les esprits malins, mais ce livre se trouvait, dit-on, dans l'« église de Constantinople » où il avait été apporté de Tolède.

Dans ce sanctuaire, auraient été également déposés d'autres documents donnant le point exact des trésors des roumis.

Quoi qu'il en soit, ces livres étaient inaccessibles aux El-Kannazîn, qui, excellents alchimistes, et particulièrement experts dans les sciences occultes, durent se rabattre sur les méthodes magiques.

Leurs recherches de trésors étaient basées sur le pouvoir des philtres, des élixirs, des fumigations, des poudres et surtout de l'incantation suivante :

« Tamsh, Karhatial, Akfahitha, Tahtout, Aketthountha, Ahia, Shaqatqir, Ahirqal, Tafhout ! Exauce-moi, ô sage géant, par la puissance de ces noms ! Éloigne-toi de nous par la puissance évocatrice de ces noms sacrés. »

À dire sept fois !

Il convenait en même temps de faire des fumigations de kondor, de santal, de styrax et de graines de caroube.

Pour découvrir le trésor, il fallait également répéter sept fois : « Ahiaksheh, Ahishakish, Maksha, Ahérqoul, Daïg, Maïg, Qinbourg, dépêchez-vous et montrez le trésor par la puissance des noms que je viens de lire devant vous. »

Alors, les géants, les bêtes monstrueuses s'écartaient de la cachette et devenaient inoffensifs.

M. Ahmed Bey Kamal, membre de l'institut égyptien, a traduit et recueilli dans le *Livre des perles enfouies* des histoires de trésors où se reflètent toute la magie et les croyances des El-Kannazîn, en même temps que le style de l'imagination des Orientaux.

Voici la relation du trésor des rubis du roi :

Quittez Abou-Shamah dans la montagne de Charounah, district de Maghagha, province de Minieh et marchez vers l'est jusqu'à un *wadi* coupé de plusieurs ravins.

Dirigez-vous vers Abou-l-Dahîm, vous rencontrerez une fente énorme qui permet à un cavalier d'entrer avec sa jument et sa lance et d'y faire passer trois charges.

Entrez et marchez jusqu'à un puits qui contient trois pots de grès et vous verrez par là un Tell (monticule) de débris et trois autres degrés enfouis.

Enlevez tout le sable et découvrez un chemin qui monte vers la montagne et qui est bordé d'une banquette.

Si vous passez sous la banquette, vous trouverez une porte avec un anneau orné d'inscriptions grecques et d'une marque.

Tirez l'anneau, la porte s'ouvrira et vous la franchirez sans crainte.

Vous trouverez au-delà une grande et belle chambre contenant cent ardebs de boue philosophale.

Chauffez cette boue au feu jusqu'à ce qu'elle devienne rouge puis trempez-la dans du vinaigre pur ; elle s'émiettera.

Vous verrez dans la même chambre, un monceau et un lit royal sur lequel le roi est couché, entouré de pierres précieuses, de rubis assortis tels que personne n'en a jamais vu, ni n'a entendu parler de rubis pareils ni même n'a soupçonné qu'il put en exister de si beaux.

Près de la tête du roi on voit soixante-dix flèches magiques, destinées à tuer les ennemis.

Si vous faites l’image de votre ennemi avec de la cire et que vous écriviez sur la tête de cette image le nom de cet ennemi et celui de sa mère, puis que vous perciez le coeur de cette image en lançant une des flèches au moyen d’un arc, en disant : « Je tue tel roi de telle ville », l’ennemi tombera mort.

Si la flèche perce sa nuque, la tête de cet homme sera détachée du tronc. Apprenez cela, car c’est l’oeuvre des esprits magiques qui habitent ces flèches.

Vous verrez près de la tête de ce roi une boîte contenant quarante-huit bagues appartenant à quarante-huit géants ; si quelqu’un porte une de ces bagues, le génie lui apparaîtra et se mettra à son service.

S’il désire être invisible, le génie le cachera aux yeux tant que la bague restera à son doigt.

Si vous voulez entrer dans cette pièce, parfumez-vous avec du stagonias, de la mandragore et du styrax pétris dans du sang humain provenant d’une saignée, à condition que votre entrée ait lieu un vendredi ou un samedi de pleine lune et que vous récitiez continuellement l’incantation suivante :

« Baâlshaqesh, Mihraqesh, Aqshamqesh, Shaqmounhish, Rekinshar, Ashlekh, Barkiaz, Hawra, Alarkiaz, Iasloub, Iaskioub, Bishghab, Alghioub, Bitfoun, Biçouçam, Houçam, Shamkhisha, Shemrakh, Shemrakh, Ashmekh, Shamakhi, le plus hautain que tout Barakh, par la manifestation au Seigneur sur la montagne, mais celle-ci a été abattue et Moïse tomba alors en défaillance. Je vous conjure ô esprits de céder et d’exaucer le lecteur de cette incantation. »

Toujours en terre africaine, une autre histoire occulte, mais ravissante et légère, assure la transition entre la sorcellerie cruelle et la poétique affabulation.

Le trésor supposé est celui du Tombeau de la Chrétienne ou K’bour Roumia, gigantesque monument de trente mètres de hauteur sur quinze mètres de base, érigé à l’extrémité ouest de la pointe de la Mitidja à soixante-deux kilomètres d’Alger.

La légende assure que de grandes richesses sont enterrées dans ce tombeau, ce qui est peut-être vrai ! De nombreuses fouilles ont été faites sans résultat et les historiens se perdent en conjectures sur la signification du monument.

M. Adrien Berbrügger, inspecteur général des Monuments historiques, pénétra le premier dans l’hypogée le 16 mai 1866.

D’après des traditions, le K’bour Roumia serait le tombeau d’une princesse, chassée d’Espagne au Moyen Âge, ou dit-on encore, ayant appartenu à la famille royale de Numidie ou de Juba II, mort à Césarée vers l’an 30.

Au XVIe siècle, on assurait qu’il abritait la sépulture de la Cava (la Kaâba), courtisane d’une merveilleuse beauté, séduite par le roi des Wisigoths et dont le père, le comte Julien, pour se venger avait livré l’Espagne aux Musulmans.

À l’intérieur du tombeau seraient enfouis des monceaux de pierres précieuses, des boisseaux de perles et de rubis, des quadruples à remuer à la pelle. (Un quadruple est une double pistole d’Espagne.)

La cachette, dit la légende, ne saurait s’ouvrir qu’à l’aide de formules cabalistiques secrètes, et seul un chrétien en sera le découvreur.

Le monument est appelé Tombeau de la Chrétienne par les Français, Fuesa de la Cristiana par les Espagnols, Tombeau de la Romaine ou de la Roumi par les Arabes.

Deux légendes très pittoresques ont accrédité l’existence d’un trésor caché.

La première dit qu’un jeune Arabe du nom d’Hadj-Ahmed était captif en Espagne et se lamentait du mauvais sort qui le tenait loin de sa douce amie, la belle et blanche Al Djezaïr qu’il n’espérait plus revoir.

Un jour, son maître, magicien réputé, lui fit la proposition suivante :

— Écoute-moi, Ahmed, avec des oreilles honnêtes, et tu recouvreras ta liberté. Je te l’offre, mais en échange, et dès ton arrivée sur la terre d’Afrique, tu iras au Tombeau de la Chrétienne et tu monteras jusqu’au sommet. Tu chercheras soigneusement le centre géométrique et à ce point précis tu brûleras le parchemin que je vais te confier. Es-tu d’accord ?

Hadj-Ahmed accepta le marché avec joie, embarqua sur une galère et sitôt arrivé en Afrique, se rendit au tombeau dont il n’eut aucune peine à gravir les degrés.

Il chercha le centre géométrique de la voûte, et comme promis y brûla le parchemin recouvert de signes cabalistiques que lui avait remis le magicien.

Aussitôt, le tombeau s’ouvrit avec un craquement effroyable, et tel un volcan en éruption, se mit à cracher ses entrailles qui étaient une miraculeuse pluie d’or, d’argent, de pierres précieuses et de bijoux…

En un envol multicolore et prodigieux, les ducats, les piastres, les écus, les pistoles, les quadruples, les émeraudes, les rubis, les diamants, les

perles, les améthystes et les opales s’envolaient, s’envolaient comme si jamais la source du trésor dût se tarir !

Et le merveilleux feu d’artifice, à la manière d’un typhon, se prolongeait dans les nues en un grand courant qui allait en direction de l’Espagne, sans doute aspiré par les incantations du magicien.

Quand Ahmed réalisa le miracle, il voulut avoir sa part du trésor, et jeta son burnous sur l’ouverture du cratère. Alors le charme fut rompu, le tombeau reprit son antique forme délabrée, et pièces et joyaux cessèrent de jaillir en myriades d’étincelles.

Dans les plis de son burnous, le jeune Arabe ne recueillit qu’une pierre précieuse, arrêtée dans un pli, mais si belle, si pure qu’il en tira assez d’argent pour finir sa vie riche et heureux auprès de la belle Al-Djezaïr.

La seconde légende est plus étonnante encore.

Un berger arabe avait l’habitude de mener paître ses vaches auprès du tombeau. Il remarqua que chaque soir, une vache noire, la plus belle du troupeau, manquait au compte, mais il la retrouvait chaque matin mêlée aux autres et aussi bien portante que possible.

Or le tombeau étant clos sur toutes ses faces, le berger n’arrivait pas à comprendre le miracle.

Décidé à en avoir le coeur net, il se cacha à la petite nuit derrière une touffe d’arbrisseaux et guetta la vache noire. Il la vit soudain s’approcher des ruines et se frotter contre les parois qui s’entrouvrirent et la happèrent pour se refermer ensuite.

Le berger crut devenir fou de peur, car il avait, pensait-il, surpris le secret des djouns et savait que de telles indiscrétions se paient généralement de la vie.

Mais l’aurore arriva, le berger était encore vivant et le troupeau revenu et au grand complet paissait dans la sérénité d’une belle matinée.

Le berger se rassura et pensa que les djouns n’avaient rien à voir dans cette affaire, et que peut-être il pouvait lui, pauvre et inconnu, acquérir richesse et célébrité en perçant le mystère du tombeau à trésors.

Le soir suivant, il se rapprocha des ruines, prenant soin de suivre la vache pas à pas, et quand il la vit disparaître dans l’ouverture magique, il s’agrippa à la queue de la bête et entra avec elle dans l’antre.

Le mur se referma sans bruit et le berger ébloui se trouva au bord d’une grande pièce scintillante de lumière et jonchée comme graviers d’une profusion de richesses inouïes.

Il y avait des coffres où resplendissaient des pierres précieuses et des aiguières d'or ciselé, des colonnades de pièces d'argent, des cassettes à rubis, des vasques pleines d'émeraudes, et au centre du tombeau, la vache noire qui, placide, allaitait le fils de la fée Halloula, couché dans un berceau en or massif serti de diamants gros comme des oeufs de poule.

Le berger entassa le plus de butin possible dans son burnous et profita du départ de la vache noire pour sortir du monument.

Plusieurs fois, il refit le voyage, emportant de pleins sacs de pierres précieuses, mais le trésor était si prodigieux qu'il n'en fut même pas entamé !

Et ce trésor existe toujours et celui qui saura faire ouvrir le mur du tombeau pourra y puiser à pleines mains.

Seulement, voilà, il faut savoir !

Selon d'autres traditions, un serpent géant : l'Aguerra, garde le trésor.

On dit aussi qu'une entrée souterraine partant du bord de la mer dans une crique écartée aboutit au centre du tombeau ; mais l'entrée de la galerie est défendue par une faucille aiguisée qui d'un vif balancement interdit le passage.

La faucille s'appelle la « Ras bel Mendjel » (la Tête pour la Faucille), et il y a un danger de mort à vouloir forcer sa défense.

Et voilà pourquoi le trésor du Tombeau de la Chrétienne est inviolable pour qui ne sait pas vaincre les charmes.

L'Afrique n'a pas le monopole des trésors magiques, et la France, pays de bon sens, possède en son panthéon trésoraire les histoires les plus folles et les plus raisonnables.

De quoi sans doute établir cette fameuse juste mesure que ne possédait pas – tant s'en faut – la curieuse baronne Martine de Bertereau Beausoleil, minéralogiste et radiesthésiste qui défraya la chronique vers le milieu du XVIIe siècle.

Jamais personne n'eût pu être aussi riche que la baronne de Beausoleil si son art avait été au diapason de sa foi dans les trésors fabuleux qu'elle découvrit ou plutôt prétendit découvrir.

Jean du Chastelet, baron de Beausoleil, époux aussi fou qu'elle, de Martine de Bertereau, dite la Sorcière, auteur du grimoire qui va suivre, avait cependant la plus entière confiance dans les dons de la chercheuse de trésors.

Le livre intitulé *La Restitution de Pluton* commence par ce liminaire adressé au roi :

Mais aujourd'huy, Dieu vous ouvre les yeux et apprend à Votre Éminence très-auguste, par moi qui ne suis qu'une femme de laquelle il a peut-être pleu à la Divine Bonté de servir, aux fins de donner aduis des thrésors et richesses enfermées dans les mines et minières de France, comme il a voulu autrefois se servir de Ieanne d'Arques pour repousser les Anglais hors l'héritage que ses ayeuls avoient laissé à Sa Majesté.

En bref, après s'être comparée à la Pucelle, Martine de Beausoleil exposait ses titres, ses découvertes et la manière d'en faire profiter l'État français.

— *J'ai visité maint fonds de mines et cavernes où bien souvent se rencontrent de petits nains de la hauteur de trois ou quatre paulmes, vieux et vêtus comme ceux qui travaillent aux mines, assavoir d'un vieil robon et d'un tablier de cuir qui leur pend au fort du corps, d'un habit blan avec un capuchon, une lampe et un bâton à la main*.

M'étant ainsi trouvée aux officines des fontes, aux séparations du grossier d'avec le pur et ayant veu de faire les épreuves et les ayant faites moi-même par de longues années, je dis les cinq règles qu'il faut sçavoir pour cognoistre les mines, les métaux, les eaux et fontaines.

1. Par l'ouverture de la terre qui est la plus sensible et la moindre,

2. par les herbes et plantes qui croissent dessus,

3. par le goust des eaux qui en sortent,

4. par les vapeurs qui s'élèvent autour des montagnes et vallées à l'heure du soleil levant,

5. par le moyen de seize instruments métalliques et hydrauliques qui s'appliquent dessus.

Avec sept verges métalliques, cette pionnière de la radiesthésie avait découvert des trésors prodigieux dont voici les échantillons :

— *Proche Saint-Beat, Pyrénées, mines d'or en quantité*.

— *À demi-heure de Saint-Bernard, une grande mine de cristal et deux de cuivre avec argent*.

— *À la Bastide-Delpeyrat en Languedoc, cinq mines de Iayet (jais) et une mine de vitriol*.

— *Proche Tournon, six mines d'Arquifou ou vernix*.

— *Velay et Gevaudan : mines de saphirs blancs et bleus très bons*.

— *Samatan : trois mines de turquoises*.

— *À Pegu en Auvergne : une mine d'améthystes*.

— *Sous le château d'Usson, dans la vigne d'Anthoine du Vert, une mine d'Azur*.

— *Proche de la ville de Die (Dauphiné), des pierres et diamants semblables à ceux d'Alençon*.

En France, ajoute la baronne, il y a de tout, sauf les épiceries du Levant, les monstres d'Afrique, les Éléphants, les lions et autres animaux de haute stature de l'Asie, les castors du Canada, etc.

« Il y a des mines de toutes pierreries fines : améthystes, agathes, émeraudes, hyacinthes, rubis, grenats, saphirs, turquoises et mesme des Diamants et en outre des ruisseaux où se trouvent des Perles et toutes sortes de Pierreries. Dans les mines, tous les métaux ont un principe d'accroissement par une liqueur vaporeuse qui sort des matières métalliques, puis se forme comme huile gras ou comme beurre au bout duquel nous trouvons bien souvent l'Or et l'argent fin, etc. »

Enfin, la baronne radiesthésiste mettait sa baguette divinatoire au service du roi pour extirper tous ces trésors de la terre.

Son Mémoire, aussi étrange que cela puisse sembler, fut approuvé par le Conseil royal, mais n'obtint pas d'exécution, le cardinal de Richelieu avec bon sens ayant fait arrêter la baronne et son mari qui furent internés dans un asile de fous.

***

En 1740, en Beauce, les trésors et la sorcellerie s'unissaient sous les auspices de Jean-Baptiste Potin, rhabdomancien, charlatan et escroc de la plus belle eau.

Les crédules bourgeois et les paysans venaient dans l'antre de Dourdan où Potin et quelques acolytes se faisaient payer très cher pour découvrir des trésors en invoquant Astaroth, ses oeuvres et ses pompes.

Et découvrir n'était pas le mot propre, car Astaroth ne fit jamais honneur à sa réputation et Potin ses promesses.

Un menuisier escroqué de mille livres déposa plainte, et le 22 août 1744, la maréchaussée emmena à Bicêtre « ce ramassis d'escrocs et de fous » disent les chroniqueurs en parlant des sorciers chercheurs de trésors.

***

Le prince Cherenzii Lind, Maha Choan, maître du Monde, et seigneur d'autres lieux fut-il lui aussi interné ?

Nous avons bien connu ce paranoïaque qui réunissait en sa personne avantageuse et grave – si l'on peut dire – le toupet de la baronne de Beausoleil, l'inconscience d'Aymar Vernay et la fourberie de Potin, mais avec grand pittoresque il faut l'avouer !

Si son fabuleux trésor de l'Agartha existait vraiment, on pourrait reléguer dans les limbes de l'oubli tous les autres trésors du monde, ou les bazarder au célèbre marché aux Puces de Saint-Ouen !

Son histoire prodigieuse défraya la chronique mondiale en 1947, et nous pensons pouvoir en donner une version originale, pour la raison que nous y tînmes un rôle de premier plan, qui nous valut à la fin une condamnation à mort en bonne et due forme !

Mais commençons par le commencement.

Vers la mi-juin 1947, venant de Cuba, avec pour tout bagage deux boîtes de cigares, H. Upmann, un homme de haute stature et au visage de bouledogue débarqua à l'aéroport d'Orly.

Un petit groupe l'attendait et lui manifesta aussitôt une déférence étonnante et voisine de la vénération.

Le voyageur eût été un président de République ou un roi qu'on n'eût pas eu pour lui plus de considération.

Il était davantage et de beaucoup pour le groupe qui l'accueillait et pour les quelque deux mille adeptes et initiés de la Grande Fraternité universelle : l'homme aux cigares Upmann était – ni plus ni moins – le Maître du Monde !

Son état civil véritable, mon Dieu, on eût aimé le voir ! Mais nul, bien entendu, ne fut admis à ce contrôle, lequel d'ailleurs n'eût rien prouvé puisque le Maître du Monde ne pouvait, comme un simple pékin, être nanti d'un extrait de naissance et d'une carte d'identité accrédités des pouvoirs civils humains !

Bref, ce souverain suprême prétendait avoir droit également aux titres de Maha Choan (Grand Chef) Kut Humi Lal Singh, prince Cherenzii Lind, et son domicile permanent était le royaume souterrain de l'Agartha au Tibet, quelque part entre Lhassa et Chigatzé, et en tout cas, sous l'énorme masse des monts Himalaya.

Le Maître du Monde ou Maha Choan fut reçu officiellement par un mage, disciple du Bulgare Peter Deunov dont il enseigne la philosophie dans son

ashram de Sèvres près de Paris.

Pour ces techniciens de la sagesse et de la haute spiritualité, il ne faisait aucun doute que le prince Cherenzii Lind était le Tout-Puissant Maître du Monde, chef du Cénacle de douze Sages qui de l'Agartha tibétain régissait les hautes destinées du globe.

Le Maître ayant fixé sa résidence rue Lesueur à Paris, les fidèles accoururent, déjà en transes, et pieds nus, afin de recevoir la bénédiction sainte.

Et ils demeurèrent tout un soir, à genoux, en prières, pendant que le Maître du Monde et le mage dissertaient sur de grandioses problèmes cosmiques. C'est du moins ce que pensaient ces naïfs !

En réalité, les deux maîtres, l'un (le Maha Choan) entraînant l'autre par l'escalier de service, partaient jauger la vanité des plaisirs humains aux Folies Bergère, et se rendaient ensuite pour parfaire leur éducation, dans ce deuxième temple consacré qu'est le cabaret Tabarin.

Et pendant que les danseuses de french cancan gambillaient, et que moult jolies filles exhibaient leurs charmes païens, les deux compères dégustaient du champagne en songeant aux dévotes en prières qui, à l'heure même, invoquaient leur puissance sacrée [7].

Puis, quelques jours après, et succédant bien entendu à de multiples palabres, séances de sagesse et d'initiation et autres surprises-parties spiritualistes, le Maître du Monde convoqua la presse et fit les plus étonnantes révélations qu'il soit donné d'entendre :

— Je suis un descendant de Gengis Khan et la réincarnation du Kut Humi, fondateur de la Société théosophique. Mon titre de Maha Choan me fut donné par le grand conseil de l'Agartha réuni en congrès.

« Au Tibet, l'Agartha est le royaume souterrain des initiés, mais le mot désigne aussi l'ensemble des sages et des grands instructeurs qui régissent le monde.

« Ce royaume qui fut fondé il y a cinquante-six mille ans n'est pas un mythe : il existe réellement et se trouve relié aux monastères de l'Himalaya par d'immenses galeries souterraines qui parfois atteignent huit cents kilomètres de longueur.

« Des êtres humains l'habitent et aussi des "Jinas", êtres doués d'une grande intelligence, mais qui n'ont pas de corps physiques. Les Jinas vivent dans les entrailles de la terre, ne remontent jamais à la surface et se nourrissent des forces de l'éther.

« Il existe encore dans l'Agartha des êtres inférieurs, armés de longues griffes et pourvus d'ailes analogues à celles des chauves-souris. Ils sont capables d'intelligence et leur civilisation, bien que d'un autre ordre, est comparable à celle des hommes. Plus tard en évoluant ils deviendront des hommes. Ce sont les gnomes, les sylphes et les lutins de vos légendes.

« Le royaume souterrain de l'Agartha a sa capitale sous le Tibet, mais s'étend également sous toutes les grandes montagnes du globe. La civilisation y est, pour les initiés, uniquement spirituelle et mentale. Nous n'avons pas de machines, mais des bibliothèques dont vous n'avez pas idée, des musées de peinture – avec la vraie *Joconde* de de Vinci – et de sculpture, et en général un épanouissement artistique qui vous paraîtrait prodigieux.

« Notre bibliothèque recèle les précieux livres de la Bibliothèque d'Alexandrie qui fut brûlée trois fois.

« Nous possédons aussi, mais pour l'unique plaisir des yeux, les plus beaux joyaux qu'ait produits la terre depuis sa création : diamants cent fois plus gros, et plus purs, que le Régent, émeraudes de la taille d'un oeuf, rubis prodigieux sertis dans des pendentifs dont vous n'avez pas idée.

« Ces richesses et bien d'autres, dont nous ne faisons pas cas, sont réunies dans un musée dont la voûte est de cristal de roche et les pavés d'or massif. C'est le trésor matériel de l'Agartha.

« Tout cela existe réellement, et le monde entier sera bien obligé d'en convenir quand je permettrai à des journalistes et à des cameramen de venir effectuer un reportage.

« Avant de quitter Paris, je ferai un miracle pour convaincre les incrédules. » (*Sic*.)

Ces déclarations sont les paroles mêmes du Maha Choan, maître du Monde, et elles furent prononcées au cours d'une conférence de presse rue Lesueur, devant une dizaine de journalistes.

Nous en donnâmes d'ailleurs une relation intégrale dans l'hebdomadaire *Point de Vue Images du Monde* du 8 octobre 1947.

Le Maha Choan assurait d'autre part qu'il parlait dix-neuf langues et qu'il entendait initier à toutes les sciences les savants français Jean Rostand, Broglie, Joliot-Curie, Tresfouel, etc.

Nous fûmes même chargés d'organiser l'entrevue, mais le mage se récusa au dernier moment ! Nous dénonçâmes alors l'imposture du charlatan, qui

nous fit « condamner à mort par les sages de l'Agartha », ce qui d'autre part donna lieu à un débat amusant au Club du Faubourg, le 2 décembre 1947.

Pris en flagrant délit de mensonge en Italie, où le professeur Tucci n'eut aucune peine à prouver que faux maître, faux sage, il ne connaissait pas un traître mot de tibétain, l'aventurier se retira quelque temps à Paris, puis disparut sans laisser d'adresse, à la recherche de nouvelles dupes.

Hélas ! Il n'est pas davantage permis de croire aux trésors de l'Agartha qu'à l'identité du Maha Choan, prince Cherenzii Lind et maître du Monde par-dessus le marché !

Mais c'est bien dommage !

En 1951, Marcel Brueghe de Damville, Eure, alerta la presse et le public en prétendant avoir découvert une cité celtique souterraine de la plus haute importance.

Ce brave homme – fortement illuminé au sens le moins noble du mot – fit même imprimer des prospectus où, après avoir révélé sa découverte, il faisait appel à la générosité de souscripteurs éventuels afin de constituer un fonds d'exploitation de la cité.

Le prospectus se terminait par cette naïve promesse :

« Pour toute offrande d'au moins mille francs, une récompense sera remise quand le notaire de l'oeuvre aura dressé l'inventaire de tout ce qui existe dans la cité.

« Adresser tous les dons à l'oeuvre de la cité celtique, à Coulonges par Damville, Eure. »

Au vrai, l'affaire se ramenait à une simple détection radiesthésiste ; la cité et toutes ses merveilles n'avaient pas été mises à jour et le tout sommeillait encore sous quelque trente mètres de terre, à proximité d'une ferme de Coulonges.

Mais le grand prêtre celte avec le ton de la foi en décrivait les splendeurs, les détails et les plans, y étant allé maintes fois, en corps astral précisait-il !

— Cette cité, disait Marcel Brueghe, fut édifiée sous terre il y a treize mille ans par les Celtes, en vue de laisser aux générations futures un témoignage de leurs richesses et de leur haute civilisation. Elle comporte deux entrées closes par des portails en métal inoxydable, et s'étale sur six mille quatre cents hectares en trois étages.

« Le premier sous-sol est un cimetière, le second comporte un cirque, des halles, des silos et des réservoirs d'eau potable ; le troisième est un vaste musée où l'on pourra voir des momies vitrifiées d'animaux monstrueux,

d’êtres humains et le trésor des Celtes : objets ouvragés en or, pierres précieuses et un morceau de la vraie pierre philosophale, taillé dans une pierre émeraude en forme de coeur. »

Il était difficile de croire cette histoire funambulesque, mais Marcel Bruegghe assurait que cette description de la cité celtique était écrite sur les tablettes sacrées de nos lointains ancêtres, en caractères oghams.

Il prétendait aussi posséder certains de ces documents, les autres étant la propriété du comité celte de Glasgow.

Des travaux furent entrepris pour dégager les entrées de la fabuleuse cité. Hélas ! ce fut en pure perte et les souscripteurs de l’oeuvre attendent encore leur part du trésor des Celtes !

***

Il serait impossible de croire au trésor des Sept Sceaux si sa découverte n’attestait formellement la réalité de l’invraisemblable, mystérieuse et insolite aventure.

Pourtant, bien que découvert, ce trésor garde encore son secret quasiment intact et exige un prolongement qui ne pourra s’exprimer que dans l’occulte.

Mme A. F. légataire du trésor des Sept Sceaux n’était nullement acquise à l’occultisme avant de recevoir, en rêve, la visite d’un personnage habillé d’un pourpoint et d’un haut-de-chausses couleur grenat passé, qu’elle appela pour cette raison : le chevalier à la Rose.

Elle s’ouvrit à son mari de la singulière apparition et des enseignements que lui donnait le fantôme, non sans une certaine appréhension car M. F. ne croyait pas du tout aux manifestations supra-normales.

— C’est un rêve sans queue ni tête, dit-il, et sans intérêt au surplus !

Toutefois Mme F., impressionnée, et continuant à voir en songe le fantôme, nota sur son journal personnel les révélations qu’elle recevait à l’état inconscient.

Jusque-là on peut supposer qu’il s’agit d’une hallucination ou d’un simple rêve exalté par une personne imaginative et nous demeurons dans les strictes limites de la banalité.

Les premières apparitions du chevalier à la Rose se situèrent en 1951 puis cessèrent un temps, et l’incident fut oublié.

En 1952, M. F. acheta une maison délabrée en Seine-et-Marne, non loin de Provins, la fit remettre en état, et durant ses week-ends trouva un agréable et sain passe-temps en travaux de terrassement et de jardinage.

C'est ainsi qu'il entreprit de niveler le parc en comblant une ancienne cave dont il déplaça les premières marches, aidé par un maçon.

Une nuit, après le dîner, il se promenait tranquillement dans la propriété en compagnie de Mme F. quand son épouse fit une remarque insolite :

— Regarde cette lueur bleue qui se déplace devant nous !

— Je ne vois rien, répondit M. F. tu as encore la berlue !

— Mais si… il y a une lueur bleue, et elle vient de s'arrêter à l'entrée de la cave, où tu as creusé cet après-midi. Il faut regarder, j'ai le pressentiment qu'il y a là un trésor, d'ailleurs, le chevalier à la Rose m'a dit que j'en trouverai un, et comme tu le sais, j'ai noté sur mon journal sa description et dessiné les signes mystérieux gravés sur les pièces qui le composent.

— En tout cas, il ne peut y avoir un trésor où tu me dis, car à cet endroit je viens d'enlever une marche et j'ai remué la terre tout autour.

Pourtant, à la stupéfaction de M. F., il suffit d'un minime grattage pour laisser apparaître un coffret italien en coquilles roulées, paraissant dater du XVIIIe siècle.

À cet instant, M. F. eut peut-être une vilaine pensée en mettant en doute la bonne foi de son épouse : n'avait-elle pas enterré le coffret pour accréditer ses folles hallucinations ?

Mais l'hypothèse inconvenante ne cadrait pas du tout avec la grande honnêteté morale de Mme F. et se révélait d'une réalisation bien improbable quand on eut fait l'inventaire de la trouvaille : le coffret recelait un petit réticule en perles, assez récent, contenant un scarabée servant incontestablement de cachet, et une boîte rouge en ivoire, sculptée d'une multitude de svastikas, contenant un étalon de pesée d'or et des médailles d'argent ou de métal tellement patinées et usées, que plusieurs générations sans doute avaient dû les porter pendues en pectoral.

À première expertise, certaines de ces médailles – les plus anciennes – dataient du XVe siècle.

Il semblait donc hasardeux d'admettre que quelqu'un, intentionnellement, ait caché le coffret dans la terre fraîchement remuée, mais le fait devint d'une impossibilité totale, absolue, quand, dans une anfractuosité de la cave, à côté du premier dépôt, M. et Mme F. découvrirent deux étuis en cuivre fortement oxydés contenant sept sceaux extraordinaires, les plus

grands ayant la surface d'une paume, tous gravés de signes cabalistiques, templiers, maçonniques, hébreux, arabes, rosicruciens et autres, fort malaisés à identifier [8].

Pour qui les voit, dans leur matière et leur patine, avec leurs formes insolites de roues dentées, d'hexagone ou de rectangles, et leurs gravures mystérieuses, impénétrables même, où s'épanouit parfois une rose comme un sourire rassurant, ces sceaux ou plaquettes de la cave au rayon de lumière bleue constituent le trésor le plus exaltant, le plus pétri de mystère et d'occultisme qu'il nous ait jamais été donné de voir.

Hélas ! peu d'humains auront le privilège de l'admirer ; un tel faisceau de coïncidences miraculeuses entoure sa découverte, que Mme F. entend ne pas livrer les mystérieuses plaquettes à la curiosité incompréhensive des profanes.

Car il s'agit incontestablement d'un trésor secret et d'une société secrète, sur laquelle jusqu'à présent, ni les techniciens du symbolisme, ni ceux de la cryptographie, ni ceux du Grand Orient et de la Grande Loge de France n'ont pu apporter d'éclaircissement notable.

Le bilan de l'aventure, tel que nous l'établissons avec notre esprit critique, réticent, fortement hostile aux charlataneries des empiriques, mais honnêtement ouvert aux conjectures et aux évidences, est le suivant :

— C'est par une voyance incontestable et caractérisée, annoncée plusieurs mois à l'avance que Mme F. a trouvé le trésor.

— Il ne peut y avoir supercherie, car il est matériellement impossible à quiconque de constituer un faux trésor avec des objets si précieux et si rares que nul musée, nul collectionneur n'en possède de semblables.

— Ce trésor à sceaux, plaquettes et médailles que ne peuvent identifier les spécialistes du symbolisme, est vraisemblablement le legs d'une société extrêmement secrète, que le dernier membre (possesseur de tous les signes de reconnaissance de ses devanciers) a caché avant de mourir, peut-être dans des circonstances dramatiques, telle que la guerre de 1914-1918, ou encore dans un but occulte déterminé.

— Les circonstances exceptionnelles de la découverte impliquent une suite, un prolongement dans l'occulte, qui paraît nécessaire et évident.

Mme F. serait donc la légataire d'une mission non formulée, mais que l'on pressent être de résurrection de la société secrète.

Les plaquettes par leur forme, les signes gravés et leur incontestable « présence » irradient, troublent, parlent un langage certain mais encore

inconnu. Seul est lumineux le sens général : société secrète !

Reste maintenant à attendre ou à provoquer la suite de cette mystérieuse affaire qui semble vouloir se projeter et revivre les temps étant venus.

Toutefois, une autre hypothèse retient l'attention : après le massacre des Templiers au XIVe siècle, il est incontestable que l'ordre a survécu, peut-être sous plusieurs formes : l'une rituelle dirigée par Guichard de Beaujeu, l'autre plus ésotérique, déjà fondée depuis longtemps.

Les sceaux étaient les signes d'appartenance à cet ordre hermétique qui s'adonnait très spécialement à l'alchimie, en collaboration avec des initiés juifs et musulmans très experts en cet art.

Jacques Coeur, dont l'immense fortune fut confisquée par Charles VII, puis reconstitué, grâce dit-on, à l'or philosophal, appartenait à cet ordre hermétique.

Et aussi, ces « pilotes » de Jean II de Portugal qui obligatoirement prenaient leur retraite dans les îles des Açores ou de Madère, loin des curieux, après être allés, dix ans avant Colomb, chercher l'or des mines de Brazil !

Il est évidemment séduisant d'imaginer ces pilotes, portant sur la poitrine les petites médailles usées par des siècles de frottement à même la peau, léguées par cooptation, participant à toutes les grandes conquêtes maritimes du globe et destinées peut-être à protéger les futurs conquistadores du Cosmos !

Mme de Grazia, l'éminente cryptographe du Club des Chercheurs de Trésors, pense que les sceaux appartenaient à des alchimistes… à des chevaliers alchimistes, plus exactement.

Elle y voit même obscurément transcrit le secret du Grand Oeuvre, sur la plaquette à huit pans, avec les sept phases du processus rituel aboutissant à l'or.

Quoi qu'il en soit, et même si le mystère n'est jamais éclairci, le trésor des Sept Sceaux est bien un des plus occultes de l'histoire trésoraire, et ceux qui ont eu le privilège de le contempler gardent encore dans leur souvenir l'image merveilleuse, magique et quelque peu affolante des plaquettes de signes impénétrables.

16

TRÉSORS ÉTERNELS… TRÉSORS FANTÔMES

À force de subir des attaques, un trésor finit tout de même par s'effriter, sinon en fait du moins en réputation.

Le trésor des Incas, le plus célèbre de tous, a toujours une auréole intacte, car nul ne s'avise de lui porter assaut, par contre, il est certain que Vigo a beaucoup perdu de son prestige depuis que les hommes-grenouilles ont vainement exploré les vases de la baie durant les années 1955 à 1961.

Le trésor du *Duque di Florencia* ou trésor du duc d'Argyll a subi le même sort jusqu'à devenir une sorte de trésor de boue dont on n'espère plus rien !

On peut d'ailleurs se demander si le trésor a véritablement existé, et en tout cas sa genèse n'est guère probante.

Après la débâcle de l'Invincible Armada, le grand galion *Duque di Florencia* fait relâche dans la baie de Tobermory au nord de l'Écosse en septembre 1688, afin de réparer ses avaries et d'embarquer des vivres.

L'Écosse est en paix avec l'Espagne, néanmoins le clan des Campbell attaque le galion, et ne pouvant en venir à bout propose la paix. En échange le capitaine espagnol Pereira doit aider Lachlan Maclean chef des Campbell à écraser le clan rival des Mac Donald.

L'expédition réussit et Pereira ayant réparé le *Duque di Florencia* se prépare à lever l'ancre quand le fils de Maclean se présente en ambassade pour réclamer le paiement en or des vivres embarqués.

Le capitaine espagnol, jugeant, avec juste raison semble-t-il, qu'il s'est acquitté de ses dettes en guerroyant, jette purement et simplement aux fers le jeune envoyé, qui, se croyant perdu, met le feu aux poudres et saute avec le vaisseau.

Le galion gît dans la vase par dix-huit mètres de fond, « à jet de pierre de la côte ».

L'héritier de l'épave, par décision (contestée) du roi Charles Ier en 1641, est le comte d'Argyll, descendant des Maclean.

Les autorités espagnoles du XVIIe siècle nièrent que le galion ait contenu un trésor de bord, ce qui est très vraisemblable, mais la tradition, à tort ou à raison fait état de deux millions de livres d'or, de bijoux et de doublons.

***

Régulièrement cherché, le trésor du Monomotapa n'a jamais cessé d'être décevant.

Le Monomotapa est peut-être l'antique Ophir du roi Salomon, au centre de la Cafrerie, et la tradition y situe les mines d'or et les richesses enfouies des rois cafres.

Essuyant les mêmes déceptions, les Américains s'acharnent pourtant chaque année sur le pseudo-trésor du pirate Jean Lafitte qui aurait sabordé sa frégate *La Fierté* dans les eaux bourbeuses de la baie de Galveston, devant Wallisville (Texas).

Et que dire du trésor de Gisors (Eure), que découvrit M. Roger Lhomoy dans une prodigieuse église souterraine ? Et du fabuleux trésor de Rommel, dont l'existence ne repose que sur les déclarations extravagantes et dix fois rétractées du scaphandrier tchèque Peter Fleig, ex-SS de la Wehrmacht, qui aurait immergé le trésor enclos dans six caisses, quelque part au sud de Bastia en Corse ?

D'après Fleig, un détachement de spécialistes, accompagnant l'Afrika-Korps : le « Devisenschutzkommando » (DSK) avait mission de piller les banques et d'amasser un trésor de guerre.

Le 8 mai 1943, ce trésor de la DSK aurait été transporté de Bizerte à un port italien où commence sa véritable odyssée.

— Le 17 septembre, a déclaré Peter Fleig, étant scaphandrier à la base italienne de La Spezia, près de Gênes, je fus embarqué sur une vedette rapide qui, à la nuit tombante, mit le cap sur la Corse.

À d'autres enquêteurs, Fleig déclara qu'il était quartier-maître et que l'embarquement du trésor s'était effectué sur les ordres de la Gestapo à Castellammare, dans la baie de Naples.

Bref, avant de prendre la mer, le lieutenant-colonel Ludwig Dall exigea la vérification du contenu des six caisses de bois cerclées de fer, pesant 10 324 kilos, que comportait le connaissement de bord, et c'est là que Fleig, aidant à soulever les couvercles, vit le « colossal trésor de l'Afrika-Korps » appelé maintenant : trésor de Rommel.

Ce trésor se composait de :
— pièce d’or : louis, dollars, piastres ;
— lingots d’or et de platine ;
— vaisselle d’or (!) ;
— ciboires, chandeliers, statuettes ;
— une caissette de pierres précieuses : 20 000 carats.

Puis, tout étant paré, la vedette fonça vers Bastia où elle devait, en principe, rejoindre un convoi de bateaux allemands.

— Or, dit Peter Fleig, en arrivant au petit matin à Bastia, nous tombons en plein bombardement : une escadre aérienne US a mis la ville en flammes et le convoi allemand est disséminé, coulé ou incendié.

Que faire en cette circonstance ?

Le colonel Dall demande conseil à deux officiers qui l’accompagnent et décide d’aller immerger le trésor plus au sud, « selon les ordres reçus », prétend-il.

Ces déclarations furent faites par Fleig en 1951, mais en 1948 elles étaient sensiblement différentes : pas question de bombardement ; le trésor était entreposé dans un bunker de Bastia où les SS allemands avaient obligeamment prié le Tchèque Fleig d’assister au remplissage des caisses !

— Une vision des Mille et Une Nuits ! aurait-il dit. Les SS plongeaient les bras dans de grands coffres remplis de diamants, de lingots, de pièces d’or, de pierres précieuses, de perles, de ciboires, de plats d’or… et je remarquai aussi deux toiles signées Chagall et Picasso !

Tout cela en vrac, comme il se doit dans tout roman et représentant au bas mot 20 millions de livres sterling et même 100 milliards de francs-or !

Dans le bunker, il y avait six caisses dont on connaît les dimensions : 80 cm × 40 × 40.

La vedette reprend la mer dans la nuit avec le trésor, longe l’étang de Biguglia et vers les bouches du Golo stoppe tous feux éteints.

Dans l’aube naissante, Fleig plonge, retrouve une cavité rocheuse qu’il avait déjà repérée à 55 mètres de profondeur [9] et les caisses sont immergées avec des bouées flottant entre deux eaux.

Naturellement, il sied de relever exactement le point !

Le Tchèque présente deux versions :

1. Dall fait un relevé au sextant et annote une carte marine. Fleig, qui a la mémoire si courte pour tous les autres détails, déclare qu’il a lu sur la carte et retenu les chiffres du relevé.

2. Dall, assure Fleig (quelques années plus tard), ne savait pas relever le point. J’ai donc effectué une triangulation à l’alidade sur trois repères de la côte : une maison sur la crête, un phare, un bouquet d’arbres. Ce qui donnait exactement 340-208-262.

Donc, le trésor est immergé et Fleig sait que Dall et ses acolytes travaillent pour leur compte et non sur les ordres de leur gouvernement.

Néanmoins, ces officiers astucieux et félons battent tous les records de naïveté : ils montrent le trésor au Tchèque… ils lui montrent le relevé… et ils le laissent vivant, détenteur du prodigieux secret, avant de rentrer à La Spezia où ils sont fusillés par ordre de la Gestapo !

Fleig est mis hors de cause mais envoyé sur le front de l’Est et après la guerre, on le retrouve en 1948 à Baden-Baden se présentant à la Gendarmerie militaire française à qui il révèle l’existence du trésor.

De cette époque date une invraisemblable cascade d’aventures qui eussent dû ouvrir les yeux aux moins avertis.

Le gouvernement français, par l’intermédiaire des Ponts et Chaussées et sous la surveillance du commissaire Jérôme Buoncuori, organise au mois d’août la première tentative de récupération.

Fleig se prétend sûr de son fait, mais un désaccord d’une extrême importance freine son enthousiasme : il ne touchera qu’un pourcentage non déterminé en cas de découverte et non le tiers du trésor comme il l’eût voulu !

Il dirige néanmoins les bateaux de récupération équipés de treuils vers les bouches du Golo où une surprise attend les organisateurs et même Fleig, qui bien entendu, n’était jamais venu dans ces parages ; il n’y a pas de maison en vue sur une crête… pas de phare non plus… et quant aux bosquets d’arbres, on les trouve par centaines !

Fleig bredouille, mal à l’aise, mais ses compagnons ont la fièvre de l’or et sont prêts à avaler toutes les couleuvres.

Avec beaucoup de bonne volonté, on repère à trois kilomètres en terre les maisons du petit village de Poretta… (ou les ruines de la Canonica, une ancienne église ?) et aussi un bosquet choisi au hasard.

Fleig plonge, replonge. Il reconnaît, dit-il, la configuration des fonds de mer… mais de trésor, point !

En désespoir de cause et revenant au relevé en triangulation, on se rappelle d’une ancienne balise qu’à la rigueur on pouvait baptiser « phare »,

mais elle a été enlevée et il faut demander son emplacement exact au Service maritime de Marseille.

Quelques jours passent ; enfin Marseille répond ; on plante un jalon à l'emplacement du « phare » et on calcule la triangulation.

Nouvelles plongées, nouvelles déceptions et, cette fois, Fleig sent fléchir l'optimisme de ses supporters qui commencent à le regarder d'un mauvais oeil.

Il décide de disparaître, mais auparavant, il a la maladresse de voler une caméra et une paire de jumelles, ce qui lui vaut de passer devant le tribunal correctionnel de Bastia qui le condamne à deux mois de prison.

Ouf ! le voilà tiré d'affaire quand même : mieux vaut la quiétude d'une geôle à ces plongées exténuantes où il doit feindre la recherche, puis la perplexité…

Le 5 décembre, Fleig sort de prison et disparaît.

À des journalistes, il aurait fait d'effarantes déclarations :

— En prison, j'ai connu un certain Mattei qui s'intéressait à cette affaire, mais, d'autre part, j'ai appris que des gangsters voulaient me kidnapper dès mon élargissement, si bien que j'en avisai la police. Des inspecteurs me firent sortir de la maison d'arrêt plus tôt que prévu, mais à leur tour, voulurent me tirer les vers du nez.

« Pour les faire marcher, je les conduisis à Poretta où une providentielle intervention des gangsters me sauva de nouveau. Il y eut échange de coups de feu et nous revînmes à toute allure à Bastia.

« Mis en résidence surveillée à l'Hôtel Grimaldi, je parvins à m'échapper. »

Quelques mois après, Fleig donne une autre version, plus rocambolesque encore de sa fuite :

— À l'Hôtel Grimaldi où je logeais, j'avais une maîtresse : Concetta Mirandi, que j'identifiai bien vite comme un « mouton » destiné à me faire dire où se trouvait réellement le trésor.

« Or, je ne voulais pas renseigner les Français qui ne m'assureraient pas un pourcentage d'un tiers.

« Je n'ai jamais rien dit à Concetta, mais un jour je l'ai trouvée couchée dans mon lit avec un Allemand qui me montra aussitôt sous son aisselle sa marque distinctive de SS.

« J'avais effacé la mienne en me tailladant les chairs, mais l'homme savait qui j'étais et d'ailleurs se présenta :

« – Commandant Rolf Dieterle. J’étais le second du colonel Dall et suis le mari de Concetta. Tenez-vous prêt à partir, mes amis et moi sommes venus vous chercher. En aucun cas vous ne devez parler sur ce que vous savez… sauf à “nous” bien entendu !

« Le lendemain matin nous étions en lieu sûr !»

Les journalistes ayant encore inventé davantage que Fleig sur toutes ces aventures, il est absolument impossible de s’y reconnaître et même de démêler les élucubrations du Tchèque des affabulations des reporters.

On ne sait même pas si la brune Concetta Mirandi a existé, la seule femme paraissant avoir joué un rôle (très subalterne) à cette époque, se faisait appeler Rita la Blonde !

Quoi qu’il en soit, de nombreuses tentatives de récupération furent effectuées :

1952, Par le ferrailleur Loebenberg, Ruth Rondy et Henri Helle, sur le yacht *Starlèna*, que le courrier *Sampiero Corso* éventra en plein port de Bastia.

Peu après, un autre yacht, le *Fiancée du Gitan* commandé par Helle, fut victime d’avaries que nul ne parvint à réparer.

Étranges accidents, pensa-t-on.

1954. On recherchait un *Comet* disparu au large de Bastia. Profitant de ce remue-ménage, Fleig aurait reparu et tenté la récupération du « trésor de Rommel ».

La même année, l’avocat marseillais Cancellieri reçut la visite du Tchèque qui lui aurait proposé une expédition commune.

L’avocat accepta sous réserve que le parti SS soit éliminé de l’affaire. La firme de récupérations maritimes Lowell H. Voorhies de Gênes fut mêlée à cette douteuse opération qui n’aboutit à rien, Fleig n’ayant jamais reparu.

— Il s’arrange pour faire arrêter ses comparses SS, assurait Me Cancellieri qui mourut avec ses rêves le 28 mars 1958, peu avant que Lowell Voorhies ait reçu une lettre et une coupure de presse.

La coupure de presse mentionnait l’arrestation en Allemagne de l’ex-commandant SS Rolf Dieterle ; une feuille de papier blanc contenait ces quelques mots : « Attendez de mes nouvelles. Peter Fleig. »

Depuis cette prétendue manifestation, le Tchèque est muet et introuvable.

Toujours en 1954, un Américain communiste de Tanger nommé Correy, se disant possesseur du plan du trésor de Rommel, se met en relation avec M. Vinogradov, ambassadeur des Soviets à Paris, qui lui octroie cent mille

dollars pour frais de recherches. Bien entendu, Correy disparut sans laisser d'adresse !

L'affaire pourtant n'était pas terminée et trouva même – et trouvera plus tard, tel le Serpent de Mer – des prolongements fantastiques.

En 1961, on arrêtait sur la Côte d'Azur un voleur de bijoux connu sous le nom de « Beau Sacha » qui écoulait ou recelait des pierres précieuses que ne revendiquait nul propriétaire.

D'où venaient bijoux et pierreries ?

On pense que Sacha avait trouvé un trésor de guerre, jadis volé à des Israélites grassement dédommagés par la suite et peu soucieux de reconnaître des bijoux qui leur avaient été remboursés par l'Allemagne trois fois plus que leur prix !

D'aucuns pensent que le trésor en question pourrait être celui de Rommel.

En août 1961, un quotidien du soir relance l'affaire à propos de l'assassinat du plongeur André Mattéi :

« Le trésor de Rommel fait encore des victimes.

« Mattéi, le jeune plongeur corse abattu de plusieurs balles de colt 11,45, la semaine dernière, près du petit village de Propriano, avait-il vraiment, comme il le disait dans les bars du village, découvert le trésor de Rommel ? Avait-il découvert ce que Peter Fleig avait recherché pendant des années avant d'être abattu par la Maffia qui employa tous les moyens pour lui faire avouer son secret… »

Voilà la légende du fabuleux « trésor de Rommel » où l'on ne trouve qu'une seule certitude affirmée maintes fois avec véhémence par Peter Fleig :

— J'ai menti… j'ai toujours menti et tout ce que j'ai dit était faux. Le trésor de Rommel a été emporté dans un couvent italien isolé dans la montagne…

Un ex-maquisard, Louis Bordes, a pourtant apporté une ombre de témoignage : « Dans la nuit du 17 au 18 septembre 1943, j'étais avec un groupe de partisans corses dans un petit village de Poretta.

« L'aviation alliée bombardait un convoi allemand à destination de l'Italie ; à la lueur des bombes, j'aperçus à la jumelle, à peu de distance du rivage, la silhouette d'une vedette.

« Il était trois heures du matin. Je vis distinctement des hommes jeter par-dessus bord d'énormes caisses dont la chute soulevait le bateau. »

Qui croire ? Que croire ?

Toute cette histoire est invraisemblable, compliquée, alambiquée, alors qu'elle devrait être d'une simplicité biblique si… elle était vraie !

On comprend mal pourquoi Fleig, s'il veut s'approprier le trésor, ne va pas tout bonnement le récupérer ?

Il suffît, ce qui est fort aisé, si l'on connaît le point, de plonger en scaphandre autonome pour attacher un filin autour des caisses, puis de les hisser à bord de n'importe quel petit ponton équipé d'une grue.

Admettons que l'opération présente quelques difficultés pour Fleig : il est étranger, repéré, il faut être plusieurs…

Très juste !

Et c'est ce qui motiva, paraît-il, l'association du Tchèque avec l'avocat Cancellieri ! Eh bien, voilà qui, une fois de plus, prouve la fumisterie de Fleig ou bien l'inexactitude de l'association, car *Fleig disposait gratuitement d'un formidable appareillage de récupération*.

Le SS Fleig, a-t-on dit, opéra pour le compte du lieutenant-colonel SS Dall, lequel réquisitionna son aide et son bateau dans des conditions qu'on ne peut guère accepter comme véridiques.

Et Dall aurait laissé la vie à Fleig, ce soldat douteux, après le cachement du trésor ?

Et les SS qui menaçaient le Tchèque lui auraient laissé également la vie et n'auraient pas repris les caisses ? Absolument impensable et faux. Et nous allons le prouver.

En effet, il est avéré que l'aventure sous-marine, dans le monde entier, est en partie sous la direction de nationalistes allemands, italiens, français, etc., tous bien connus pour leurs opinions politiques. Or, voici ce que nous a déclaré à ce sujet l'un d'eux :

— Fleig est un imposteur. Tout ce qu'il raconte est forgé de toutes pièces et inventé pour escroquer de l'argent aux naïfs.

« Si le trésor existait, il y a belle lurette que nous l'aurions récupéré. Vous savez fort bien que nous ne laisserions pas Fleig vivant avec tel secret. Il est d'ailleurs possible – et même probable – que nous exécutions Fleig à *l'occasion* pour outrage à la mémoire de ce grand soldat intègre que fut Rommel.

« Par ailleurs, je puis vous dire que par acquit de conscience ou plutôt par jeu et parce qu'il faut bien donner un but à nos plongées sous-marines, des centaines de plongeurs de nos groupements ont exploré mètre par mètre

toute la côte orientale corse du nord au sud. Il n’y a aucun trésor en caisses émergeant des fonds de sable.

« Nous vous autorisons à publier cette déclaration qui ne sera démentie par aucun de nos camarades d’Allemagne, de France ou d’Italie. »

Voilà donc un point final à notre enquête, mais non à la légende : des plongeurs et des scaphandriers rechercheront encore durant de belles années le mystérieux trésor de Rommel !

Une occupation comme une autre !

***

Éternel… et peut-être aussi fantôme, tel est le fameux et célèbre trésor du capitaine Kidd !

Voilà des lettres qui flamboient dans le roman des richesses enfouies, et le seul nom de Kidd fera toujours dresser les oreilles dans la vieille Angleterre.

Kidd naquit à Greenock, en Écosse, vers l’an 1645.

Il était capitaine et propriétaire de plusieurs bâtiments de commerce et résidait à New York avec sa femme et ses enfants quand, en 1696, le roi Guillaume III d’Angleterre le chargea d’aller réprimer la piraterie qui sévissait sur mer, et d’arrêter si faire se pouvait, les écumeurs et flibustiers qui avaient noms : Thomas Tew, Thomas Wake, William Maze, John Ireland, etc.

Mais Guillaume III, qui par ailleurs traitait William Kidd de « cher ami » omit de lui assurer une rémunération fixe, et le comte de Bellomont, gouverneur du Massachusetts, dut compenser cette lacune en accordant au policier des mers, un pourcentage « sur les prises qui seraient faites à bord des vaisseaux pirates ».

L’expédition-police était armée et commanditée par une société privée où le comte de Bellomont et plusieurs lords anglais étaient intéressés au premier chef.

Le navire de Kidd, l’*Adventure Galley*, frégate de cent cinquante-cinq hommes d’équipage, armée de quarante canons, mit d’abord à la voile vers le sud-est à la recherche de hors-la-loi, et fit successivement escale à Madère et au cap Vert avant de doubler le cap de Bonne-Espérance.

Kidd espérait que son opération policière aurait plus de chances de succès en océan Indien que dans l’Atlantique, dont les eaux étaient

particulièrement surveillées.

Hélas ! l'*Adventure Galley* croisa au large de Madagascar et des côtes africaines durant des mois, sans rencontrer le moindre pirate, le plus petit flibustier… C'était démoralisant !

De plus, il fallait vivre, acheter l'approvisionnement de bord, entretenir le carénage et le gréement.

Rentrer bredouille à New York ? Quelle honte pour un chasseur d'aventures ! Et puis il était aisé d'imaginer l'accueil que réservaient à l'expédition les armateurs de l'*Adventure Galley*.

Bref, l'opération-police s'avérait désastreuse et l'équipage, qui rêvait plaies et bosses et davantage encore récupération de butin, d'or et de pierres précieuses, était fortement déçu.

Un jour, le chef canonnier William Moore, pour un motif futile, se prit de querelle avec Kidd qui excédé lui donna un si furieux coup avec un lourd seau de bois, que Moore, le crâne fracassé, expira le lendemain.

Ce fut peut-être cet accident qui détermina le destin de l'*Adventure Galley*.

Insensiblement, les quelques règles de morale qui subsistaient encore parmi les membres de l'expédition s'évanouirent et la psychose de la piraterie s'infiltra dans les esprits.

Le 20 septembre 1697, Kidd arraisonna un navire maure sous le fallacieux prétexte que les Maures étaient de fieffés pirates !

La cargaison du navire saisi n'était pas des plus riches : poivre, soie, aromates, mais elle suffît à exacerber les désirs malsains de l'équipage.

Kidd de son côté luttait mollement contre ses scrupules de conscience et se donnait des raisons extralégales pour continuer l'arraisonnement des petits navires suspects ou… susceptibles de l'être !

Bref, il arriva que nul ne songea plus à camoufler son rôle de pirate.

Le 27 novembre, la *Maiden* fut pillée et d'autres prises de moindre importance vinrent alimenter le trésor de bord.

L'arraisonnement du *Quedagh Merchant*, gros vaisseau de cinq cents tonneaux, vint clore une première saison brillante et l'on songea à faire relâche pour inventorier le butin et le partager selon les règles de la flibuste.

Kidd décida alors de détruire l'*Adventure Galley* déjà trop connu comme bâtiment pirate et reprit la mer sur le *Quedagh Merchant*, fin voilier d'apparence honnête et rassurante.

Les richesses de bord étaient alors considérables : marchandises précieuses, épices, soie, étoffes diverses, sucre, salpêtre et en plus : piastres, monnaies d'argent, perles, diamants, rubis et bijoux d'or, pour une somme de quatre cent mille livres sterling.

Restait à ramener ce butin en Amérique et à en justifier la provenance : problème difficile à résoudre !

Car Kidd était maintenant signalé sur toutes les mers du globe, mais ce handicap était en fait tout à son honneur.

Pirate soit, il l'était, mais brave homme de pirate en somme qui laissait toujours la vie aux équipages faits prisonniers, sachant pourtant que cette clémence lui jouerait finalement un mauvais tour, puisque ses victimes pouvaient, sitôt sur le continent raconter leur mésaventure et faciliter l'identification de l'agresseur.

C'est d'ailleurs ces relations d'arraisonnement qui permettent d'assurer que Kidd n'a sans doute jamais dépassé le 75e degré de longitude et en tout cas, n'a sûrement pas pénétré en mer de Chine où généralement on situe son trésor.

Donc, ayant fait peau neuve et l'océan Indien devenant de fréquentation dangereuse, le *Quedagh Merchant* doubla de nouveau le cap de Bonne Espérance et navigua vers l'Amérique.

Kidd continua-t-il la piraterie chemin faisant ? C'est possible, sinon probable, toujours est-il qu'avec une rare inconscience, il regagnait sa base sans soupçonner le danger qui le menaçait.

Au vrai, certains pensent, et c'est sans doute la vérité, que Kidd se livra fort peu à la piraterie ; qu'il ne commit aucun assassinat – sauf celui, accidentel, de William Moore – et qu'il espérait n'avoir pas été identifié au cours de ses coups de main.

Dans ces conditions, fort de l'appui du roi et vraisemblablement des grands seigneurs, à qui il ramenait un riche butin, il estimait pouvoir regagner l'Amérique en toute impunité.

En octobre 1698, le *Quedagh Merchant* toucha Anguilla aux Antilles.

Anguilla se situe au nord du groupe des Caraïbes, par 18° 20' latitude nord et 65° 42' latitude ouest.

C'est une île basse, sablonneuse, aux contours extrêmement tourmentés et sinueux, ce qui lui valut d'ailleurs son nom d'Anguilla (anguille).

L'équipage, après la longue traversée de l'océan, descendit à terre avec un plaisir évident, mais Kidd, vaguement inquiet et méfiant, demeura à son

bord.

Peut-être aussi pour ne pas laisser sans surveillance son trésor personnel qui comportait les pierres précieuses, bijoux, perles et devises du butin, l'équipage ayant été rémunéré de manière identique et la cargaison de marchandise étant destinée aux armateurs.

Une mauvaise nouvelle lui parvint avec le retour des matelots : l'*Adventure Galley* était catalogué navire pirate et son capitaine inculpé de « vol à main armée dans le domaine de la juridiction de l'Amirauté »… ce qui équivalait à le juger pirate et sous-entendait la peine de mort, ou pour le moins, les travaux forcés à perpétuité.

La menace n'effraya cependant pas Kidd outre mesure, car même si on arrivait à le convaincre de vol – ce qui restait à démontrer – on ne pouvait en aucun cas l'accuser d'assassinat, car, en vérité, il n'avait jamais assassiné personne. Tout de même, un double risque se présentait à son esprit : celui d'une condamnation, celui d'une forte amende.

C'est alors que raisonnablement, on doit penser au trésor.

Surtout quand on sait que Kidd va prendre la détermination de se livrer à la police.

Serait-il assez sot pour se rendre à New York, avec sur lui ou dans ses bagages son précieux trésor personnel ? C'est impensable !

Se sentant traqué et soupçonné, Kidd, avant d'établir un système de défense, a dû d'abord songer à mettre ses richesses en lieu sûr.

Et où trouver une cachette meilleure qu'en ces calanques sinueuses déchiquetées, tortueuses de l'île Anguilla ?

Il suffirait, avant l'aube, au capitaine du *Quedagh Merchant*, de quitter son bord en chaloupe, seul et transportant la cassette précieuse qui, certainement, ne pesait pas plus de trente à quarante kilos.

Les calanques étaient proches, faciles à gagner à la faveur de la nuit et il était non moins facile d'aborder en un lieu désert et d'enfouir le trésor sous quelques pieds de sable, dans l'attente de jours meilleurs.

C'est ce qui a dû se passer, et le véritable trésor du capitaine Kidd, à notre point de vue, est enterré sur la côte, à trois miles tout au plus, de la ville d'Anguilla.

Voilà donc le trésor caché, et le *Quedagh Merchant* appareille pour Hispaniola, où il mouille et se met en attente. Là, il est en sûreté, et dans l'esprit de Kidd, « on peut désormais voir venir ».

Fort de son innocence en matière criminelle et du gage qu'il a laissé à Hispaniola, Kidd embarque sur la goélette *Antonio* et se fait conduire à New York. Il explique à ses armateurs, les lords Bellomont, Orford (premier lord de l'Amirauté), Sommers, Ronney et au duc de Shrewsbury, qu'il tient à leur disposition une cargaison fort riche et prélevée le plus légalement du monde.

Mais les arraisonnements de l'*Adventure Galley* ont fait beaucoup plus de bruit que Kidd ne le soupçonne et le scandale est si retentissant que les armateurs, en dépit de leurs positions privilégiées, ne veulent pas courir le risque de soutenir leur capitaine.

Bien au contraire, ils l'accablent, et le pauvre Kidd, qui n'en croit ni ses oreilles ni ses yeux, est qualifié de pirate n° 1 du monde et d'ennemi public !

Arrêté, extradé, il est emmené en Angleterre et demeure en prison plus de deux ans.

Le 8 mai 1701, le tribunal d'Old Bayley le condamne à mort, ainsi que neuf membres de son équipage.

Kidd protesta toujours de son innocence, et on assure que lorsqu'il connut la sentence qui l'accablait, il fit la proposition suivante à ses juges :

— Je sais où se trouve un trésor prodigieux ; laissez-moi la vie et je dirai où il est.

Il fut pendu à Execution Dock, le 23 mai 1701 ; la corde cassa et l'aumônier Paul Lorrain put, croit-on, recueillir enfin l'aveu de culpabilité, c'est-à-dire, celui de piraterie, mais non d'assassinat.

Le malheureux fut ensuite rependu, et pour de bon cette fois.

Il résulte de toutes ces aventures qu'un des plus modestes pirates des océans, celui qui n'eut dû en toute logique laisser qu'une mince trace dans les annales de la flibuste, par un invraisemblable coup du sort, connut une notoriété et des rigueurs injustifiées.

Découlant de ce destin post-fabriqué, l'histoire de son trésor s'enfla au même rythme et entra dans la légende avec un luxe de détails absolument incroyable.

Une multitude de plans et de relations se mit à circuler sous le manteau et bientôt le fabuleux trésor de Kidd enfiévra les imaginations.

À la fin du XIXe siècle, on prétendit l'avoir découvert dans l'île Gardiner, État du Maine, aux USA.

L'inventaire en aurait été fait et le montant s'élevait à dix millions-or.

Ce trésor n’appartint certainement jamais à Kidd qui n’aurait ni osé ni pu emporter son butin en se rendant chez ses armateurs.

D’autres cachettes furent signalées : l’une au sud de la Nouvelle-Écosse, dans l’île Oak (l’île du Chêne) ; l’autre dans une caverne de Coco Lomo, baie de Santa Elena, à la frontière du Nicaragua et de Costa Rica, rive Pacifique où seraient enterrés plusieurs coffres d’or.

Tout cela est invraisemblable et même impossible.

Même impossibilité sans doute en ce qui concerne le point fixé en Extrême-Orient, mais c’est cette relation qui est le plus couramment admise et qui, surtout, s’enjolive des détails les plus romantiques et les plus extravagants.

En 1950, le capitaine anglais Mumford prépara une expédition de recherches qui resta au stade de projet et, ce fut un Canadien, Geoffrey Tayqui, qui, à bord du cotre de quatre-vingts tonneaux *La Cotenta*, entreprit la réalisation.

Tayqui possédait une carte que Kidd aurait annotée de sa main, en précisant le gisement de son trésor.

L’expédition partit et ne donna plus de nouvelles. En 1953, l’affaire rebondit. L’avocat anglais Hubert Palmer d’Eastbourne (Grande-Bretagne) se rendit acquéreur chez un antiquaire de coffres et d’armes, ayant – selon la chronique – appartenu à Kidd.

Dans le double fond d’un coffre, il découvrit un fragment de carte marine datant du XVIIIe siècle, sur laquelle étaient dessinés les contours d’une île baptisée « Skeleton Island ». En haut et à gauche de la carte, se lisait cette inscription : « Côte de Chine ».

Dans le double fond des autres coffres, M. Palmer trouva d’autres morceaux de carte, complétant le premier et donnant des précisions sur le trésor de la mystérieuse « île aux Squelettes ».

Le partage du document, explique-t-on, aurait été une précaution prise pour que d’éventuels voleurs ne puissent sans reconstituer l’ensemble, situer l’île et la cachette.

Hubert Palmer mourut prématurément, sans avoir eu le temps de monter une expédition et il légua sa fortune et ses plans à sa gouvernante Mme Élisabeth Dick.

Aussitôt, des chercheurs d’aventures, se basant sur les cartes de l’avocat, entreprirent de partir pour l’Extrême-Orient.

Avec treize hommes d'équipage, un groupe embarqua sur la goélette de cent vingt tonneaux *La Moma* et appareilla un matin, de Gosport en Angleterre.

Hélas ! trois jours après son départ, *La Moma* fut prise dans une tempête, et désemparée alla terminer sa carrière en s'échouant sur la côte de l'île Wight !

Voici d'après les documents anglais, l'histoire de ce trésor attribué à Kidd.

« L'île aux Squelettes », pointée sur la mappemonde vers le 125° de longitude, renfermerait trois cents millions de francs d'époque, en richesses volées au prince Aurengzeb, « Grand Mogol et souverain des Indes » par Kidd alors en course à bord de l'*Adventure Galley*.

Le pirate aurait transporté son trésor dans une petite île déserte, et il aurait abattu, avec l'aide de son lieutenant, les hommes qui les accompagnaient.

Ils auraient ensuite crucifié les cadavres aux arbres en prenant soin que le bras droit de chaque martyr indiquât aux initiés la route à suivre pour retrouver la cache.

Puis Kidd aurait assassiné son complice pour demeurer seul détenteur du secret.

Durant un certain temps, les squelettes des crucifiés ont pu demeurer en place, mais il est bien certain que depuis des lustres ils ont disparu ainsi que les arbres les supportant !

Les documents précisent encore que sur le chemin menant à la cache, on doit trouver un arbre de forme très caractéristique (disparu également) ; il sied ensuite de marcher jusqu'à une dépression de terrain ou « Vallée de la Mort ».

Le trésor serait « à cinq brasses de fond », ce qui laisse présumer qu'il fut caché dans un lagon ou dans une rivière.

Une autre tradition dit ceci :

« Le trésor est au fond d'un lac, dans une île.

« Pour y arriver, on suit la Vallée de la Mort.

« Des crânes sans yeux et sans cheveux jalonnent la route. »

C'est cette version qui donna naissance à la légende des « anges sans yeux et sans cheveux » du capitaine Kidd.

L'île en question se situerait au nord des Philippines, dans l'archipel meurtrier – disent les indigènes de la région – appelé le père des Typhons,

car de violentes tempêtes semblent y prendre naissance.

Bien entendu, si un tel trésor existe en une telle île, on ne peut pas raisonnablement le rattacher au capitaine Kidd, dont nulle navigation en mer de Chine n’est mentionnée dans ses randonnées maritimes.

D’autre part, la légende « des anges » et des massacres ne correspondent nullement, et bien au contraire s’oppose, au caractère débonnaire du pirate occasionnel que fut Kidd.

Tout au plus peut-on penser que ce dernier, ayant vers 1697 arraisonné un authentique forban, ait trouvé dans les papiers de bord de sa prise, des plans et des renseignements se rapportant à un trésor dont il ne soupçonnait pas auparavant l’existence.

Quoi qu’il en soit, le trésor de Kidd, enfoui en mer de Chine, est désormais et pour tous les siècles futurs, une réalité imposée et indestructible.

Telle est la force prodigieuse des légendes et plus généralement encore de tout ce qui n’existe pas, mais flatte le rêve des hommes.

En 1956, l’affaire parut rebondir avec la trouvaille non contrôlée à l’île Yokoate (au nord des Riou-Kiou au sud du Japon) d’un trésor présumé de Kidd.

Des archéologues japonais effectuaient des fouilles pour le compte du financier Masahiro Nagashima, quand ils découvrirent, dans une grotte de corail, des barres d’argent empilées et des coffres en fer remplis d’or.

M. Masahiro Nagashima montra à des journalistes plusieurs barres d’argent et des pièces d’or chinoises, puis offrit le trésor au gouvernement (?).

Voici donc tout ce qui se rapporte au fabuleux trésor du capitaine Kidd : le croyable et l’incroyable, le possible et l’extravagant.

À notre point de vue, l’or, les pierres précieuses et les bijoux du sympathique pirate n’enrichiront jamais les chercheurs de trésors, mais le roman prodigieux demeurera envers et contre tout.

Et un roman plein de drame, d’aventure et de pittoresque est une valeur sûre qui en vaut bien une autre !

17

TRÉSORS DE PLUTON

Si tous les trésors de la terre et des fonds de mer étaient miraculeusement trouvés et qu'on les amasse en un seul lieu, ils formeraient une belle colline d'or, d'argent, de pierreries et de bijoux !

Mais jamais la totalité des trésors ne sera rassemblée en ce magma rutilant pour la bien simple raison que la moitié au moins des richesses cachées et englouties est irrécupérable.

Si les trésors enterrés remontent d'eux-mêmes en surface selon les lois géophysiques contrôlées encore que mal connues, par contre les tonnes d'or et les gemmes enfermées dans des grottes rocheuses, dans des souterrains maçonnés, dans des gouffres de montagne, sont irrémédiablement prisonnières de la matière inerte, et on imagine mal quel miracle pourrait les rendre à la lumière.

Et les trésors immergés dans les océans profonds ne peuvent prétendre qu'enrichir les palais de la faune abyssale ou parer les sirènes de légende.

Techniquement, un trésor sous-marin paraît perdu s'il gît à plus de 200 mètres de fond, du moins dans l'état actuel des possibilités de récupération.

Malgré cela, les Anglais ne désespèrent pas tout à fait de repêcher l'épave du *Titanic* qui gît par 4600 mètres de profondeur à 150 kilomètres au sud de Terre-Neuve.

Le *Titanic*, géant de 60 000 tonnes de la White Star Line heurta un iceberg le 14 avril 1912 et coula avec les quelque huit milliards déposés dans les coffres du bord. Avec aussi, hélas ! 1500 passagers.

En juillet 1954, le navire anglais *Help* essaya de repérer l'épave, mais il y a bien peu de chances pour que le trésor du *Titanic* revienne un jour en surface.

Perdu aussi l'or en pépites et en poudre, éparpillé autour de la coque démantelée de l'*Islander* qui lui aussi fut éventré par un iceberg devant Douglas Island.

Perdus les cinq cents millions-or du *Lusitania* torpillé en 1915 par un sous-marin allemand devant Kinsale (Irlande) et les milliards des multitudes

de vaisseaux abîmés dans les mers profondes du globe.

Mais si l'on accepte l'inéluctable, par contre ce n'est pas de gaieté de coeur que l'on voit des trésors en diamants passer volontairement de la main des hommes aux bas-fonds de la mer du Nord, ce qui pourtant fut officiellement exécuté et enregistré en mars 1948.

Peu avant la guerre de 1939, mourait à Hartlepool, comté de Durham, sur la côte orientale anglaise, l'excentrique docteur Watkinson.

Quand on ouvrit son testament, on eut la surprise d'y lire la clause suivante :

Tous mes bijoux doivent être mis dans une cassette et jetés dans la mer, à deux milles au nord de Hartlepool à l'endroit marqué sur la carte ci-jointe. J'ai constaté que les bijoux sont une source de déloyauté, de perfidie, de violence et d'injustice ; que la possession des pierres précieuses inspire morgue et vanité et qu'elle conduit les hommes à la dégradation morale.

C'est pourquoi j'ai estimé que l'on devait faire disparaître ces objets susceptibles de corrompre la nature humaine.

Le reste de ma fortune qui s'élève à dix mille livres sterling reviendra toutefois à mon fils, mais seulement après qu'il aura exécuté ma volonté quant à l'immersion des pierres précieuses. Au cas où il s'y refuserait, les dix mille livres sterling seraient attribuées en parts égales aux trois établissements de bienfaisance ci-après désignés…

La fortune du docteur Watkinson consistait surtout en magnifiques diamants de collection, qu'il avait achetés en Afrique du Sud. Bien entendu, le fils du docteur Watkinson attaqua le testament, mais sa teneur était parfaitement légale et en mars 1948, en présence d'un huissier et des autorités de justice, les diamants furent jetés à la mer à l'endroit désigné.

Il y en avait pour cent millions.

***

C'est au café Atlantic, rue du Port, à La Rochelle, que Francis Marche dit « Misaine » raconta sa prodigieuse histoire à un membre du Club des Chercheurs de Trésors :

— Il doit exister quelque part, vers les Sargasses, un cimetière des trésors, et ce qui est sûr, c'est que depuis des siècles, des milliers de bateaux sont allés là-bas en procession. Comme qui dirait : à leur enterrement !

« Le dixième de l’or du globe est là et par des fonds qui n’excèdent guère trente mètres à certains endroits.

« La mer des Sargasses de l’Atlantique est mal connue ; de tous les temps on a dit qu’il existait un entablement rocheux à faible profondeur. »

Marche se gratta la nuque avant de continuer son explication.

Il en résultait que lorsqu’un navire coule, il ne va pas toujours directement au fond.

« Souvent, il descend aux abysses, selon une longue oblique qui peut amener son point terminal à de grandes distances du lieu de naufrage.

« Parfois aussi, l’épave demeure entre deux eaux : tout dépend de sa densité, de son chargement et des poches d’air demeurées dans la coque.

« Elle peut alors, ce qui accréditera la légende des vaisseaux fantômes, demeurer très longtemps en équilibre, plongeant, remontant, faisant surface à certains moments, car elle est le jouet des courants marins et dérive sur des milles et des milles. »

Francis Marche, après cet exposé, passa au vif du sujet :

« Alors, voici ce qui se dit et que j’ai entendu raconter à Madère, à Las Palmas et à Puerto Plata : ces bateaux en dérive coulés sur le Gulf Stream et le courant nord-équatorial, au large de l’Europe occidentale, de l’Afrique et de la mer des Antilles, naviguent sous l’eau jusqu’à hauteur d’Haïti.

« Là, ils remontent vers le nord et avant les Bahamas, entrent dans la mer des Sargasses, en zone quasiment morte.

« C’est là qu’ils trouvent un haut-fond de trente mètres où ils s’échouent et pourrissent.

« Les carcasses s’amoncellent, mais après des siècles et des siècles, seuls demeurent les ferrailles et l’or s’il y en a.

« Songez que depuis le XVe siècle, des milliers de galions espagnols ont sombré dans ces parages ; combien de bateaux depuis ! Dans le cimetière, il doit bien y avoir quelques centaines de carcasses avec cargaisons précieuses, tout ça ramassé sur un très petit espace. « D’ailleurs, il y aurait d’autres cimetières à trésors : un au sud-est des Bermudes, un troisième à deux cent cinquante milles au large du cap Corrientes en Argentine, un autre devant l’île Chiloé au Chili, un autre au cap Vert. »

On sait qu’au large d’Haïti, sur le fameux banc d’argent, le *Nuestra Señora de la Concepcion* a coulé en 1641, avec une authentique fortune en piastres, pièces de huit, barres d’or et d’argent, lingots, pierres précieuses,

etc. Eh bien ! l'épave, que trouva l'Anglais William Phips, en 1684, et qui fut relativement bien repérée, ne put jamais être retrouvée ensuite !

Aussi, en admettant qu'il existât, on peut se demander si le cimetière à trésors sera localisé un jour !

Mais Francis Marche, à qui on formulait cette objection, finit par lâcher le gros morceau de ce qu'il savait :

— Je ne voulais pas tout dire au début, mais je connais le point : un peu au-dessus du tropique du Cancer et pas loin du 68e de longitude ouest ! Ça ne vous dit rien, bien sûr, mais j'ai parlé à un marin dominicain qui avait plongé sur le cimetière et en avait retiré un beau butin !

« Cet homme était connu à Puerto Plata et d'autres que lui, paraît-il, savaient aussi où situer le cimetière avec précision.

« Je sais qu'il faut partir de Puerto Plata et remonter tout droit vers le nord sur 3°, puis trente minutes avant le Tropique, naviguer franchement sur l'est sur 3° encore.

« Les fonds sont insondables partout, mais rendus sur les lieux on peut voir un banc rocheux en forme de cuvette dont un bord s'incurve vers le sud.

« Peut-être un ancien cratère de volcan !

« C'est le cimetière à trésors. Les épaves sont toutes rassemblées au milieu de la cuvette par trente mètres de fond approximativement.

« Ce qu'il faudrait pour détecter ce banc rocheux, c'est un hélicoptère. En quelques jours, la localisation serait effectuée et n'importe quel scaphandrier pourrait alors opérer à son aise.

« Il y a là des milliards et des milliards qui dorment. »

Le cimetière des trésors, tel que le conçoit, tel que le croit Francis Marche, n'a pas une existence démontrée, mais il est bien certain que là ou ailleurs, dans des gouffres sous-marins, des épaves gisent entassées avec leurs antiques cargaisons d'or, d'argent et de pierres précieuses.

Mais ces richesses ne sont plus l'affaire des hommes et n'appartiennent plus à l'univers possible des vivants.

Ce sont les trésors de Pluton.

18

AMOURS… DÉLICES… ET ORGIES

Si la destination naturelle des émeraudes, des rubis, des diamants, des bijoux, est la gorge et les douces mains prodigues de nos belles, il faut néanmoins remarquer que rarement les histoires empruntent au roman d'amour.

C'est pourtant par une belle aventure de coeur que débuta la dramatique affaire des millions du *Péruvian*.

Il la vit, l'adora. Elle ne voulait l'aimer que riche alors il perdit la tête…

Cette histoire – amour et piraterie – fut d'abord contée par le capitaine Lafond dans son livre *Voyage dans les Amériques*, puis reprise par Maurice Magre et d'autres écrivains.

Le héros pirate en est un jeune Écossais de la marine royale anglaise : Robertson qui vers 1817 prit parti pour le mouvement d'indépendance sud-américain et s'engagea dans la marine chilienne.

Robertson fut premier lieutenant à bord du brigantin *Galvarino* puis sur le *Congresso* et il participa brillamment au siège et à la prise de Callao (Pérou).

En 1822, ayant capturé soixante soldats de l'armée royaliste de Benavidès, il révéla son caractère féroce en faisant pendre aux arbres ses prisonniers.

À la fin des hostilités, il était commandant et retiré à Callao dans l'attente de nouveaux incidents qui lui permettraient de reprendre du service, quand en 1826 il rencontra à la procession de la Fête-Dieu, à Lima, la jolie fille pour laquelle il devint hors-la-loi.

Elle s'appelait Térésa Mendez, avait vingt et un ans, des cheveux d'ébène et une beauté qui affolait toute la jeunesse dorée de la nouvelle république.

Veuve d'un riche Espagnol, elle tenait salon pour la belle société liménienne et se plaisait à aguicher ses nombreux soupirants, sans pour autant leur permettre la moindre privauté.

Cette attitude énervait prodigieusement Robertson qui était éperdument épris de la belle Térésa, si bien qu'un jour il lui fit comprendre que son plus

cher désir était de l'épouser. Térésa se mit à rire et répondit sans pudeur :

— Vous n'êtes pas assez riche mon cher ami ! Je n'épouserai qu'un homme fortuné, et célèbre par surcroît, le fût-il au prix d'un crime !

Le pauvre amoureux se le tint pour dit, rongea son frein et jugea la partie perdue d'avance.

Mais la femme propose et le diable dispose ; à quelque temps de là, Robertson étant en visite chez le commandant du port de Callao, un incident fortuit l'amena à reconsidérer son destin.

Un officier, le jeune lieutenant Vieyra dit en manière de plaisanterie :

— La guerre étant finie, vous avez raté vos galons d'amiral, Robertson, mais vous seriez plus puissant qu'un chef d'escadre si vous aviez en toute propriété le brigantin qui se balance là-bas dans la houle !

— Oui, je sais, répliqua l'Irlandais, on dit qu'il recèle dans sa cale plus de cinq cent mille piastres d'or destinées à je ne sais quelle fourniture de matériel de guerre.

— Ce brigantin a nom *Péruvian*, et il porte sur son connaissement, non pas cinq cent mille piastres mais deux millions de piastres d'or des caves du gouvernement. J'ai même eu l'honneur d'assurer le transbordement !

La conversation dévia ensuite sur d'autres sujets, mais Robertson se sentait tenaillé par des désirs malsains : Le *Péruvian*… deux millions de piastres d'or… de quoi acheter toute une province, de quoi acheter le corps merveilleux et l'amour de Térésa !

Le soir même, sa détermination était prise : il tenterait le coup ; il racola dans les tavernes une équipe d'aventuriers et dans la nuit, à la tête de ses recrues il prit d'assaut le brigantin.

Quand l'aube se leva le *Péruvian* n'était plus dans le port, et l'on vit arriver de la haute mer un canot du bord où il avait pris place l'équipage relâché par Robertson.

Immédiatement l'alerte fut donnée et plusieurs bricks partirent en chasse, mais le brigantin avec ses deux mâts bien pourvus de fine toile avait une avance irrémédiable et filait vent arrière en direction du sud-ouest.

Les pirates à l'escale de Tahiti firent bombance et pour adoucir les rigueurs d'une navigation, qui s'annonçait encore fort longue, embarquèrent quinze jolies *vahinés*.

Au cours d'une relâche dans une île déserte où il fit de l'eau potable, Robertson, qui avait mûri un plan d'élimination de ses acolytes, abandonna huit hommes sous prétexte d'insubordination et reprit la mer avec un

équipage restreint : quatre matelots, deux Irlandais en qui il avait toute confiance, Georges et Guillaume, et les femmes désormais bien encombrantes.

Puis le *Péruvian* fit route vers les Mariannes et jeta l'ancre dans la baie d'une île que l'on présume être Grigan (on dit aussi l'île Guam).

Les *vahinés* apeurées par le bizarre comportement de leurs compagnons s'enfuirent à la nage sitôt le mouillage effectué et les pirates pour supprimer ces témoins gênants les abattirent après une sauvage chasse à la femme.

Ensuite, le trésor de bord contenu par mille coffres de bois cerclés de fer fut enterré dans une immense tranchée, sous deux pieds de sable.

En 1827, Robertson, qui s'est débarrassé de tous ses complices, est fait prisonnier par les Espagnols ; torturé, il avoue le vol et les crimes et fait mettre le cap sur Grigan.

On débarque, et c'est alors que le pirate réalise qu'il est irrémédiablement perdu – du moins le suppose-t-on –, qu'il n'échappera pas à la pendaison et que de toute façon la belle Térésa ne deviendra jamais sa femme.

Il profite d'une seconde d'inattention de ses gardiens pour se jeter à la mer, et se laisse couler en emportant avec lui le secret du trésor aux deux millions de piastres.

Le gouverneur espagnol Medinella employa six cents indigènes à rechercher les coffres, mais c'est en vain que des tonnes de sable furent remuées : le trésor du *Péruvian* est toujours enterré quelque part dans l'île, vraisemblablement sur la côte sud-ouest.

L'île Grigan, au nord de l'archipel des Mariannes, se situe par 18° 8' latitude nord et 143° 20' longitude est.

Montagneuse et d'accès très difficile sur presque tous ses bords, elle offre cependant une passe sur la côte sud-ouest, où se trouve le seul village de l'île.

L'histoire du trésor du *Péruvian*, que l'on connaît par des relations tronquées et certainement inexactes, ne mérite pas une créance totale, mais les bases sont authentiques et laissent quelque espoir à ceux que séduiraient les mille caisses enfouies dans la longue tranchée sablonneuse d'une île de Micronésie.

Le « trésor des danseuses nues » de Lapougeade ne relève pas de la même veine sentimentale : Robertson était un pirate, un assassin, soit, mais habité par un sincère amour ; notre nouveau héros ne sera, hélas ! qu'un vulgaire et peu honorable coureur de jupons.

Pourtant, le sire de Lard, au XVIIIe siècle eût pu se juger comblé car il était le seigneur d'un coquet château du Lot-et-Garonne, au nord-est d'Agen, dans la commune de Saint-Vite : le château de Lapougeade.

Doté d'un heureux caractère, de sens artistique et d'un amour immodéré pour les belles formes pour peu qu'elles appartinssent au sexe faible, le sire de Lard, pour égayer ses longues heures de loisir eut recours à un ingénieux stratagème.

Sous prétexte de faire admirer son parc et le magnifique panorama de la vallée du Lot, il attirait chez lui de jolies filles et de belles femmes, et les contraignait à effectuer ce qu'en nos temps on appelle le strip-tease.

Alors, sous la menace du fouet, le seigneur de Lapougeade forçait ses victimes à danser.

Ces divertissements eurent le don, à la longue, d'indisposer les galants et les maris, si bien qu'une nuit, venant de Saint-Vite, de Lagarde, de Roumet, ils envahirent le château de Lapougeade et précipitèrent le vilain sire dans l'escalier où il se rompit les os.

Puis, estimant que leurs infortunes leur donnaient quelques droits sur les richesses qui les entouraient, ils firent main basse sur la cassette du sire, sur ses bijoux, et emportèrent aussi, dit-on, « les statues et une chèvre en or ».

En cours de route, ils partagèrent leur butin au prorata de la beauté de leurs dames respectives et certains enterrèrent leur part entre les villages de Dor et de Lavergne.

Peu après, ils furent pris et pendus par les gardes du roi.

Les trésors des maris jaloux et justiciers, que dans le pays on appelle « trésor des danseuses nues », seraient toujours enfouis dans les cachettes que nul ne trouva.

***

Près de Charroux, dans la Vienne, la route nationale, que borde sur les guides une belle sinuosité verte, plonge des coteaux de Malemort et de Clerfeuille dans la vallée de la Charente après une descente à tournants meurtriers.

À gauche, une colline s'élève quasi à la verticale, percée de grottes préhistoriques, verte et jaune de jeunes chênes et de genêts fleuris.

À droite, après un parapet de pierre la rivière s'infiltre comme une couleuvre dans les prés, entre les broussées de vergnes et de peupliers.

C’est là, au pied de la colline, à un jet de pierre de la Charente que sourd la Font des Cantes, une maîtresse source, dont l’eau claire bouillonne dans un creux de pierrailles blanches, tapissé de cresson et de potamots.

Son eau est fraîche comme menthe, et un enchantement l’habite avec une belle histoire de trésor.

Il était une fois un jeune homme bien découplé, au beau visage mâle qui faisait tourner la tête à toutes les jolies filles du pays ; mais il était pauvre, très pauvre et devait travailler durement de ses mains pour gagner à peine de quoi vivre.

Un jour qu’il maudissait le destin injuste et sa mauvaise fortune, il rencontra un vieillard assis sur une souche et qui chantonnait en tressant une cage d’osier, ce dont il faisait visiblement métier.

Le jeune homme qu’on appelait Pascal ne put s’empêcher de dire à haute voix ce qu’il pensait en son for intérieur, à savoir :

— Tu as bien de la chance, vieil homme, de chanter alors que tu es pauvre et que la mort te guette. Ta sagesse me fait mal au coeur et m’humilie !

— Bah ! répondit le vannier, je n’ai pas une chance particulière, mais je me juge heureux au regard du malheureux oiseau que l’on enfermera dans cette cage. La liberté fait chanter ma poitrine !

— Certes ! Mais tu es pauvre.

— La richesse ne vaut pas une bonne chanson et si je voulais être riche je sais bien où je devrais aller.

— Et où devrais-tu aller vieil homme, demanda Pascal soudain très intéressé ?

— J’irai au bord de la Font des Cantes, avec une baguette fourchue de coudrier ; de là ma baguette me conduirait tout droit à une caverne de la colline dans laquelle se trouvent les plus beaux trésors du royaume. Et je pourrais devenir riche à faire envie au roi ! Mais pour sûr, je n’irai pas à la fontaine !

— Et pourquoi n’iras-tu pas ?

— Parce que deux trésors inestimables sont dans la caverne et que je ne saurais pas lequel choisir. Et après tout, je préfère mes chansons !

— Eh bien ! moi, je vais aller à la Font des Cantes et si ton dire est vrai, je reviendrai plié sous le poids des trésors.

— Prends garde, fit le vieillard. J’ai dit qu’il y avait deux trésors, mais on ne saurait prendre que l’un des deux et il faut savoir choisir. À ta place je

me méfierais. Tu as la jeunesse, la beauté, et toute ta vie pour te forger un bonheur ; pour le moment tu devrais te contenter d'espoir et de foi !

— J'irai à la Font des Cantes, s'entêta Pascal, et de ce pas je m'y porte.

Ayant dit, le garçon longea la rivière et à bonne allure car il lui tardait d'être riche, et il se dirigea vers la source qui sourd de la haute colline. Chemin faisant, il se tailla une fourche de coudrier et ainsi pourvu arriva où il voulait aller.

La baguette fourchue se dressa incontinent entre ses mains et le mena dans la colline jusqu'à une grotte qui s'enfonçait profondément dans les entrailles de la terre.

Il faisait noir comme par une nuit sans lune, mais Pascal n'avait pas peur et se guidant aux parois du souterrain, il avançait sans cesse, jusqu'à ce qu'il entrevît, encore lointaine, une lueur qui semblait l'appeler.

À la fin, il parvint dans une crypte spacieuse, tout irradiante d'une magique clarté.

Le sol était de gravier fin scintillant, et il semblait bien que l'or, l'argent et des perles s'y mêlaient étroitement.

Au milieu de la crypte resplendissaient les deux trésors annoncés, mais ce n'était pas tout à fait ce que le chercheur aventureux s'attendait à voir.

L'un des trésors était un monceau de pièces, toutes en or, de rubis étincelants comme braises, d'émeraudes à feux verts et de diamants qui jetaient des lueurs fulgurantes. Le tout mêlé à une profusion de bracelets, de pectoraux, de boucles, de colliers, de bagues et de pendentifs, d'anneaux et de bijoux de toutes sortes.

L'autre trésor était, vivante et toute nue, une femme plus que merveilleusement belle, plus que merveilleusement ciselée dans la chair la plus rare, la plus chaudement veloutée, la plus irréellement harmonieuse et désirable et telle que nulle imagination n'eût pu la concevoir si belle et si radieuse.

— Je m'appelle Mélusine, dit la fabuleuse créature, et je suis le trésor d'amour, le trésor unique et je puis t'appartenir.

— Certes oui ! murmura enfin Pascal, quand il fut revenu de son ébahissement. Je suis venu vous chercher, belle dame, et avec vous l'autre précieux trésor qui éblouit mes yeux tout autant que vous les enchantez.

— Oh non ! dit Mélusine. Il faut choisir, gentil garçon ! Tu partiras d'ici avec le trésor de choses riches ou tu partiras avec moi ; tu as le droit de choisir, mais tu ne peux emporter les deux.

— C’est dommage !

— Peut-être, mais c’est ainsi ! Si tu choisis le monceau de richesses matérielles, tu deviendras le plus riche de tous les hommes, mais tu ne pourras pas oublier que tu m’as vue et tu m’appelleras sans cesse et en vain, car désormais mon image habitera ton coeur, sans que tu ne puisses la chasser un seul instant. Si tu me choisis, alors tu auras l’amour, mais sache aussi que je suis exigeante autant que belle et capricieuse.

« Vois, je suis toute nue, et il te faudra me vêtir richement. Je veux dans mes cheveux couleur de soleil, des diamants qui éclipsent l’éclat de l’astre, et à mes oreilles petites et nacrées des pierres précieuses et légères, plus rutilantes que diamants. Je veux à mon cou et à mes bras, des bijoux plus beaux que ceux d’une reine, et à mes doigts, les bagues les plus artistement ciselées. Je veux sur ma poitrine une rivière de perles et de diamants, les plus magnifiques du monde. Je veux à mes jambes harmonieuses, des chevillères et des torques d’or massif et finement ouvragées. Je veux à mes orteils, des bagues serties d’émeraudes et de rubis alternés, aussi purs que ma chair est délicate et nacrée.

« En retour, je danserai pour toi seul, chanterai des chansons de paradis et nouerai autour de ton corps des étreintes qui te rendront le plus heureux des hommes, et ma bouche te donnera des baisers plus chauds, plus parfumés, plus ravissants que nulle bouche n’ait jamais connus. »

Pascal écouta pantois cette harangue, réfléchit tout le temps nécessaire, roula sept fois sa langue en son palais et enfin fit sa réponse.

— J’ai le coeur en détresse de perdre une telle amoureuse, mais où prendrais-je ce que vous me demandez, alors que je suis le plus pauvre des hommes ? Je choisis donc le monceau d’or, de joyaux et de bijoux qui me fera riche et me permettra d’épouser la fille du roi ou une belle que je saurai bien trouver… Avec l’or, j’aurai l’amour, mais avec l’amour je ne sais si je trouverai l’or.

— Réfléchis, murmura Mélusine ! Réfléchis encore… tant que tu n’as pas franchi le seuil de cette crypte tu peux te raviser et agir à ton entendement. Vois comme je suis belle ! Mes yeux, ma bouche n’ont pas leurs pareils en ce monde, mes seins sont d’albâtre et mon corps plus ensorceleur que le rêve le plus passionné. Vois mes jambes si purement modelées et mes pieds plus petits, plus ciselés que chef-d’oeuvre de joaillier… Tu seras fort dans la vie avec de telles merveilles et tu conquerras ce qui te manque si tu es homme de coeur et gentil amoureux…

« Par ma foi, me voilà bien embarrassé ! pensa tout haut le garçon. Cette créature affole chaque fibre de mon corps, mais peut-être est-elle trompeuse et perfide, et après tout, je suis venu chercher ici un trésor de richesses monnayables !»

Alors, détournant ses regards pour ne pas se laisser attendrir et ébranler de son choix, il marcha lentement vers le monceau de choses précieuses et commença à emplir ses poches, toutes ses poches et à entasser en brassées les plus étincelants bijoux et pierres scintillantes.

À mesure qu'il faisait cela, sa cupidité l'enfiévrait et quand il ne put en prendre davantage, il s'enfuit, ployant sous la charge, par le long chemin souterrain qu'éclairait maintenant le trésor qu'il emportait.

Il revint à l'air libre et regagna son humble maison où il se déchargea avec volupté.

Quelques jours après, Pascal ayant négocié au mieux une partie de son trésor et enfoui le restant en une cachette bien secrète, se trouva à la tête de la plus grande fortune du royaume.

— Las ! dit-il. Maintenant que me voilà riche, je vais épouser la plus belle fille du pays.

Mais aucune ne lui parut assez belle à son goût ; celle-ci n'avait pas de cheveux couleur or, celle-là avait le bras trop maigre, telle autre une taille trop petite, et telle autre encore des jambes peu rares, la poitrine chiche, la main trop forte ou le pied mal tourné.

Il songea à la fille du roi, mais elle avait la peau sèche et le regard sévère.

Alors il voyagea longtemps, longtemps et loin et à mesure qu'il allait et venait et cherchait et détaillait il ne trouvait que peu à son goût, et l'image resplendissante de la femme de la grotte s'inscrivait dans son souvenir et une musique intérieure chantait le nom magique : Mélusine… Mélusine… Mélusine…

Il se prit à dépérir, à maugréer, et sa richesse commença à lui peser comme fardeau.

Il n'aimait plus son palais fourmillant de valets zélés, sa table délicatement pourvue des meilleurs mets et vins les plus rares, et il s'ennuyait aux parties de plaisir les plus raffinées.

Hypocondre, amaigri et voûté, il eut soudain horreur de sa fortune, se trouvant poursuivi à chaque seconde par l'image de la femme prestigieuse, unique, qui avait enchanté ses yeux et conquis son coeur.

En vain, essaya-t-il de revenir à la colline. Il ne trouvait plus l’entrée de la grotte magique et sa baguette de coudrier ne lui servait pas davantage qu’un vulgaire bâton sans vertu.

Un soir, las de traîner sa hantise, il alla jeter ce qui lui restait d’or, de bijoux et de pierres précieuses dans l’eau jasante et cristalline de la Font des Cantes. Et puis redevenu pauvre, il se mit à tresser des cages en osier pour les vendre à la ville.

Mais comme le vieillard qu’il voulait imiter, il ne sut pas chanter avec insouciance et traîna à jamais la vision qui enchantait son souvenir et dévorait sa part de joie du monde.

Ses richesses sont au creux de la Font des Cantes, en Poitou, près d’une colline à chênes, à cavernes et à jacinthes bleues.

Elles gisent éparses sous un manteau mouvant de plantes d’eau, de cresson et de menthe, voilà ce que dit la légende.

Mais le trésor est maléfique et nous ne souhaitons à personne de l’aller repêcher, sous risque d’entendre à jamais chanter dans la désespérance, le nom magique de la Belle au nom d’amour…

19

SOIXANTE-QUINZE TRÉSORS DANS UNE ABBAYE… HUIT MILLIARDS DANS UNE TOMBE !

La France est le paradis des trésors terrestres.

Nation illustrissime, fille aînée de l'Église, terre de la Liberté, des duels et du panache… il n'en fallait pas tant pour engendrer une profusion de trésors !

L'unité, la grandeur de la France : un millénaire de guerres extérieures ou intestines.

Fille aînée de l'Église : deux siècles de guerres de religion.

Terre de Liberté : des révolutions, des répressions, des dictatures, des meurtres, la Terreur et l'esclavage.

Comme toujours quand on brandit la torche incendiaire du progrès et de l'émancipation !

Les peuples heureux n'ont pas d'histoire… la France en a une, prestigieuse, fertile, étincelante.

Donc, tout cela que la France a connu lui a donné outre la Couronne d'Épines des nations phares, le privilège des trésors enfouis !

Et nous en avons des trésors ! Au bas mot : des millions !

La cité des trésors, c'est Charroux, dans la Vienne où Charlemagne fonda une abbaye célèbre ; Charroux, jadis capitale de la Marche, cité des reliques insignes, où papes, empereurs, rois et princes tenaient à manifester leur dévotion et leur sollicitude en faisant aux autels du Saint-Sauveur des dons qui bientôt constituèrent des richesses considérables.

Ces richesses sont maintenant cachées dans l'ancienne abbaye, dans des cryptes, des souterrains, en une multitude de cachettes qui dépasse certainement le chiffre de soixante-quinze mentionné par la chronique.

En fait, Charroux est truffé de trésors que les habitants découvrent au fil des siècles, sans souffler mot bien entendu, mais qui sont révélés par ces soudains enrichissements.

Fondée en 785, l’abbaye de Saint-Charroux, comme on disait alors, fut durant le Moyen Âge la cité sainte de l’Occident où furent déposées les plus précieuses reliques de la Chrétienté.

Parmi elles figurait le Bellator, le plus gros morceau de la vraie croix, qui accompagnait Charlemagne, Charles VII et Jeanne d’Arc durant les conquêtes du royaume.

Autres reliques à noter : le saint Prépuce ou Digne Voeu, transféré par Charlemagne d’Aix-la-Chapelle à Charroux, le sang de Jésus-Christ et soixante-quinze autres reliques authentiques enfermées dans de précieux reliquaires et qui avaient au cours des siècles motivé le déplacement de plusieurs papes et rois.

En outre, le trésor de l’abbaye comprenait décrit sur nomenclatures dont on possède la copie : trois croix, deux calices, sept encensoirs, cinq tables, quatre candélabres et de nombreux objets du culte et ornements, le tout en or massif !

Il est question aussi d’une riche bibliothèque et de l’important revenu en pièces d’or et d’argent des biens du monastère : cent églises tant en France, en Belgique qu’en Angleterre, de six couvents et de deux châteaux forts.

« Ces immenses richesses, écrivent les chroniqueurs, s’accrurent encore de nombreuses donations faites par les papes, les rois, les évêques et les seigneurs. »

Or, en 1569, un lieutenant de l’amiral Coligny, le baron Roger de Carbonnières, s’empara de Charroux, pilla et incendia l’abbaye, massacrant tous les moines. Ceux-ci, pourtant, avaient pris la précaution de cacher reliques et trésors, mais comme il ne demeura aucun survivant, le secret des cachettes fut perdu.

De ce jour, l’abbaye, la plus grande d’Europe, fut ruinée et ne se releva jamais.

De son antique splendeur et de ses richesses prodigieuses, il resta une tradition que l’on racontait le soir aux veillées, et la légende de trésors, enfouis sous la vieille tour romane, précisaient les anciens.

Des histoires de cette sorte couraient la France, encombraient les légendes, s’attachaient à toutes les vieilles ruines…

Or, le 9 avril 1856, le maçon Jaladeau, de Charroux, en perçant une ogive du cloître, trouva dans l’épaisseur de la muraille trois magnifiques reliquaires en vermeil, argent et or, rehaussés de perles et de pierres

précieuses, contenant des reliques de la Vierge et de plusieurs saints, comme il fut prouvé par la suite.

Mais plus rare, plus précieux encore, un reliquaire recelait un médaillon trilobé contenant une boîte romane en or sur laquelle étaient gravés ces mots : « *Hic caro et sanguis Christi continetur* – Là sont contenus la chair et le sang du Christ. »

Aucun doute dès lors ne pouvait subsister, il s'agissait bien des reliquaires mentionnés dans le trésor de l'abbaye et de la relique la plus sainte, la plus précieuse entre les plus précieuses : le sang et la chair du Christ.

Reliques qui, à dater de la trouvaille, furent gardées en coffre-fort et montrées seulement tous les sept ans à la foule lors des ostensions solennelles de Charroux pour la Fête-Dieu.

Et nul ne douta plus que le reliquat des trésors ne fût emmuré ou enterré quelque part dans les ruines encore imposantes de l'abbaye, car si un seul moine détenteur du secret des cachettes avait survécu à la tuerie de 1569, il n'eût rien fait de plus pressé que d'aller démurer les tant vénérables reliquaires !

Donc, les cachettes demeuraient inviolées.

Il est cependant de notoriété publique que plusieurs familles de Charlois, dont les maisons sont construites sur les ruines de l'église, trouvèrent de 1930 à 1950 des trésors qui les enrichirent de façon évidente.

Où peuvent être cachés les autres ? En partie sans doute dans l'abbaye, emmurés comme l'étaient ceux découverts en 1856 ; mais les objets encombrants : tables, candélabres, chandeliers, vaisselle ?

Eh bien ! il est probable que ces trésors-là furent déposés dans des cryptes.

Tout Charroux est sillonné par un vaste réseau souterrain qui relie entre elles la plupart des maisons du bourg, mais soit par peur de l'inconnu, du vide, des fantômes, soit par nécessité de clore leur domaine, les Charlois ont édifié des murs épais et cimentés qui fragmentent les galeries.

Explorer ces souterrains, dont certains remontent à l'époque préhistorique et partent de cavernes rocheuses, est une tâche quasi insurmontable. ([carte])

Deux petits lacs où aboutissaient des galeries sont maintenant inaccessibles par suite d'éboulements ; pourtant les richesses de l'abbaye sont cachées dans les cryptes secrètes de ces souterrains, ou enterrées dans

l’argile rouge où depuis cinquante mille ans gisent des haches et des nucléi de nos ancêtres du paléolithique.

***

Tout aussi historique est le trésor de Rennes-le-Château, petit bourg de France dans les monts des Corbières, à soixante kilomètres au sud de Carcassonne.

Son église et ses quelques maisons sont perchées sur un piton rocheux auquel on accède par une rampe sévère de cinq mauvais kilomètres.

Il a presque fallu un miracle pour qu’un trésor soit caché en ce bout de monde où les autos ne grimpent qu’à grand-peine, sans guère pouvoir se croiser en cours de route.

Pourtant, il y a un trésor à Rennes-le-Château, un authentique trésor puisqu’il fut trouvé il y a un demi-siècle par le curé Béranger Saunière, qui après l’avoir entamé – oh, à peine sans doute –, le légua à sa servante maîtresse, la jolie Marie Denarnaud, laquelle le légua à son tour à M. Noël Corbu.

Mais l’héritage de Marie Denarnaud fut incomplet puisqu’elle mourut sans avoir eu le temps de révéler la cachette.

Depuis, M. Corbu détecte, pioche, creuse, sonde, dans l’espoir de mettre à jour les pièces d’or, d’argent, les bijoux et les pierres précieuses du trésor évalué à huit milliards, et que des historiens sérieux pensent être le trésor de la France du XIIIe siècle.

— Jadis, il y sept cents ans, dit Noël Corbu, il y avait à Rennes une ville de trois mille âmes et une ceinture de remparts dont on retrouve encore des ruines.

« En cherchant le trésor j’ai découvert des monnaies anciennes, des poteries, des armes et les squelettes qui équipent mon petit musée.

« Selon des historiens de Carcassonne, la genèse du trésor remonterait à février 1250. À cette date, la révolte des pastoureaux, déclenchée dans le Nord de la France par le mystérieux “Maître de la Hongrie”, battait son plein et la vague des serfs et des gueux déferlait vers le midi.

« Blanche de Castille, régente de France, vint à Rennes-le-Château – que l’on appelait alors Rhedae – pour y mettre à l’abri, dans la puissante citadelle, le trésor de la France que menaçaient à la fois les pastoureaux et les sourdes cabales de la noblesse. Notez en passant que la citadelle de

Rhedae passait pour imprenable et se situait sur la route d'Espagne, où Blanche de Castille savait pouvoir trouver refuge en cas de danger.

« Elle fit déposer le trésor dans la salle souterraine du donjon. Du moins on le pense.

« Certes, on s'explique mal que le trésor soit demeuré intact si longtemps, surtout durant l'année 1251 au cours de laquelle saint Louis aurait eu tant besoin de subsides que ne pouvait lui envoyer sa mère. »

Bref, M. Corbu pense que ce trésor constituait une réserve où l'on ne devrait puiser qu'en cas de péril urgent.

Blanche de Castille mourut en 1252 après avoir révélé le secret à saint Louis qui le confia à son fils Philippe le Hardi.

Ce dernier mourut à Perpignan sans avoir eu le temps de dire à Philippe le Bel le secret de Rhedae.

En 1645, on reconstruit Rhedae qui devient Rennes-le-Château ; l'antique forteresse, légèrement déplacée, s'érigeait à l'emplacement de l'actuelle propriété de M. Corbu.

C'est alors que commence la véritable histoire du trésor perdu et trouvé.

Trouvé d'abord au XVIIe siècle par un berger du nom d'Ignace Paris, qui ayant égaré une de ses brebis, l'entendit bêler au fond d'une crevasse où il descendit.

Mais la brebis, apeurée par l'irruption du berger, s'enfuit par une galerie.

Toujours à sa poursuite, Ignace Paris déboucha dans une crypte « remplie de squelettes et de coffres », les uns effrayants, les autres au contraire pleins d'attraits.

Il remplit ses poches de pièces d'or, s'enfuit épouvanté après coup, et rentra chez lui.

Sa subite fortune fut vite sue de tout le village, mais Ignace eut la maladresse de ne pas vouloir en révéler l'origine, et accusé de vol il fut tué sans avoir pu divulguer le secret de la crypte.

Y eut-il éboulement à l'entrée du souterrain ? On ne sait, mais jusqu'en 1892 il ne fut plus question du trésor dont les parents du berger ne devaient pas connaître l'emplacement.

Un événement fortuit à cette époque fit entrer en jeu le curé Béranger Saunière.

Il avait obtenu la cure de Rennes en 1885, et fut tout de suite adopté par la famille Denarnaud dont la fille Marie avait dix-huit ans et travaillait comme chapelière au bourg d'Espéranza.

Les Denarnaud logés à l’étroit ne tardèrent pas à venir habiter la cure.

En 1892, le curé Béranger jouissait de l’estime certaine de ses paroissiens, tant par son zèle que par sa bonne humeur.

C’est à cette époque qu’il obtint un crédit municipal de deux mille quatre cents francs pour refaire le maître-autel wisigothique et la toiture de son église.

Le maçon Babon de Couiza se mit au travail et un matin à neuf heures, il appela le curé pour lui montrer dans un des piliers de l’autel quatre ou cinq rouleaux de bois, creux et fermés à la cire.

— Je ne sais pas ce que c’est ! dit-il.

Le curé ouvrit l’un des rouleaux et extirpa un parchemin écrit, pense-t-on, en vieux français mêlé de latin, où l’on pouvait à première vue discerner des passages de l’Évangile.

— Bah, dit-il au maçon, ce sont de vieilles paperasses qui datent de la Révolution. Ça n’a aucune valeur !

Babon à midi alla déjeuner à l’auberge, mais une pensée le tracassait, si bien qu’il en fit part autour de lui. Le maire vint aux renseignements ; le curé lui montra un parchemin auquel le brave homme ne comprit goutte et l’affaire en resta là.

Pas tout à fait cependant, car Béranger Saunière prit sur lui d’arrêter les travaux de l’église.

Voici d’après M. Corbu ce qui dut se passer ensuite :

— Le curé cherche à déchiffrer les documents ; il reconnaît les versets de l’Évangile et la signature de Blanche de Castille avec son sceau royal, mais la suite demeure un rébus. Il va donc à Paris en février 1892 consulter quelques linguistes à qui par prudence il ne donne ses documents que par fragments.

« Je ne puis pas révéler les sources de mon information [c’est Noël Corbu qui parle] mais puis assurer qu’il s’agissait du trésor de la Couronne de France : dix-huit millions en cinq cent mille pièces d’or, des joyaux, des objets du culte, etc.

« Le curé revient à Rennes sans connaître exactement le point de la cachette, mais avec des indications précieuses et suffisantes.

« Il cherche dans l’église. Rien !

« Marie, pour sa part, est intriguée par une vieille dalle du cimetière portant une inscription bizarre ; c’est la pierre tombale de la comtesse Hautpoul-Blanchefort. Si le trésor était dessous ?

« Le curé ferme à clef la porte du cimetière et aidé de Marie, durant plusieurs jours, se livre à un mystérieux travail. Un soir, ils sont récompensés de leurs efforts et finissent par reconstituer le puzzle, dont les inscriptions de la pierre tombale leur avaient donné les premiers éléments.

« Dès cet instant la situation de Marie Denarnaud change à la cure : elle devient la confidente, la collaboratrice.

« Je crois savoir qu'il existe six entrées menant à la cachette, dont celle du donjon qui déjà en 1892 avait disparu.

« Sur un des parchemins il y a des lignes comptées en toises qui partent du maître-autel. Marie et le curé mesurent avec des ficelles et trouvent un point terminal en un endroit qu'on appelle le « château », terrain vague maintenant ; ils creusent et trouvent le souterrain et la crypte au trésor où jadis le berger Paris avait abouti.

« Les pièces d'or, les bijoux, les vaisselles précieuses sont là, ternies par une épaisse couche de poussière, mais intactes.

« Ils arrêtent un plan : le curé ira en Espagne, en Belgique, en Suisse, en Allemagne changer les pièces, et il expédiera l'argent par la poste, à Couiza au nom de Marie Denarnaud.

« C'est ce qu'ils firent non sans danger et difficulté pour rapatrier les capitaux.

« Quoi qu'il en soit, en 1893, le curé Saunière est riche, très riche… tellement, qu'à ses frais il commande toutes les réfections de la toiture et de l'église qu'il embellit de façon somptueuse.

« Il fait réparer le presbytère, construire le mur d'enceinte du cimetière, édifier un kiosque dans un splendide jardin à rocailles et à jets d'eau.

« De plus, il achète de beaux meubles, des robes de grand prix pour Marie ; il fait venir son rhum de la Jamaïque, des singes de l'Afrique, il engraisse ses canards de basse-cour avec des biscuits à la cuillère – pour qu'ils aient la chère plus fine, – élève des chiens d'agrément…

« Bref, c'est la grande vie à Rennes-le-Château où l'on tient table ouverte – et quelle table ! – pour toute la gentry des alentours.

« Le curé achète des terrains, des maisons, mais au nom de Marie Denarnaud, et la jolie brunette aux yeux malicieux, à la taille fine, devient une véritable châtelaine.

« Quand il est en déplacement, le curé lui écrit :

« Ma petite Marinette, que deviennent nos bêtes ? Fais caresse à Faust et à Pomponnet [les chiens], bonne santé aux lapins. Adieu Marie. Ton

Béranger… »

« À vrai dire, d'autres belles partagent aussi le coeur du nouveau milliardaire. On a avancé les noms d'Emma Calvet, de la belle comtesse de B. et de bien d'autres !

« Car cette fortune subite a tourné la tête du prêtre et l'a fait sombrer dans la mégalomanie ; il rêve de construire un château ! Mais, prudent malgré tout, il a soin de détruire les indications qui l'ont mené à la crypte ; dans le cimetière, il gratte les inscriptions de la dalle funéraire de la comtesse, et met les parchemins dans la salle aux trésors.

« Le maire vient lui faire des reproches au sujet de la tombe saccagée et des richesses dont il dispose, mais le curé rit de ses craintes, lui parle de l'héritage d'un oncle d'Amérique et lui donne cinq mille francs en or.

« Le maire reviendra souvent à la charge… pour le même prix !

« Mgr Billard, évêque de Carcassonne, s'inquiète lui aussi du comportement de son prêtre, mais là encore, avec de l'argent, de bons vins et de la bonne chère, les difficultés sont aplanies.

« En 1897, Béranger Saunière fait commencer la construction de la villa *Béthania*, avec ses remparts et la tour qui coûteront la bagatelle d'un million-or ; pour avoir des fleurs à belle année il fait édifier une serre sur le chemin de ronde.

« Le successeur de Mgr Billard, Mgr de Beauséjour vient jouer les trouble-fête : il demande des explications à Béranger, le convoque en Cour de Rome et finalement prononce contre lui l'interdiction.

« Un nouveau curé est nommé à Rennes-le-Château, mais Saunière n'en a cure, et dans la chapelle de sa villa continue à dire sa messe qui rassemble d'ailleurs la quasi-totalité des paroissiens, si bien que le nouveau venu écoeuré prend le parti de ne plus faire le rude chemin Couiza-Rennes.

« Il prépare aussi un nouveau plan d'embellissement : il veut surélever la tour, construire une route jusqu'à Couiza, acheter une auto, faire l'adduction d'eau dans tout le village ; son devis se monte à huit millions-or (en 1914) soit environ huit milliards de francs légers. Cet argent, le curé l'a en espèces.

« Le 5 janvier 1917, il signe les bons de commande, mais une cirrhose du foie l'emporte le 22, avant qu'il ait pu donner corps à son projet.

« Marie, désolée, dispose le défunt sur la terrasse, assis dans un fauteuil recouvert d'une couverture à pompons rouges, et tous les villageois

viennent prier et emportent chacun un pompon comme relique du saint homme.

« Marie Denarnaud est désormais seule maîtresse de Rennes-le-Château car tout a été mis à son nom, mais elle finit sa vie quasi cloîtrée, ne recevant plus de visites, et il est probable qu'elle ne revint jamais à la crypte au trésor. »

Voilà ce que dit Noël Corbu, troisième personnage du roman et héritier de Marie Denarnaud.

M. Corbu connut Marie à la fin de sa vie, de 1946 à 1953, tout à fait par hasard.

Avec sa femme, il prit pension chez elle et sut lui inspirer confiance et amitié.

— Ne vous faites pas de mauvais sang monsieur Corbu, lui dit-elle un jour. Vous aurez plus d'argent que vous ne pourrez en dépenser !

— D'où le sortirez-vous ? demanda Noël.

— Ah ça… je le dirai quand je mourrai !

Le 18 janvier 1953, elle tomba malade, sombra dans l'inconscience et mourut en emportant son secret.

Voilà donc de nouveau le trésor de Blanche de Castille perdu et bien perdu cette fois, semble-t-il !

Mais en fait, rien ne prouve que ce trésor soit celui de la mère de saint Louis. Certains avancent qu'il s'agirait du trésor d'Alaric dont la capitale était Rennes-le-Château ; d'autres, et c'est plus vraisemblable, penchent pour le trésor des Cathares en tenant compte du fait que Rennes était leur deuxième citadelle après Montségur.

Quoi qu'il en soit, le trésor a existé, et il existe certainement encore comme semble le suggérer cette lettre figurant dans les archives de M. Corbu et qu'un de ses amis écrivait au curé :

« Tu ne peux rien dire publiquement, mais confesse-toi, tu seras absout car tu n'as rien à te reprocher. »

Hélas ! Béranger Saunière ne voulut jamais se confesser au sujet du trésor, sinon à sa maîtresse Marie Denarnaud.

Pourtant le secret n'est pas impénétrable.

Un habitant de Rennes-le-Château qui en sait peut-être long a dit un jour à un membre du Club des Chercheurs de Trésors :

— Le secret du curé aux milliards est au fond d'une tombe, il s'agit seulement de trouver laquelle…

Un jour donc, les milliards cachés par le vieux curé seront peut-être trouvés par le fossoyeur… et ce sera tant pis pour la petite cité perchée sur son piton rocheux : elle perdra le plus clair de son mystère… ou le plus sombre si l’on préfère [10] !

20

LE FABULEUX TRÉSOR DE LA BUSE

Voici le trésor type à faire rêver : un authentique butin à perles, diamants, or et vaisselles d'argent, un authentique pirate pendu haut et court, des messages chiffrés, des grottes et une île mystérieuse, des plans où foisonnent des cachettes !

Le trésor de La Buse, avec tout l'arsenal du merveilleux, de l'historique, de l'occulte et du romantique, se présente à nous comme les îles fortunées du Moyen Âge, comme Saint-Brandon et Antilla, comme les vierges de Wlasta et les amazones de Cappadoce qui s'offraient sans cesse aux regards ou aux étreintes et ne se donnaient jamais.

Ainsi mystérieux, fabuleux, insaisissable, il est sûr d'entrer dans la légende immortelle, encore que son existence ne puisse pas être mise en doute.

Quand il monta sur l'échafaud pour expier ses crimes de pirate, Olivier Le Vasseur, dit La Buse, lança dans la foule un cryptogramme et s'écria :

— Mes trésors à qui saura comprendre !

La scène se déroula le 7 juillet 1730 à l'île Bourbon (île de la Réunion) et donna naissance à des histoires de trésors, les plus extraordinaires et les plus compliquées qui soient.

Qui ramassa le message secret ?

Nul ne saurait le dire, mais depuis plus de deux siècles, l'océan Indien des îles Seychelles à la pointe de Madagascar est le centre de recherches incessantes et foisonne de documents à clés, de rébus et des signes gravés qui tous, selon la tradition, se rapportent aux prodigieux trésors de La Buse.

Le plus difficile dans cet imbroglio pittoresque est de faire le point et d'établir une discrimination.

L'océan Indien, particulièrement du XVIIe au XIXe siècle, fut un foyer intense de piraterie, donc de butins cachés et il est certain que si de nombreux trésors furent trouvés dans les îles, beaucoup d'autres doivent être encore enterrés, engloutis ou murés.

L’énigme réside dans le fait que tout gisement probable, que tout document douteux est attribué au célèbre pirate.

La chasse au trésor naquit vers 1923 à l’île Mahé au sud des Seychelles, dans un terrain bordant la mer, et appartenant à Mme Savy.

Mme Savy avait, jusqu’à cette époque, regardé d’un oeil atone quelques graffitis et dessins gravés sur les rochers, comme il en existe tant dans les îles indiennes.

Et puis un jour, elle découvrit des pierres sculptées baignant dans l’océan, et en inspectant l’alentour elle dénicha d’autres rochers taillés de main d’homme.

Au hasard du temps et des tempêtes, dépouillant leur humus ou resurgissant des éboulis d’arbres abattus, d’autres sculptures apparurent encore, et en si grand nombre qu’il fut dès lors impossible de ne pas se pencher sur le problème posé par ces pierres parlantes.

À dire vrai, leur langage était sibyllin et effacé par l’usure des siècles, mais on distinguait des représentations d’animaux : chiens, serpents, tortues, chevaux ; et des formes d’objets et d’êtres humains : une urne, des coeurs, une figure de jeune femme, une tête d’homme et un oeil monstrueusement ouvert.

Un ethnographe avança une suggestion : ces sculptures rupestres pouvaient avoir un caractère archéologique et se rattacher aux écritures idéographiques, indonésiennes et pascouanes, où l’on retrouve fréquemment le serpent et la tortue.

Mais pour le reste ? À quelle civilisation rattacher les formes humaines, les chiens, l’oeil, etc. ?

Dans le but d’en savoir davantage, on effectua des fouilles et près de l’oeil monstrueux on fit une découverte : deux cercueils contenant des restes humains en qui l’on identifia des pirates par l’anneau d’or de leur oreille gauche, et un corps enseveli en pleine terre, sans grand cérémonial sembla-t-il, ce qui pouvait laisser croire que le mort était un criminel enterré auprès de ses deux victimes.

Et de fil en aiguille, de pierres sculptées à pirates, on en vint tout naturellement à l’hypothèse d’un trésor caché.

Il n’y eut plus aucun doute quand, mis au courant des découvertes, un notaire de l’île se présenta chez Mme Savy en déclarant avec assurance :

— J’ai, dans mon étude, des documents concernant un trésor enfoui dans une île de l’océan Indien ; le gisement ne peut être localisé qu’en

confrontant mes données et des signes gravés sur des rochers. Or, j'ai les données et vous avez les signes ; le trésor est chez vous, il faut le chercher !

Hélas ! le problème était singulièrement plus compliqué !

Les archives étaient composées : d'un cryptogramme d'apparence anodine mais dont le déchiffrement ne pouvait s'effectuer qu'à l'aide des *Clavicules de Salomon* [11], de deux lettres autographes ; d'un testament, de documents rédigés en rébus ou du moins en écriture initiatique paraissant se rapporter au symbolisme maçonnique.

Si l'existence d'un trésor – et même de plusieurs – était explicitement affirmée, par contre l'endroit – une île, était-il précisé – laissait le champ libre aux spéculations les plus hasardeuses.

D'autre part, le rapport paraissant exister entre les différents documents et pièces n'était pas pleinement évident.

Pourtant, car il fallait bien trouver une solution, la tradition rattacha tout au trésor authentique de La Buse et à celui d'un autre pirate : Butin Nagéon de L'Estang ; les deux trésors étant peut-être le même par voie de succession et de vol.

Quoi qu'il en soit, c'est un étudiant ces données qu'il est permis d'espérer une synthèse des faits menant à une explication plausible sinon rationnelle.

Olivier Le Vasseur, dit La Buse, est né à Calais à la fin du XVIIe siècle.

En 1721, il était associé au pirate anglais Taylor, et les deux compères, qui ne manquaient pas d'audace, s'emparèrent au mois d'avril du riche vaisseau portugais de soixante-douze canons *La Vierge du Cap* qui avait cherché refuge contre la tempête dans le port de Saint-Denis (île Bourbon).

À bord du vaisseau se trouvaient le comte Ericeira, vice-roi des Indes, et l'archevêque de Goa.

Belles captures à rançon et aussi beau butin de cargaison !

La Buse, jouant au grand seigneur, n'exigea pas de rançon du vice-roi, mais fit main basse sur les objets de valeur : rivières de diamants, bijoux, perles, barres d'or et d'argent, meubles, tissus, vases sacrés et cassettes de pierres précieuses, le tout évalué à quelque soixante millions de livres tournois.

Oui, joli butin en vérité, comme le prouve l'anecdote suivante qui passe pour être authentique !

Chaque pirate avait en principe pour part quarante-deux petits diamants ; l'un d'eux, à qui on avait donné un seul gros diamant de même poids que

les petits attribués à ses acolytes, cassa la pierre en quarante-deux petits morceaux « pour ne pas être volé sur le nombre !» dit-il.

La *Vierge du Cap*, radoubée et remise à neuf, devint le vaisseau de La Buse et prit le nom de *Le Victorieux*.

Mais l'année d'après, Dugay-Trouin et le commodore anglais Matthews vinrent se chercher querelle dans les parages ; quand deux lions se battent, les chacals font bien de se méfier, et c'est ce que firent nos pirates de l'océan Indien : Taylor s'enfuit aux Antilles et La Buse se retira à l'île Sainte-Marie près de la côte de Madagascar.

Il prit effectivement sa retraite, car la piraterie n'était plus possible avec aux trousses un gaillard de la trempe de l'invincible Dugay-Trouin, dont le pavillon flottait glorieusement de l'Équateur au cap de Bonne-Espérance.

La plupart des écumeurs cessèrent également toute activité et devinrent d'assez paisibles citoyens en profitant de la Charte de clémence offerte par le roi de France.

Leurs bateaux pourrirent dans les anses et la piraterie disparut [12].

Seul ou peu après, La Buse temporisa avant d'accepter la Charte, restitua les vases sacrés, mais ne put se résoudre à rendre le butin de *La Vierge du Cap*, condition *sine qua non* de la clémence.

Il est certain qu'il cacha son trésor. Où ?

On a avancé le nom de sept îles : Maurice, La Réunion, Frigate, Mahé, Rodrigues, Sainte-Marie.

En tout cas, c'est à Sainte-Marie que vivait notre maître pirate, en situation irrégulière mais sans grand danger immédiat, ménageant la chèvre et le chou, c'est-à-dire parlant de soumission sans se hâter de conclure.

Vers 1729, exerçant le métier de pilote dans la baie d'Antongil (Madagascar) il offrit ses services au vaisseau *La Méduse* de la Compagnie des Indes qui voulait entrer dans le port.

Le capitaine d'Hermitte, commandant de bord, le reconnut, et se souvenant que le pirate avait maintes fois arraisonné des navires de sa compagnie, il l'arrêta.

Le 7 juillet 1730, La Buse était condamné à mort.

Voici un extrait du jugement :

Veu par le Conseil le procez Criminel extraordinairement fait et instruit à la requête et diligence du Procureur du Roy, demandeur et accusateur, contre Olivier Levasseur surnommé La Buse, accusé du crime de piraterie (…).

Le Conseil l'a condamné et condamne à faire amende honorable devant la principale porte de l'Église de cette paroisse, nu en chemise, la corde au col et tenant en sa main une torche ardente du poids de deux livres, pour là, dire et déclarer à haute et intelligible voix que méchamment et témérairement il a fait pendant plusieurs années le métier de forban, dont il se repent et demande pardon à Dieu, au Roy.

(…) Exécuté à cinq heures du soir le sept juillet mil sept cent trente. Signé Chassin – Dumas – Villarmoy – Gachet – G. Dumas – de Lanux.

Voilà donc La Buse pendu, le cryptogramme lancé dans la foule, et le trésor caché offert aux plus malins.

Ce trésor est-il demeuré enfoui ? Fut-il trouvé, dépensé ou recaché ? On ne saurait le dire.

Avant d'étudier sa position d'après les rébus, il sied de présenter l'histoire de Butin Nagéon de L'Estang.

À l'île de La Réunion, quiconque s'intéresse à l'aventure trésoraire a dans ses archives le mystérieux testament de ce nouveau et très sympathique pirate.

Qui était ce Butin au nom prédestiné ? Et par quelle filiation s'introduit-il dans l'histoire du trésor de La Buse ?

Eh bien ! Bernardin Nagéon de L'Estang, dit Butin, était le fils d'un officier de marine de la Compagnie des Indes, et soit à ce titre, soit par héritage des pirates et corsaires ses semblables, il serait le dernier possesseur des trésors de l'océan Indien.

Ce qui n'a rien d'invraisemblable, comme on pourra juger par ses lettres, et en tenant compte du fait que les hors-la-loi de la mer formaient jadis une confrérie mystérieuse mais de caractère prouvé.

Dans son testament et dans ses lettres, Butin donne un aperçu de sa vie, laquelle si elle ne fut pas exemplaire semble du moins régie par des règles de fidélité et de morale, tardives mais de bon aloi.

Voici son testament (qui est aussi sa deuxième lettre) :

*Je pars m'enrôler et défendre la patrie. Comme je serai sans doute tué, je fais mon testament et donne à mon neveu Jean Marius Nagéon de L'Estang, officier de la réserve, savoir : un demi-terrain rivière La Chaux au Grand-Port, île de France, et les trésors sauvés de l'*Indus, *savoir : j'ai naufragé dans une crique près des Vacoas (Vaquois) et j'ai remonté une rivière et déposé dans un caveau les richesses de l'*Indus *et marqué B. N. mon nom*.

Mes écrits sont… difficiles à lire par précaution ; je dirai tout à Justin si je le retrouve.

Sa confession prouve, en effet, un net souci de n'être compris que par qui de droit ; voici ses autres missives :

Première lettre :

Butin Nagéon de L'Estang à son neveu Justin Marius. 20 floréal an VIII.

Mon cher Justin, dans le cas où la mort me surprendrait sans te voir, un ami fidèle te remettra mon testament et mes papiers.

Je te recommande de suivre mes instructions et d'exécuter mes dernières volontés et Dieu te bénira.

Par nos amis influents, fais-toi envoyer dans la mer des Indes et rends-toi à l'île de France à l'endroit indiqué par mon testament. Remonte la falaise allant vers l'est ; à vingt-cinq ou trente pas est, conformément aux documents, tu trouveras les marques indicatives des corsaires pour établir un cercle dont la rivière est à quelques pieds au centre. Là est le trésor. Par une combinaison étrange, les figures cryptographiques donnent à ce point nom B. N.

Par mon naufrage, j'ai perdu beaucoup de documents ; j'ai déjà retiré plusieurs trésors ; il n'en reste que quatre enfouis de la même manière par ces mêmes corsaires, que tu trouveras par la clé des combinaisons et les autres papiers qui te parviendront en même temps.

Le deuxième trésor de l'île de France se trouve dans la partie nord de cette dernière avec des marques pareilles. Avec la combinaison du cercle sur les lieux, et en suivant les recommandations tu y parviendras comme pour celui de Rodrigues.

Troisième lettre :

Frère bien-aimé, je suis malade depuis la prise de Tamatave, malgré les soins de mon commandant et ami. Je suis faible, je crains la mort d'un moment à l'autre, je viens te parler une dernière fois cher Étienne, et te faire mes recommandations suprêmes.

Quand je serai mort, le commandant Hamon te fera remettre le peu que je possède et que j'ai économisé dans ma vie aventureuse de marin.

Tu sais, cher Étienne, que le rêve de toute ma vie était d'amasser une fortune pour relever l'éclat de notre maison.

Avec la bienveillance que le Premier Consul m'a témoignée après un fait d'arme glorieux, je serais parvenu. Mais comme Dieu ne me permettra pas d'exécuter ce devoir et que je sens la mort près, jure-moi, cher Étienne, d'exécuter mes volontés.

Dans ma vie aventureuse et avant d'embarquer à bord de l'Apollon, *j'ai fait parie [partie] de ces corsaires qui ont fait tant de mal à l'Espagne et à notre ennemi l'Anglais. Avec eux nous avons fait de jolies prises, mais à notre dernier combat sur les côtes d'Indoustan, avec une grosse frégate anglaise, le capitaine a été blessé et à son lit de mort m'a confié ses secrets et des papiers pour retrouver des trésors considérables enfouis dans la mer des Indes et en me demandant de m'en servir pour armer des corsaires contre l'Anglais ; il s'est assuré auparavant si j'étais franc-maçon.*

Mais j'avais cette vie errante en horreur, j'ai préféré m'enrôler régulièrement et attendre que la France soit calme pour retrouver ces trésors et y retourner.

Jure-moi que ton fils aîné exécutera ma volonté et avec cette fortune relèvera un jour notre maison.

Le commandant te remettra les écrits des trésors. Il y en a trois. Celui enterré à ma chère île de France est considérable.

D'après les écrits, tu les verras :

Trois barriques en fer et jarres pleines de doublons monnayés et lingots de trente millions et une cassette en cuivre remplie de diamants des mines de Visapour et de Golconde.

Ces lettres sont accompagnées de deux notes donnant des indications précises pour retrouver les trésors.

La première de ces notes est très sibylline ; elle commence ainsi :

Pour une première marque une pierre de PGT. En prendre la deuxième V. Là faire S nord un cubat de même, etc.

La deuxième est plus compréhensible :

Prendre N-Nord 48° sud B-78 pas 4° sud, etc.

La teneur exacte de ces documents est la propriété du Club International des Chercheurs de Trésors.

Voilà, vous savez tout ce qu'il est permis de savoir sur les secrets de Nagéon de L'Estang !

Amusez-vous si le coeur vous en dit à traduire le cryptogramme du forban [voir]. Ce n'est pas une tâche tellement difficile et Mme de Grazia de

même que le délicieux écrivain Charles de La Roncière en ont rendu public le sens littéral.

Les premières lignes donnent ce galimatias :

« Prenez une paire de pijon virez les deux coeurs… tête de cheval… une *kort fil winshient* écu prenez une cuillère…, etc. »

Le moins que l'on puisse dire, c'est que le texte manque de clarté, et il est bien certain que la traduction littérale – souvent licencieuse – ne se suffit pas à elle-même.

Mais le notaire de l'île Mahé en produisant le cryptogramme possédait aussi un rébus laissé par le forban :

Pr 2e passe avec pre de pqtx en prendre L 4 VL f SN 2 Clot de même… etc.

Le mystère ne semble guère se dissiper par la grâce des *Clavicules de Salomon*, mais on peut avancer qu'il existe certainement des points communs entre les trésors de La Buse et ceux de Nagéon de L'Estang :

— La similitude des lieux et le fait que tous les chercheurs mêlent étroitement par tradition les deux pirates ;

— les rébus ;

— dans les documents chiffrés, des points de rappel : les initiales S. B. N. ou B. N. Les lettres Ghe ;

— les mots organeau, tortue, oeil ;

— la symbolique maçonnique.

On peut donc raisonnablement conjecturer que, pour le moins, l'un des trésors de Nagéon coïncide avec le trésor de La Buse.

Tout cela est sans doute captivant, mais un peu à l'irritante façon des casse-tête !

Il est possible aussi que des chercheurs dans le but d'épaissir le mystère aient sciemment forgé ou falsifié le fatras de documents additifs !

En bref ; les trésors se situeraient aux endroits suivants [13] :

— dans l'île de France (île Maurice) : à Belmont dans le bord de l'île, dans une caverne de la rivière La Chaux près de Mahébourg, à la pointe de Vacoas ;

— dans l'île Rodrigues (plus douteux !)

Ces trésors sont enfermés dans des grottes signalées à l'attention des chercheurs par les initiales B. N. gravées sur le roc.

Mais le trésor de *La Vierge du Cap* pillé par La Buse ne serait-il pas à l'île Sainte-Marie, là où habitait le pirate et où il pouvait surveiller à son gré

le magot évalué à trente milliards d'anciens francs ?

Ce serait logique et pourtant la tradition et les chercheurs veulent absolument que le réceptacle des trésors de l'océan Indien soit l'île Maurice !

C'est un fait : l'ancienne île de France est truffée de trésors et nombre ont été trouvés ; et ces trésors sont tous cachés selon un rite et dévoilés par des rébus et des méthodes de haut pittoresque.

Dans une propriété des Rosiers, au début de ce siècle, en abattant un vieux « cendragon » on trouva entre les racines une plaque de marbre portant ces indications :

— *C'est ici que j'ai mis ma fortune. Vous avez un arbre. À six pouces à l'intérieur au nord-ouest. Vous verrez un boulet. Du boulet marchez droit au nord-ouest. À seize pieds vous rencontrerez une petite pierre. La profondeur de cette pierre est égale à l'entrée de ma fortune. Marchez à trente pieds au sud-ouest vous verrez à six pieds de profondeur une plaque de cuivre. Celui qui l'aura chantera pendant de longues heures. Signé Carron de Bragile*.

Eh bien ! des chercheurs, en suivant ces bizarres instructions, découvrirent boulet, pierre et plaque de cuivre.

Cette plaque était couverte d'une cryptographie non déchiffrable et on l'envoya par bateau en Europe à fin de traduction.

Hélas ! elle fut égarée en route et le trésor de Carron de Bragile risque de demeurer à jamais enfoui.

Dans une autre propriété, près de la baie de Tamarin, au sud-ouest de l'île est une énorme pierre sur laquelle est gravé ce quatrain en caractères chinois :

13 800 onces or-argent
Ici se trouve une courtisane
Je vous laisse monsieur deviner
Sans vous demander de part

Le trésor ne se trouve pas ou ne se trouve plus sous la pierre où bien entendu il fut cherché !

Telle est l'histoire mystérieuse et embrouillée du trésor de La Buse et des cavernes d'or de Nagéon de L'Estang.

Pour courir sus à l'Anglais, disent les documents !

C'est sans doute pourquoi, en 1959 et en 1961, Henry de Monfreid découvreur des secrets de la mer Rouge et ex-ennemi d'Albion s'est attaqué à ce naïf et prodigieux trésor de corsaire !

21

QUE VEILLE LE DRAGON

Les trésors enfouis en pleine terre répugnent à la solitude ; insensiblement, comme remontent depuis des siècles les pierres dans les jardins et les obus dans les champs de bataille, de par leur propre volonté ils aiment revenir à la surface et peut-être aussi pour susciter de nouveaux conflits et des drames [14].

Les trésors aiment voyager à travers la terre en un long cheminement – étudié par les physiciens – qui toujours les rapproche des hommes. Les trésors ne se dérobent pas, au contraire, mais par contre, la terre meuble, le sable, s'amassent, s'amoncellent, millimètre par millimètre sur toute la surface du globe, ensevelissant villes et reliefs.

Et dans cette lutte entre ce qui veut jaillir et ce qui veut s'enfoncer, le chercheur de trésors joue sa partie de poker ; sérieusement ou en se laissant prendre aux charmes et aux conventions du jeu.

À dire vrai, le chercheur de trésors est un pessimiste qui cherche l'âge d'or durant l'âge du fer et qui se hâte de profiter des dernières minutes du crépuscule avant que les savants aient jugulé le merveilleux avec la science atomique.

L'or, les bijoux, les pierreries synthétiques de demain n'auront pas la chaleur, le rayonnement, le doux parler de la matière qui a traversé les siècles de sang, d'amour et d'aventure.

Il faut donc se hâter de trouver des trésors avant que la science leur ait porté le coup de grâce.

Déjà en 1948 M. Paul Chanson, directeur du Laboratoire du Pic du Midi, annonçait solennellement que la transmutation des métaux vils en or n'était plus qu'une question d'années.

— Les savants atomistes, a-t-il dit, sont des alchimistes et leurs laboratoires sont les antres où se forge l'or de synthèse.

Le dimanche 19 janvier 1958, la radio annonçait que les savants russes, grâce à leur four nucléaire, où grésillent des températures de plusieurs

millions de degrés, avaient réussi la transmutation des métaux jusqu'à l'échelon de l'or.

Et pour faire pendant à cette nouvelle, la même émission nous apprenait que les Américains en faisant éclater une bombe H enterrée dans le désert du Nevada, avaient créé un véritable pudding de diamants artificiels, dans des conditions identiques à celles existant lors de la création du monde !

C'était en 1958… il y a déjà un siècle au rythme de Satan, et depuis des progrès décisifs ont été réalisés.

Alors, que deviendront les gouffres d'or des océans, les cachettes à diamants et à rubis enterrés, quand les pierreries se vendront au kilo dans les Prisunic de l'an 2000, et l'or à la tonne chez les ferrailleurs de la zone ?

Mais ces temps viendront-ils ?

N'est-il pas effrayant de constater que par ses expériences de transmutation et de synthèse, la science, au lieu de progresser vers une évolution rationnelle, tend à replonger le monde terrestre dans le chaos originel ?

Soulignant du même coup la vérité prophétique de l'écriture biblique : « L'homme a perdu le Paradis terrestre pour avoir mangé le fruit de l'arbre de la science du bien et du mal… »

Ainsi, il y a des millénaires, la science s'est révélée funeste aux hommes, et elle a déclenché un tel cataclysme à l'échelle mondiale et vraisemblablement cosmique que les Sages ont annoncé aux générations futures que jamais elles ne pourraient en ressusciter et seraient condamnées jusqu'à la fin des temps à subir la malédiction originelle.

Par faute d'un Dieu injuste ? Non pas !

La Bible est formelle : par la faute de la science.

Logiquement, il faut penser que la malédiction antique ressemble fort à un mal incurable qui aurait par exemple détérioré l'engendrement humain. Et l'on songe tout naturellement à une irradiation mortelle… Eh oui, si l'humanité, il y a des millénaires, avait été atomisée, la race eût été vouée à une évolution de décrépitude ou à une monstrueuse prolifération vers l'abjecte et le malsain.

Et pourquoi pas ? Et pourquoi pas un éclatement atomique de bombes ou d'engins inventés par des ancêtres supérieurs ?

Sinon, il faut expliquer comment les hommes d'il y a quatre mille ans ont pu avoir l'idée de jeter l'anathème à la science et de prévenir leurs

descendants que le bonheur n’existera plus et qu’il ne saurait exister parce que les savants ont pollué à jamais les chaînes de vie !

Il paraît inadmissible que des ancêtres inférieurs aient pu avoir une pensée d’une telle envergure, que rien en leurs temps ne semblait justifier.

À moins que… à moins que dans l’arbre généalogique des hommes figurent des ancêtres supérieurs dont la civilisation ait abouti à ce qui paraît être la finalité monstrueuse et diabolique de la connaissance… le bout d’un monde : l’éclatement atomique !

Mais alors, les hommes préhistoriques ? Les ères du paléolithique et du néolithique ? La civilisation du silex, de l’os gravé ?

Peut-être justement est-ce là une conséquence immédiate de la « faute originelle » : les hommes atomisés retombant ou tombant au quasi-stade de la bête [15] et obligés de regravir en des millénaires l’échelle de la résurrection, dépassant le silex, le fer, abordant le Moyen Âge, se régénérant peu à peu, recouvrant la qualité de l’ancêtre supérieur, et tout près maintenant de recommencer la même faute… la même atomisation du globe terrestre.

Ne conservant peut-être plus le bon sens moral suffisant pour, à l’instant ultime de lucidité, relancer aux humanités futures le grand cri ancestral de mise en garde, le dernier message signalant le péché mortel, la faute originelle : la science tuera l’homme !

Si l’on veut bien étudier cette hypothèse, il ne manquera pas de faits jusque-là inexplicables pour faire figure d’indices troublants.

Par exemple, on peut considérer avec perplexité la relation suivante due au capitaine Walker et se rapportant au désert de Californie (Nevada), et plus particulièrement au lieu-dit : Vallée de la Mort.

— Tout le pays compris entre la Gila et San Juan est couvert de villes et d’habitations ruinées. On y trouve des traces d’éruption volcanique, et des blocs carbonisés ou vitrifiés attestant le passage d’un terrible fléau.

« Au centre de cette ville, véritable Pompéi américaine, s’élève une roche de vingt à trente pieds de haut, portant encore des débris de constructions cyclopéennes.

« L’extrémité sud de cet édifice semble sortir d’une fournaise ; le rocher qui le supportait porte lui-même les traces de fusion.

« Il est singulier que les Indiens n’aient conservé aucune tradition relative aux sociétés qui jadis étaient établies dans cette région.

« En considérant ces tristes restes, ils sont saisis d'un religieux effroi mais ils ne savent rien touchant leur histoire. »

Tremblement de terre ? Non, car il y a eu fournaise.

Alors, éruption volcanique ?

Peu probable, car un tel effet de carbonisation n'a été observé ni à Pompéi, ni à Herculanum, ni à Saint-Pierre en Martinique.

Nulle mémoire humaine n'a gardé le souvenir d'une tradition se rapportant au fléau ? Pourtant, elle était millénaire la civilisation Maya si proche de la Vallée de la Mort !

C'est donc à une époque préhistorique que l'événement s'est produit.

Et l'on a trouvé des crânes d'*homo sapiens* – du Néandertal – ayant une capacité de 1600 cm^3, c'est-à-dire d'êtres paraissant doués d'un pouvoir intellectuel supérieur à celui de Branly, de Curie et d'Einstein !

Il existe bien d'autres mystères préhistoriques.

Et tout d'abord ces inconciliables, irrationnelles connaissances des hommes d'il y a quinze mille à trente mille ans : ils habitaient des maisons et non des cavernes, ils dessinaient et peignaient des oeuvres d'art avec autant de talent et de science que les meilleurs peintres actuels, allant jusqu'à projeter la couleur au pistolet ou du moins par pulvérisation, pour représenter la crinière des animaux… tout cela est prouvé dans les grottes peintes de Lascaux en Dordogne ; ils dessinaient et portraituraient leurs contemporains, reproduisant à notre grand étonnement des détails vestimentaires absolument semblables aux nôtres : vestes, culottes, chapeaux, chaussures, comme le démontrent sans contestation possible les galets gravés de Lussac-les-Châteaux [16].

Et ces êtres-là, ces artistes magnifiques, créateurs du « Louvre de la préhistoire » ne connaissaient que le silex éclaté ? Mais c'est absurde ! C'est absurde de penser que les hommes de Lascaux et de Lussac n'aient pas connu le métal [17] !

Ils le connaissaient, nous en sommes persuadés, d'autant que le minerai ferrugineux abonde sur le globe, et aussi le charbon… mais les hommes préhistoriques, avec la teneur ancestrale dont ils ne savaient plus le sens, mais qu'ils portaient instinctivement en eux : les hommes préhistoriques ne voulaient pas utiliser le métal.

Car la conquête du métal, c'était le premier pas vers le péché originel qui avait anéanti le globe civilisé jadis, ou du moins le Paradis terrestre. Et

aussi loin que l'on remonte dans la souvenance des hommes et dans leurs traditions, et sous toutes les latitudes, le « fer était le métal maudit ».

Et sous toutes les latitudes et dans tous les temps, tous les hommes et toutes les théologies ont eu la prémonition ou la souvenance que la science était diabolique et commençait avec la fusion des métaux.

Or, comment expliquer ces mystérieuses prémonitions, ces souvenances perdues ou ces géniales connaissances qui débordaient le temps, sans imaginer un legs de nos ancêtres supérieurs ?

Legs qui chronologiquement peut s'exprimer brièvement ainsi à travers leur descendance directe régénérée :

— Il y a vingt-cinq mille ans des hommes préhistoriques créent le Musée de peinture de Lascaux en Dordogne.

— Il y a vingt mille ans, des hommes préhistoriques dessinent et gravent sur dalles et galets les portraits de Lussac-les-Châteaux.

— Il y a cinq mille ans, la Bible explique en paraboles mais avec des lumières absolument surnaturelles la genèse du monde et des hommes. L'Égypte démontre une super-science astronomique et architecturale.

— En 500 avant J.-C., Démocrite en Grèce sait que l'atome est l'élément base de la matière, et Confucius en Chine proclame la grande confraternité humaine.

— En 400 avant J.-C., Platon citant les prêtres de Saïs déchire une partie du voile et révèle l'Atlantide et les Ancêtres supérieurs.

Des dizaines, des centaines de révélations de cet ordre, prouvent, à notre avis, ou bien la connaissance du passé et du futur par voyance, ce qui serait miraculeux, ou bien la tradition issue de nos ancêtres supérieurs, ce qui est plus raisonnable.

Et n'est-il pas troublant aussi de constater que cette Vallée de la Mort en Californie (Nevada), qui dans les temps lointains, fut vitrifiée dans la fournaise d'un cataclysme inconnu, est de nouveau aujourd'hui vitrifiée à deux millions de degrés par les bombes H américaines ?

Et troublant encore de savoir que la superbombe atomique mille fois plus puissante que la bombe H, et fabriquée avec les résidus d'explosion de cette dernière (élément 98) a un nom prédestiné : la bombe au Californium ?

Et par une curieuse ironie du sort, peut-être réhabilitera-t-on un jour le sinistre Fouquier-Tinville (ou le méprisable président Dumas ?) qui fit décapiter Lavoisier après avoir glapi cette boutade célèbre dont il ne

soupçonnait pas la sagesse profonde : « La République n’a pas besoin de savants !»

Et certains de penser que le destin nous a peut-être donné là un avertissement dédaigné mais que justifiait cependant le titre de Lavoisier : Inspecteur général des Poudres et Salpêtres et inventeur d’une poudre au chlorate dont la fabrication (déjà !) avait provoqué à Essonnes une explosion où de nombreux ouvriers trouvèrent la mort.

Mais nous extrapolons sans doute, à vouloir démontrer que la science, si elle est l’ennemie des hommes est plus certainement encore celle des trésors cachés !

D’autant que les trésors cachés finiront bien par triompher de la science et de toute l’industrie humaine !

Si le monde existe depuis des millions d’années – ou des milliards – il n’y a pas de raison pour que soit proche sa fin sinon celle d’une ère anté-apocalyptique.

Et si l’Apocalypse survient, si notre civilisation est anéantie de nouveau pour des millénaires, il est permis de penser que tout ce qui fait notre orgueil : nos cités, nos bétons, nos machines, nos livres seront réduits en impalpable et non identifiable poussière… tout sauf les silex préhistoriques et les pierres précieuses des trésors !

Tout sauf la Terre-Mère, Dieu et les Lois qui recommencent sans cesse le forgement des humanités.

Et en attendant ces temps redoutables, et éventuels heureusement, où morte sera la conscience et endormie la pensée, plaise à Dieu que les trésors de France, des mers et des îles lointaines demeurent encore longtemps dans leurs cachettes séculaires, car ils représentent toujours la somme la plus valable des rêves de l’humanité.

Car les hommes seraient au bord de l’absurde détresse s’ils n’avaient, pour fleurir la vie, le refuge inexpugnable du rêve.

Que veille le Dragon… Celui dont l’oeil est oreille, comme le voulaient les anciens textes sanscrits…

LES CENT QUATRE-VINGT-DOUZE PLUS GRANDS TRÉSORS DE FRANCE

1. AGNÈS SOREL.
Pierreries dans un mur.
Château du Mesnil (Seine-Maritime).

2. ARABIC.
Vaisseau ; 100 000 livres.
Ouessant.

3. ARCHIDRUIDES.
Trésor des druides.
Bavay (Nord).

4. ARGELÈS.
Trésor des Espagnols.
Argelès (Pyrénées-Orientales).

5. ARGINY.
Trésor des Templiers.
Charentay (Rhône).

6. AVIGNON.
Une tonne d'or.
Chartreuse de Villeneuve.

7. BARRIQUE D'OR.
Or dans souterrain.
Possé (Sarthe).

8. BARON DES ADRETS.
Coffret de pierreries.
La Frette (Isère).

9. BAUX.
Coffre d’or et d’armes.
Baux (Bouches-du-Rhône).

10. BAYARD.
Trésor de Bayard.
Pontcharra (Isère).

11. BAZAS.
120 kilos or et argent.
Bazas (Gironde).

12. BEAUMONT.
Pièces d’or gauloises.
Les Justices (Dordogne).

13. BEAURAINS.
Vaisselles romaines.
Beaurains (Pas-de-Calais).

14. BEAUREPAIRE.
Christ en or. Souterrain.
Beaurepaire (Vendée).

15. BLANCHE NEF.
Trésor du roi Henri Ier.
Gatteville-Barfleur.

16. BOIS-CHARMANT.
Or au pied d’un arbre.
Bois-Charmant en Charente-Maritime.

17. BOIS-CHARRUAU.
Deux barriques d’or.
La Romagne (Maine-et-Loire).

18. BOIS-GÉRARD.
73 caisses d’or.
Château Bois-Gérard (Aube).

19. BONNEVILLE.
Un trésor Templier.
Bonneville (Dordogne).

20. BOURDEILLES.
Jarres d’or.
Bourdeilles (Dordogne).

21. BRANTÔME.
Pierres précieuses.
Brantôme (Dordogne).

22. BREST.
Trésor des Allemands.
Poche de Brest.

23. CAESTRE.
Or, argent, documents.
Commanderie Caestre (Nord).

24. CAP-BRETON.
Un trésor Templier.
Cap-Breton (Landes).

25. CARBONNE.
Mallette du gangster.
3 km 200 Châteauneuf (Bouches-du-Rhône).

26. CARTOUCHE.
Or du bandit.
Les Malavaux, Vichy (Allier).

27. CASSEL.

Richesses des bourgeois.
Cassel (Nord).

28. CATHARES.
Trésor des Albigeois.
Serrelongue ou Lombrive.

29. CAVE ENCHANTÉE.
Or de légende.
Boissy-le-Châtel (Seine-et-Marne).

30. CHALAIS.
Fortune de Talleyrand.
Rue de Grenelle, Paris.

31. CHAMBRAY.
1 500 000 livres d'or.
Rue du Regard, Paris.

32. CHAMPAGNAC.
Trésor des moines.
Église Champagnac (Haute-Loire).

33. CHAMPAGNY.
Écus enterrés.
Champagny (Savoie).

34. CHAMPLAIN.
Navire. Caisse d'or.
La Pallice (Charente-Maritime).

35. CHAMPLITTE.
Or dans souterrain.
Château, Champlitte (Haute-Saône).

36. CHARETTE.
4000 louis d'or.

Saint-Denis-la-Chevasse (Vendée).

37. CHARIBERT.
Or du fils de Clovis.
Blaye (Gironde).

38. CHARLES MARTEL.
Trésor dans souterrain.
Bourgneuf (Charente-Maritime).

39. CHARROUX.
71 trésors cachés.
Abbaye Charroux (Vienne).

40. CHASTRES.
Trésor des moines.
Église Chastres (Charente).

41. CHÂTEAU DU DIABLE.
Trésor de légende.
Le Ray, Nice-Cimiez (Alpes-Maritimes).

42. CHÂTEAU-GONTIER.
Une pierre tourne. Crypte.
Château-Gontier (Mayenne).

43. CHÂTEAUVILLAIN.
Trésor du château.
Près bourg de Sirod (Jura).

44. CHAUDIÈRE D’OR.
Louis d’or, pierreries.
Saint-Saturnin-du-Bois (Charente-Maritime).

45. CHÈVRE D’OR.
Trésor de légende.
Cabriès (Bouches-du-Rhône).

46. CHIEN NOIR.
Coffre, or, diamants.
Château Saint-Paul (Bas-Rhin).

47. CIMETIÈRE MONTMARTRE.
Trésor allemand.
Cimetière Paris.

48. CINQ VIPÈRES.
Dans le bois du château.
Beaulon (Allier).

49. CITÉ CELTIQUE.
Trésor des Celtes.
Damville (Eure).

50. CLOCHES BRONZE.
Trésor et cloches.
Saint-Acheul (Somme).

51. CLOCHES SAINT-ANTONIN.
Cloches enterrées.
Saint-Antonin (Tarn-et-Garonne).

52. COFFRE D'OR.
Coffre d'or.
Gorge du Wudenthal (Moselle).

53. COLOMBIAN.
S/S anglais. 500 millions.
Chenal de la Helle.

54. COLMONT.
600 pièces d'or.
Villefranche (Rhône).

55. COMMARQUE.
Rubis, opales, topazes.
Commarque (Dordogne).

56. COMTES COLBERT.
Trésor dans la forêt.
Maulevrier (Maine-et-Loire).

57. CORSAIRE.
500 millions.
Dans le Rhône.

58. CRÉPIEUX.
Magot d'une habitante.
Crépieux-les-Brosses (Ain).

59. DAME DE CRAIN.
Châsse, objets du culte.
Château de Crain (Yonne).

60. DAME KOEPFLE.
Dans la colline : trésor.
Coteau Koepfle (Bas-Rhin).

61. DAME MONTBARREY.
Fantôme donne trésor.
Montbarrey (Jura).

62. DAME DE CASSEL.
Coffre d'or et pièces.
Dunkerque (Nord).

63. DAME DE MONTBRON.
Bijoux dans fontaine.
Montbron (Charente).

64. DAME D'ILLZACH.

Deux coffres à l’Estang.
Illzach-Mulhouse (Haut-Rhin).

65. DANSEUSES NUES.
Trésor du sire de Lard.
Entre Dor et Lavergne (L. et G.).

66. DE BOISSY.
Coffre bijoux et or.
Château Landebaudière (Vendée).

67. DÉPORTÉS, PARIS.
Trésor de caves.
Paris.

68. DIE.
Trésors des remparts.
Die (Drôme).

69. DIMERESSE.
Caches moines, Saint-Denis.
Messy (Seine-et-Marne).

70. DRUIDES.
Grotte, objets culte.
Gergovie de Clermont-Ferrand.

71. DRUMMOND CASTLE.
S/S anglais. 10 milliards.
Île Molène.

72. DUCS NORMANDIE.
Dans donjon château.
Fécamp.

73. DURAME.
Trésor de bandit.

Forêt de Valette (Seine-Maritime).

74. EAGLE.
Navire naufragé.
Bouches-du-Rhône.

75. ÉLISABETHVILLE.
Diamants dans cassette.
47° 8' 30"-3° 11' 00" MG.

76. ÉGYPT.
Lingots d’or.
48° 10'-5° 30'.

77. FARFADETS.
Trésor sous roche.
Châtillon-sur-Sèvres (Deux-Sèvres).

78. FEUGIRAUD.
Magot d’homme assassiné.
Hameau de Souteyrols (Hérault).

79. FONT DE CANTES.
Trésor de légende.
Rochemeau-Charroux (Vienne).

80. FRED. BARBEROUSSE.
Trésor de l’empereur.
Dôle (jura).

81. GABY DESLYS.
Bijoux de l’actrice.
Marseille (Bouches-du-Rhône).

82. GARGOUILLE.
Trésor de légende.
Rouen (Seine-Maritime).

83. GENÇAY.
Caches dans château.
Gençay (Vienne).

84. GAI ABBATUCCI.
Or et trafic postal.
Calvi (Corse).

85. GISORS.
Trésor fabuleux.
Château de Gisors (Eure).

86. GRIMOIRE MAGIQUE.
Trésor maudit.
Plessis-Grammoire (Maine-et-Loire).

87. GUISE.
Armes et monnaies.
Calais.

88. HOMME FORT.
Sous un tronc sureau.
Donzy (Nièvre) (Pénitiaux).

89. ÎLE DE RÉ.
Sous clocher d'église.
Saint-Martin-de-Ré.

90. ÎLE GABY.
Trésor d'un banquier.
Île Gaby (Bouches-du-Rhône).

91. JEAN LE BON.
Une toise d'argent.
Nouaillé (Vienne).

92. JEAN SANS TERRE.
100 millions d’or.
Souterrain, Cysoing (Nord).

93. JEUNE HENRI.
Émeraudes dans sable.
Au large de l’île d’Oléron.

94. JUMIÈGES.
Richesses d’abbaye.
Jumièges (Seine-Maritime).

95. LA CONFIANCE.
Un tonneau d’or.
Pointe d’Arçay (Vendée).

96. LA DU BARRY.
Une cassette dans parc.
Sceaux (Seine).

97. LA FONTAINE.
Or alchimique.
Valenciennes (Nord).

98. LA LOUISIANE.
Trésor de bord.
Rade Richard (Gironde).

99. LAMBOULAS.
600 millions-or.
Moissac (Tarn-et-Garonne).

100. LA NAPOULE.
8 galions, 8000 kilos d’or.
La Napoule (Alpes-Maritimes).

101. LAUCH.

Dans le lac de Lauch.
Près Guebviller.

102. LE MANS.
5 coffres d’or.
Ursulines, Le Mans.

103. LES ÉPESSES.
Porte-or du tabernacle.
Église Épesses (Vendée).

104. LES LANDES.
Bourses et coffrets d’or.
Landes-Génusson (Vendée).

105. LIBAN.
Épave à trésor.
Près de l’île Maire (Bouches-du-Rhône).

106. LILLE.
Sous église Notre-Dame Treille.
Lille (Nord).

107. LOGIS ÉTRIER.
Or enterré.
Chemin du Perrier, Cannes.

108. LOUVRE.
Trésor de Louis XVI.
Palais du Louvre, Paris.

109. MAGNÉ.
Un génie garde l’or.
Magné (Deux-Sèvres).

110. MALICORNE.
Émeraude géante.

Château, Malicorne (Sarthe).

111. MAINTENON.
Bijoux dans Saint-Cyr.
Maison de Saint-Cyr.

112. MANDRAGORE.
Dans un trou des brandes.
Près Confolens (Charente).

113. MANDRIN.
Dans un trou de roc.
Saint-Étienne-de-Saint-Geoirs.

114. MARCEL DÉAT.
Cassette de dollars.
Baie d'Èze.

115. MARQUIS CARABAS.
Fortune comte Caravaz.
Oiron par Airvault (Deux-Sèvres).

116. MARTHILLE.
Sous une dalle : coffres.
Marthille (Moselle).

117. MÉLUSINE.
Toise d'argent.
Lusignan (Vienne).

118. MEYRIAT.
Trésor des Moines.
Nantua (Ain).

119. MIRABEAU.
Trésor de Mirabeau.
Argenteuil (Seine-et-Oise).

120. MIRANDOL.
Or dans peau de vache.
Château de Mirandol (Tarn).

121. MOINES.
Or abbaye Francheville.
À 30 kilomètres de Dijon.

122. MONCONTOUR.
Trésor Gilles Bretagne.
Moncontour (Côtes-du-Nord).

123. MONTMIREY.
Dans ruines château.
Montmirey (Jura).

124. MONTPELLIER.
Trésor Templier.
Commanderie Montpellier.

125. MONTPENSIER.
Deux pas à droite…
Montpensier (Puy-de-Dôme).

126. MONTRAVEL.
Coffre enterré.
Montravel (Dordogne).

127. NIEDECK.
Dans le château.
Forêt de Stillberg (Alsace).

128. NONNES TRÉVIÈRES.
Dans tombe des nonnes.
Trévières (Calvados).

129. OLLOIX.
Trésor de culte.
Saint-Amand (Pas-de-Calais).

130. ONCLE.
Magot à La Chesnaie.
Saint-Mars d'Outillé.

131. ORCHAISE.
Caverne près ruisseau.
Par Herbault (Loir-et-Cher).

132. ORCHIES.
Trésors emmurés.
Orchies (Nord).

133. PADIRAC.
Dans le Gouffre.
Lot.

134. PAGASS.
Sous poirier, M. Girou.
Près Flagnac (Aveyron).

135. PERJET.
Souterrains du château.
Entre Pibrac et Colomiers.

136. PÉROUZE.
Vierge en or.
Abbaye en Dordogne.

137. PIERRE QUI VIRE.
Trésor sous pierre.
Champey (Haute-Saone).

138. PIPE D'OR.

600 litres d’or.
En aval de Thury Harcourt.

139. PONT DE LA CAILLE.
Rivières les Usses.
Haute-Savoie.

140. PONT GUILLE.
Au milieu du Rhône.
Pont de la Guillotière, Lyon.

141. PRASLIN.
Trésor dans château.
À 6 kilomètres de Chaourcé (Aube).

142. PRÉ DE L’HORT.
Or dans lieu-dit.
Saint-Quentin de Chabanais (Charente).

143. PRINCE NOIR.
Aux trois Boules dans Causses.
À Lamarière (Lot).

144. PRINCE DE BELIN.
Trésor, Prince Noir.
À Belin (Gironde).

145. PROVINS.
Dans les souterrains.
Provins (Seine-et-Mame).

146. QUILLES D’OR.
Trésor, sire J. Robert.
Nieul-le-Dolent (Vendée).

147. REINE BERTHE.
Trésor de légende.

Mouffetard, Paris.

148. RELIANCE ET CONQUEROR.
Épaves ensablées.
Berck-Plage.

149. RENNES-CHÂTEAU.
8 milliards dans tombe.
Par Couiza (Aude).

150. RIMONT.
Trésor de Ceret.
Rimont (Ariège).

151. ROBERT DIABLE.
Or maudit dans château.
Près des Moulinaux (Seine-Maritime).

152. ROCHE JAGU.
Dans les souterrains.
Rive du Trieux (Côtes-du-Nord).

153. ROIS MÉROVINGIENS.
Trésors des rois mérovingiens.
Lambres (Nord).

154. ROMMEL.
Caisses immergées.
Bouche-du-Golo (Corse).

155. SAINT-ALPHONSE.
Corail.
Bonifacio (Corse).

156. SAINT-CHÉRON.
Trésor de la Milice.
Saint-Chéron (Seine-et-Oise).

157. SAINT-CIERS.
Lieudit Pas-d’Ozelle.
Saint-Ciers (Gironde).

158. SAINT-GILLES-DU-GARD.
Crypte sous église.
Gard.

159. SAINT-LARY.
Trésor du château.
Saint-Lary (Gers).

160. SAINT-MARTIN-DE-VENCE.
Trésor Templier.
Vence (Alpes-Maritimes).

161. SAINT-QUENTIN.
Lingots dans épave.
Baie de la Somme.

162. SAINT-SATUR.
Dans parc trésor de 1940.
Cher à 4 kilomètres Sancerre.

163. SAINT-TRY.
Or Templier dans grotte.
À Pommier (Rhône).

164. SAINT-WANDRILLE.
Or emmuré.
Saint-Wandrille (Seine-Maritime).

165. SEMILLANTE.
800 millions dans épave.
Île Lavezzi (Corse).

166. SOMMIÈRES.
Trésor de légende.
Sommières-du-Clain (Vienne).

167. SEPT SCEAUX.
Trésor société secrète.
Près Provins.

168. SÈVRE.
500 millions dans épave.
Cap de la Hougue.

169. SOMNAMBULE.
Trésor de légende.
Au Puy de Pariou (Puy-de-Dôme).

170. SOUBEYRAS.
Trésors marquise Ganges.
Soubeyras (Hérault).

171. SOULLANS.
Trésor de Pivoin.
Soullans (Vendée).

172. SOURCE DAVID.
Sur le mont des Moines.
Près de Mulhouse.

173. SOUTERRAIN INONDÉ.
Dans souterrain inondé.
Abbaye de Faize (Gironde).

174. SULLY-SUR-LOIRE.
Trésor de Sully.
Sully-sur-Loire (Loiret).

175. TALMONT.

Dans souterrain château.
Talmont (Vendée).

176. TÉLÉMAQUE.
Trésor de Louis XVI.
Devant Quilleboeuf.

177. TIFFAUGE.
Trésor de Gilles de Retz.
Vendée.

178. TRIEL.
Trésor de Jacques II.
Église de Triel (Seine-et-Oise).

179. TROU CARRÉ.
Trésor de légende.
Près de Guebviller (Haut-Rhin).

180. VALCROZ.
Trésor Templier.
Trigance (Var).

181. VALEMPOULIÈRES.
Trésor de la Vouivre.
Jura.

182. VERCINGÉTORIX.
Trésor druidique.
Dans Clermont-Ferrand.

183. VIEILLE FEMME.
Magot de louis d'or.
Eps par Anvin (Pas-de-Calais).

184. VIERGE D'OR.
1000 kilos ensablés.

Embouchure de Loire.

185. VIERGES VERDUN.
10 000 livres.
Écurie Watrin, Verdun.

186. VILLACERF.
Trésor de Révolution.
Villacerf (Aube).

187. VILLE BRION.
Trésor dans marais.
Vers Bazas (Gironde).

188. VILLE GRASSE.
1750 pièces d'or.
Île Grand-Ribaud (Var).

189. VILLE D'YS.
Trésor de légende.
Baie de Douarnenez.

190. VOUIVRE.
Pierreries dans ruines.
Château d'Arlay (jura).

191. WELLINGTON.
Trésor de guerre.
Entre Arbonne et Biarritz.

192. WISIGOTHS.
Trésor d'Alaric dans Clain.
Iteuil (Vienne).

LES CINQUANTE PLUS GRANDS TRÉSORS DU MONDE (MOINS LA FRANCE)

1. MONTCALM.
Trésor de la garnison de Québec enfoui dans une presqu'île par le marquis de Montcalm en 1759.

2. RELIGIEUSE SANS TÊTE.
Chap. 13.

3. TITANIC.
Chap. 17.

4. OAK ISLAND.
Chap. 8.

5. CHICHEN ITZA.
Trésor Maya dans les cénotés (gouffres) de Chichen Itza au Yucatan.

6. MATANZAS.
11 galions et 300 millions dans la baie de Matanzas à Cuba.

7. BORADILLA.
25 nefs et galions du gouverneur F. Bobadilla avec 250 millions et une table en or, naufragés au cap Engano.

8. CIMETIÈRE DES TRÉSORS.
Chap. 17.

9. BANC D'ARGENT.
Chap. 1.

10. SAN FERNANDO.
Galion naufragé en 1597 au large de l'île Sainte-Lucie avec 70 milliards-or.

11. CERRITA COLORADO.
Chap. 10.

12. GUATAVITA.
Lac de Colombie au nord de Bogota où les Indiens jetèrent au XVIe siècle des richesses estimées à 120 millions de livres sterling.

13. INCAS.
Chap. 5.

14. JÉSUITES.
Chap. 9.

15. CATAMARCA.
Chap. 10.

16. ÎLE D'ARGENT.
Chap. 6.

17. SANTA CRUZ.
Galion coulé en 1680 dans la baie de Manta (Équateur) avec une cargaison d'or.

18. ÎLE COCOS.
Chap. 7.

19. GALAPAGOS.
Chap. 6.

20. MARQUISES.
Chap. 11.

21. PINAKI.
Trésor de Jésuites enterré à Hitti dans l'île de Pinaki (Océanie). 60 marches de corail indiquent l'emplacement.

22. CÉSARÈS.
Chap. 6.

23. HAMPSHIRE.
10 millions de livres d’or en barres dans le croiseur *Hampshire* coulé en 1916 à l’ouest des îles Orkney par 60 mètres de fond.

24. DUQUE DI FLORENCIA.
Chap. 16.

25. HARTLEPOOL.
Chap. 17.

26. TUBANTIA.
Paquebot torpillé en 1917 avec 40 tonnes d’or, à un demi-mille de phare flottant de Noord Hinder (Hollande).

27. LUTINE.
140 000 livres en pistoles et double louis dans la frégate *La Lutine* coulée en 1799 dans le Zuyderzee.

28. LUXEMBOURG.
3 coffres d’or et de pierres précieuses dans un souterrain au lieu-dit les Quatre-Chemins, non loin d’un cloître.

29. VIGO.
Chap. 4.

30. TOMBEAU DE LA CHRÉTIENNE.
Chap. 15.

31. ORA.
Chap. 11.

32. AVION D’OR.
Chap, 11.

33. GRAND REICH.
Chap. 12.

34. TANIÈRE AUX LOUPS.
Chap, 12.

35. TCHERNIAWSKY.
Chap. 11.

36. MER MORTE.
Chap. 2.

37. RUBIS DU ROI.
Chap. 15.

38. LOBENGUELA.
Sacs de pièces d’or, de diamants et d’ivoire caché dans une vallée du Zambèze par le potentat Lobenguela.

39. HADJE AIBEEP.
Trésor de diamants dans le gouffre de Hadje Aibeep vers Uptington (Afrique du Sud).

40. GROSVENOR.
Frégate naufragée en 1783 entre Natal et Pondoland avec 162 378 pagodes d’or (monnaies hindoues), 24 344 pagodes de diamants.

41. LA BUSE.
Chap. 20.

42. NANA SAHIB.
Butin du sac de Cawnpour (1857) caché par le prince Nana Sahib dans les souterrains du château de Bithour aux Indes.

43. AGARTHA.
Chap. 15.

44. DALAÏ-LAMA.
Chap. 11.

45. LAC PAYAO.
Trésor en or dans la cité engloutie à faible profondeur dans le lac Payao en Thaïlande sur le 17e parallèle.

46. AYOUTIA.
Trésors royaux dans les chédis de l’ancienne capitale du Siam, Ayoutia au nord de Bangkok.

47. KIDD.
Chap. 16.

48. TRÉSOR DU TSAR.
Chap. 11.

49. GRIGAN.
Chap. 18.

50. HOPE.
Cargaison d’or d’un vaisseau jeté à la côte par la tempête en 1827, entre Betsy Island et South Arm en Tasmanie.

Éditions du Trésor
38, rue d'Aboukir Paris IIe

© Librairie Arthème Fayard 1962
www.editionsdutresor.com

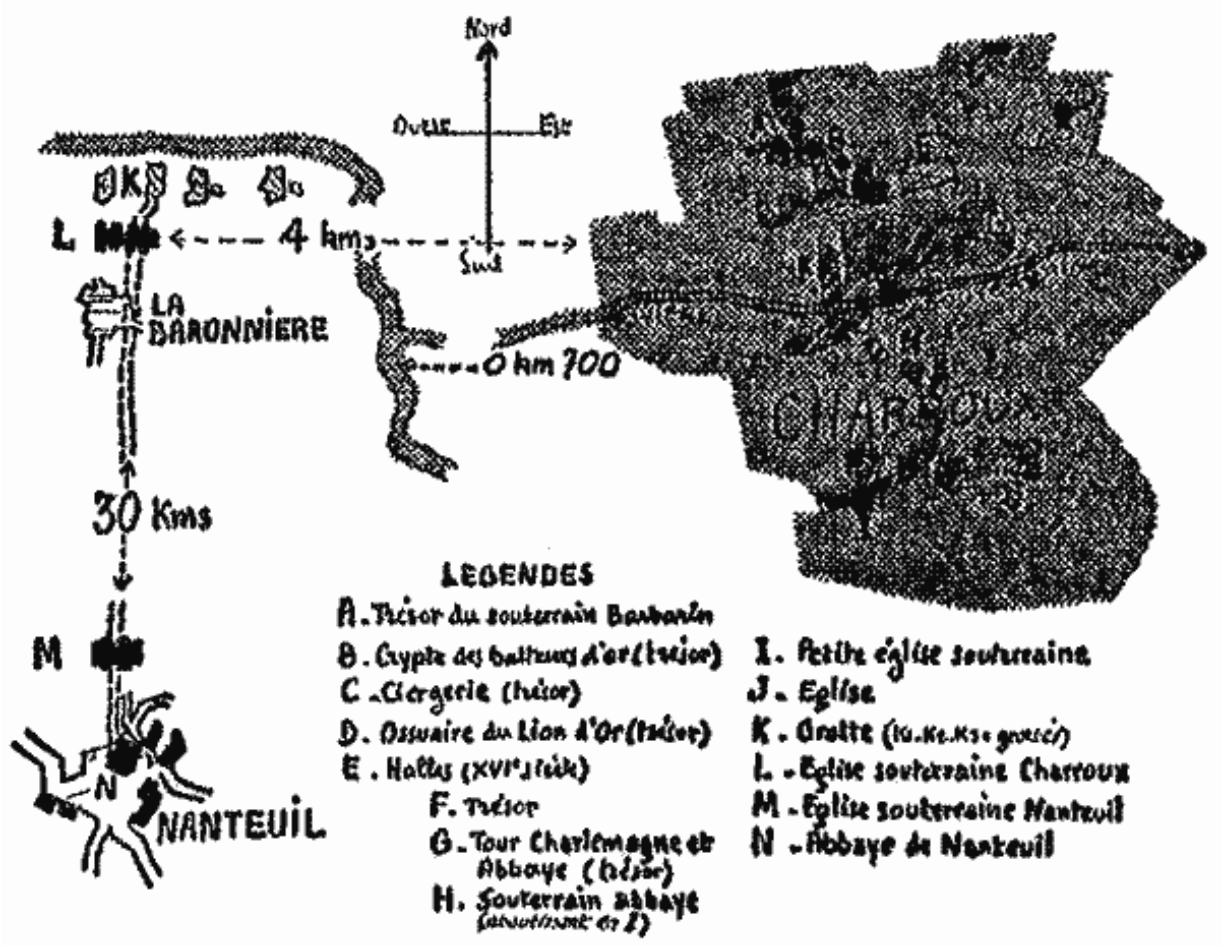
Direction de publication
Julien Alvarez

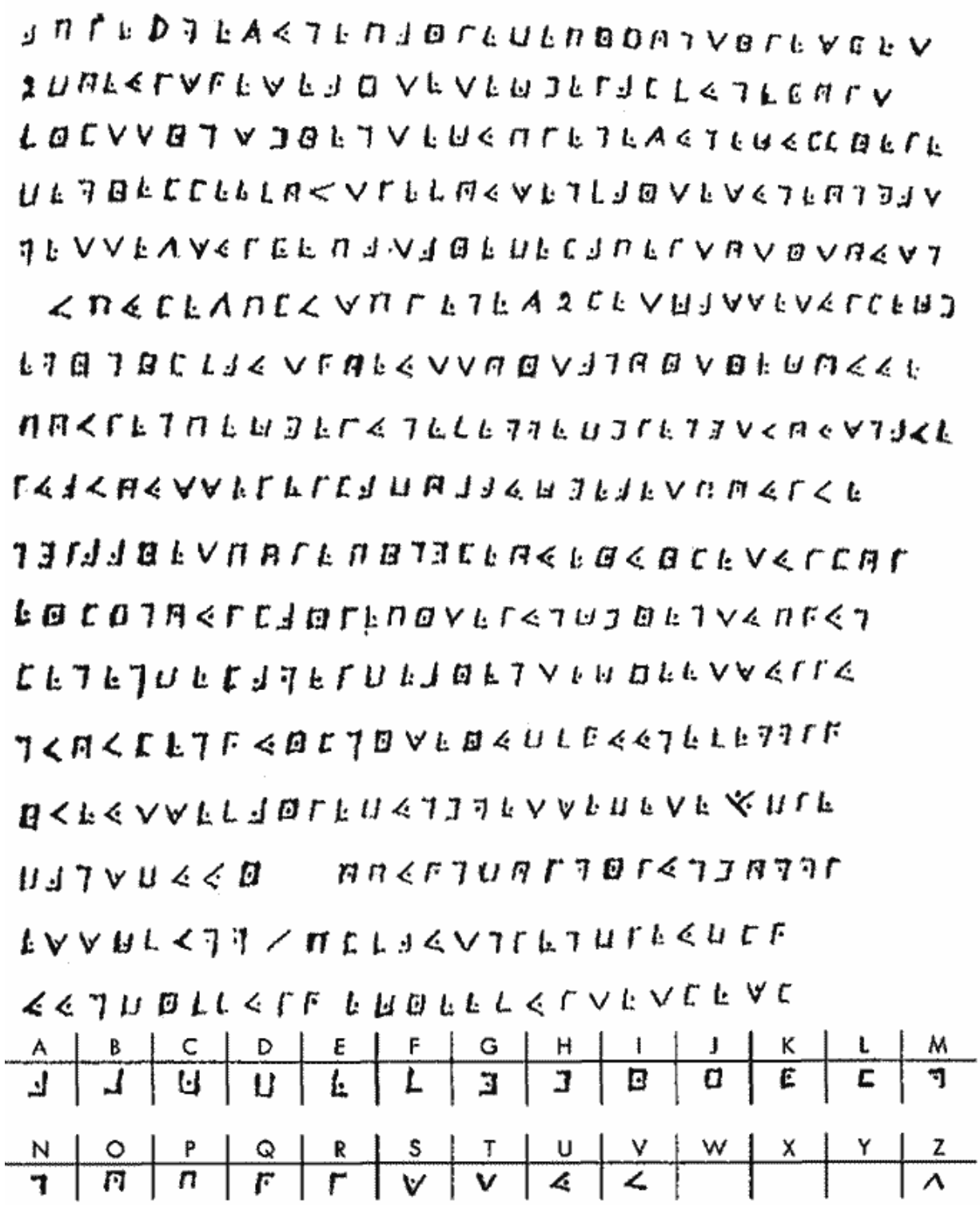
Édition et fabrication
Lorraine Chouty

Conception graphique
Patrice Renard

Mise en pages
Nord Compo

Remerciements
Cecilia Alvarez


Nord
Ouest
Est
Sud
L
4 km
LA BARONNIERE
0 km 700
30 Kms
M
N
NANTEUIL
LEGENDES
A. Trésor du souterrain Barbarin
B. Crypte des balteurs d'or (trésor)
C. Clergerie (trésor)
D. Ossuaire du Lion d'Or (trésor)
E. Halles (XVIe siècle)
F. Trésor
G. Tour Charlemagne et Abbaye (trésor)
H. Souterrain abbaye (souterrain et I)
I. Petite église souterraine
J. Eglise
K. Grotte (ex-voto gaulois)
L. Eglise souterraine Charroux
M. Eglise souterraine Nanteuil
N. Abbaye de Nanteuil



« Cryptogramme du Forban » trouvé à l’île Mahé et son alphabet.

[1] Nos considérations sur la radiesthésie concernent les pratiquants de l'occultisme inférieur (magie noire) et n'entachent pas l'occultisme supérieur (magie blanche) des initiés. De même, nous ne confondons pas la radiesthésie pseudoscience, avec la voyance, art authentique. Nous connaissons des voyantes de qualité qui ont trouvé des trésors, donnant ainsi la preuve de leurs dons exceptionnels.[Ret]

[2] X.M. L'Ami des Lois. Juin 1836.[Ret]

[3] Le dimanche 12 janvier 1957, le frère René, du Service des Recherches historiques de Marseille, chargé d'une mission pour laquelle il a requis l'aide du Corps des Sapeurs-Pompiers de Villeneuve et la fourniture d'une grande échelle, est venu à la chartreuse, a-t-il révélé par la suite, pour trouver un secret que seuls connaissaient les chartreux. Un peu de jugeote : les orifices d'aération des souterrains empruntaient généralement les conduits de vraies ou fausses cheminées. Frère René avec la grande échelle s'est livré à un contrôle bien facile à imaginer ! [Ret]

[4] Notre confrère et ami Guy Goujon, rédacteur en chef de *France-Dimanche*, mit en doute l'authenticité du reportage et envoya un médiocre enquêteur à Ozoir qui revint en déclarant que la réunion nocturne avait bien eu lieu, mais avec des scouts ! Guy Goujon nous demanda donc des explications et nous dûmes emmener dans un bar de la rue Réaumur un « collaborateur » notoire condamné à mort par contumace, qui fut reconnu par Julien Guernec et par Guy Goujon, et qui accrédita l'exactitude du reportage et la présence des hitlériens français.[Ret]

[5] D'après le journaliste français Y.-C. Franck (Journal du Sud-Ouest du 9 novembre 1957), les Polonais auraient découvert en 1955, à l'entrée d'un fortin déminé, le cadavre rendu méconnaissable et dépouillé de pièces d'identité, d'un SS reconnu comme tel à la marque tatouée sous son aisselle. Ce qui pourrait indiquer, soit que les passages secrets ne sont pas exempts de tout risque, soit que le SS en question a été victime d'un règlement de compte.[Ret]

[6] L'écrivain Jacques Yonnet dans son livre *Enchantements sur Paris* révèle les étranges pratiques de la Mouff, les rites de ses sociétés secrètes et les magies qui régissent tout un peuple dont le profane ne soupçonne guère l'existence.[Ret]

[7] Soyons juste : tout fut manigancé par le Maha Choan ![Ret]

[8] Il est probable que ces sceaux sont plus exactement des signes ou plaquettes de reconnaissance – des « marques » – et qu'ils n'ont jamais servi à authentiquer un acte écrit, mais ils authentiquaient certainement une personnalité, un acte de présence, et de toute façon ils rappellent invinciblement et pour des raisons obscures mais peut-être fondées, les sept sceaux du livre de l'Apocalypse.[Ret]

[9] Tout plongeur sous-marin sait qu'il est impossible de voir à 55 mètres de si bonne heure au mois d'octobre ! Peut-être Fleig avait-il une torche étanche ? Mais de là à trouver une grotte ! D'autant que les fonds de mer dans ces parages sont plats comme une steppe ![Ret]

[10] En 1965, Noël Corbu a vendu son restaurant de Rennes-le-Château pour monter une chaîne d'hôtels et une usine. Il n'en a pas fallu davantage pour faire croire qu'il avait trouvé le trésor ! Nous pensons que Noël Corbu, après douze années de recherches vaines, a jugé sage d'abandonner les arides monts des Corbières et leurs trésors décevants ! [Ret]

[11] Les *Clavicules de Salomon* (clavicules = petites clés) sont un recueil magique que le roi des Israélites aurait légué à son fils Roboam. Le texte était gravé sur des écorces d'arbre ; il fut traduit d'hébreu en latin par le rabbin Abognazar et du latin en français par Mgr Jaubert de Barrault, archevêque d'Arles. Ces *Clavicules* révèlent des recettes magiques à base de dessins, de rites et de caractères angulaires et rectangulaires.[Ret]

[12] Dans les hauts-fonds du Seuil des Mascareignes, entre la Réunion et l'île Sainte-Marie, Henry de Monfreid connaît un cimetière marin. C'est là que les pirates de l'océan Indien coulaient après pillage les galions faisant commerce entre Goa, les Indes et l'Europe.

Or, jadis, on ne baptisait pas les vaisseaux en cassant sur leur coque une bouteille de champagne, mais en cachant dans la quille, au fond d'un trou cylindrique percé à la tarière, une pièce de monnaie en or. Le trou était ensuite soigneusement rebouché avec une cheville en bois. Cette cachette donna l'idée aux armateurs, et sans doute à des trafiquants, d'y introduire, pour les soustraire aux pirates ou au contrôle légal, des objets de faible volume mais de grande valeur : diamants, perles notamment. Les pirates ignorèrent cette coutume jusqu'au XVIIIe siècle et coulèrent ainsi des galions renfermant encore le plus précieux de leur cargaison. Après le XVIIIe siècle les caches des quilles furent

connues et soigneusement dépouillées de leur contenu. Monfreid pense pouvoir faire explorer par un scaphandrier autonome les quilles anciennes des galions coulés dans ce cimetière marin, et récupérer des diamants et plus certainement encore les pièces de baptême.[Ret]

[13] En 1916, on a retrouvé dans l'île Pamba près de Zanzibar un trésor de Butin Nagéon puisque marqué des initiales B. N.[Ret]

[14] Selon l'Office de Déminage du ministère de la Guerre, les pierres, obus ou éclats, les métaux même les plus lourds comme l'or, sont rejetés au fil des ans ou susceptibles de l'être par l'effet de « rétraction » terrestre, sauf : 1° en terre marécageuse, 2° dans les sables mouvants, 3° en tous terrains si sous le corps compact ou à proximité, existe une rivière souterraine ou un courant d'eau. Par exemple, un obus de gros calibre ayant pénétré à 4 mètres sous terre en 1918, remonte en terrain moyen de 1 m 80 à 2 mètres en quarante ans.[Ret]

[15] Que l'homme descende ou non du singe, il est inadmissible qu'il n'ait pas su dès sa naissance construire une maison ou cimenter des pierres. Alors que le gorille construit quotidiennement sa hutte en branchages, alors que la plupart des oiseaux, des quadrupèdes, des insectes sont des architectes et des maçons extraordinaires ! L'homme n'a pu naître plus stupide qu'une larve… s'il le fut à une époque préhistorique, comme les préhistoriens l'imaginent, c'est qu'il avait déchu.[Ret]

[16] Il existe 1500 dalles et galets gravés au musée de l'Homme donnant environ 5000 représentations de scènes préhistoriques. La découverte effectuée en 1937 à Lussac-les-Châteaux (Vienne) dans la grotte de La Marche, par MM. Léon Péricard et Stéphane Lwoff et authentifiée par l'abbé Breuil, est soigneusement tenue secrète par le ministère des Beaux-Arts. Pourquoi ?[Ret]

[17] Le physicien autrichien Gaut a découvert en 1886, dans une couche carbonifère datant de l'ère tertiaire (dix millions d'années environ), un prisme en métal analogue à de l'acier, dont les arêtes parfaitement vives mesurent 67 mm × 67 mm × 47 mm. Ce prisme a donc été fabriqué, usiné il y a des millions d'années ![Ret]

This file was downloaded from Z-Library project

zlibrary

Your gateway to knowledge and culture. Accessible for everyone.

www

z-library.sk z-lib.gs z-lib.fm go-to-library.sk

Official Telegram channel

Z-Access

W

https://wikipedia.org/wiki/Z-Library